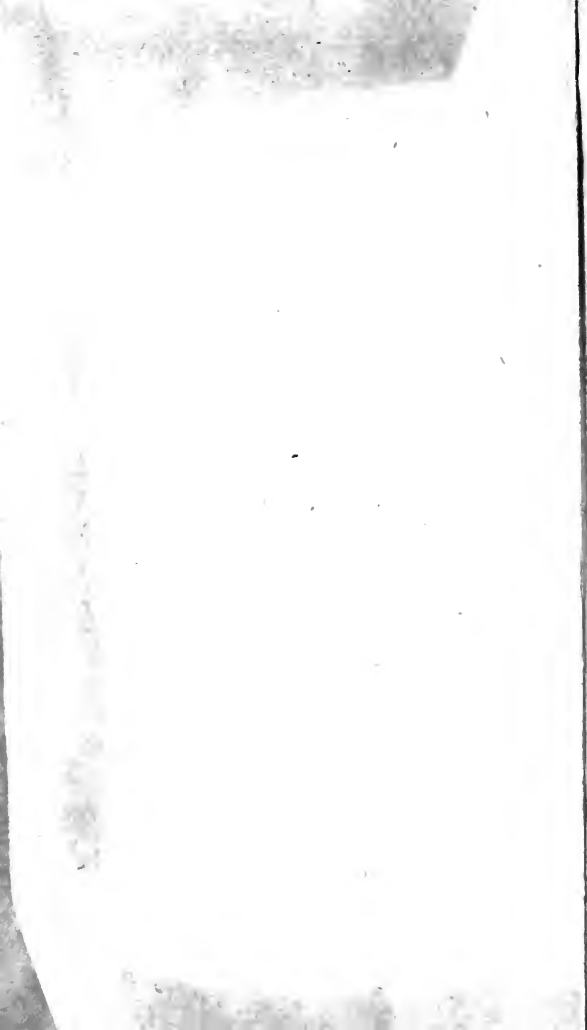




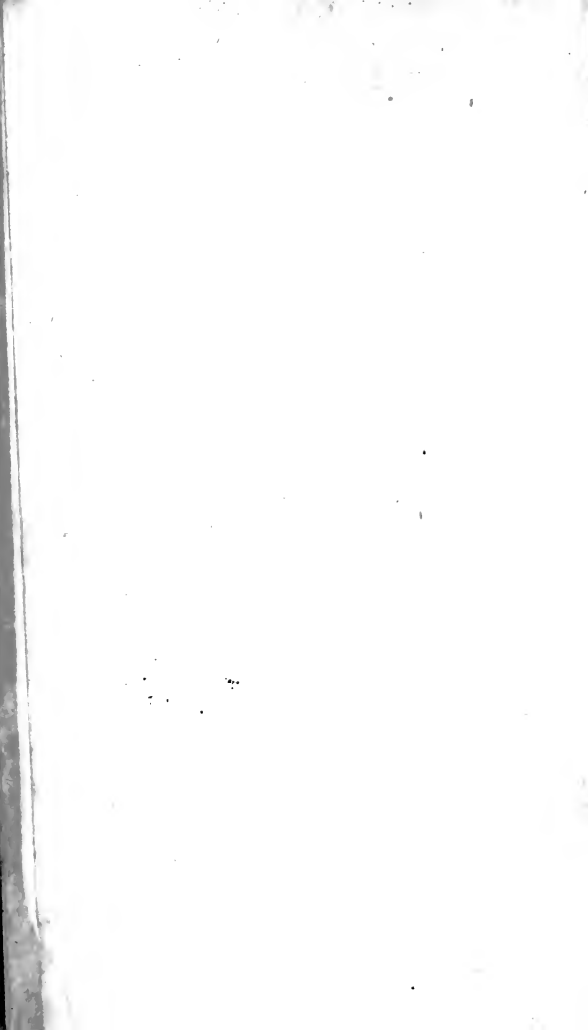
3 1761 03573 3682







Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



MEMOIRES

DU CHEVALIER

DE RAVANNE.

Page de Son Altesse LE DUC REGENT,
& Mousquetaire.

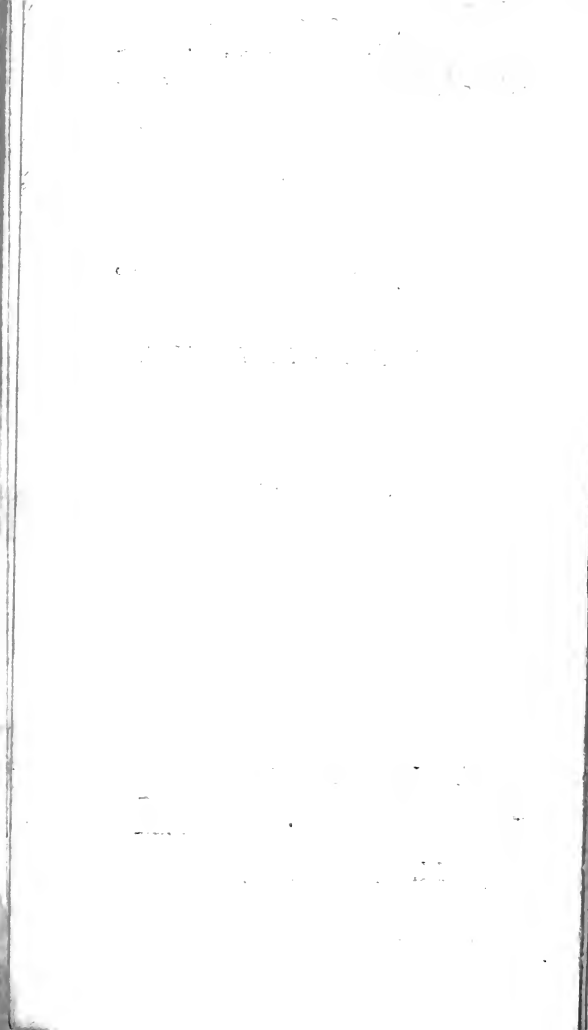
TOME TROISIEME.

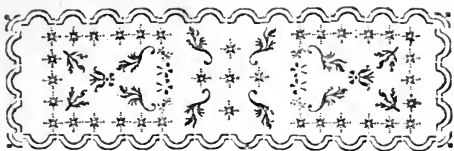


438303
24. 8. 45

A LONDRES.

M. DCC. LI.





M É M O I R E S

DU CHEVALIER

DE RAVANNE,

Page de Son Altesse LE DUC REGENT ,
& Mousquetaire.



Mon arrivée , je fus faire la ré-
vérence à mon Prince au milieu
de toute sa Cour. Il m'apperçut ,
& malgré les Audiences qu'il donnoit , il
trouva le moment de me dire , en propres
termes : *Je te vois bien , je t'attens ce soir pour*
apprendre des nouvelles. Je n'en demandai
pas d'avantage , & ayant volé à notre ap-
partement , je réjouis nos Dames & mon
beaufrère , en leur consacrant tout le reste
de la journée. Nous la mîmes à profit , &

Tome III.

A

nous nous promenâmes tout le jour dans Paris , nous réservant, mon ami & moi , à leur faire voir les dehors le lendemain sans plus tarder. Il falloit satisfaire au plus vite leur curiosité , pour qu'elles ne s'occupassent plus que de l'amour.

Je me rendis au Palais Royal au tems marqué ; j'entrai chez le Prince , comme l'Abbé du Bois en sortoit. Heureusement qu'il avoit un air content , sans quoi j'aurois passé tout près de lui sans dire mot. Je m'arrêtai brusquement quand je fus sous ses yeux. S'arrêtant lui-même , hà , hà , te voilà donc , me dit-il , en jurant à son ordinaire ! tu es ma foi plus gras qu'un chapon nourri à la patée ! je crois que les filles les plus dodues de ton village se sont liquifiées pour t'engraisser. J'en aurois grand besoin , ajouta-t'il ; mais où en trouver dans Paris d'un sang pur & d'une bonne graisse ? ces carognes ne m'ont pas laissé une once de chair sur les os. Là , là , M. l'Abbé , lui dis-je , ne murmurez pas tant de votre sort. Quelque desséché que vous soyez , vous ferez toujours d'un grand mérite dans la Fa-

culté. Elle vous regarde d'avance comme le meilleur sujet sur lequel elle ait jamais exercé ses démonstrations Anatomiques. Va , va , si elle me destine à être un monument d'Ostéologie après ma mort , elle s'attend à travailler sur toi pendant ta vie , pour pratiquer la Myologie sur ton cadavre demi - pourri. Hazard , lui repartis-je , j'aurai du moins la consolation de me voir perfectionner , par la séparation qu'on fera *du pur d'avec l'impur* dans mon corps vivant. Au reste , repris-je , comment ménage-t-on ici les plaisirs ? Belle demande ! toujours à l'ordinaire mon ami , toujours à l'ordinaire. La diversité des mœurs , & l'inconstance du goût en font tout l'assaisonnement. Adieu , je suis pressé : on vint hier au soir m'avertir de l'arrivée d'une Beauté provinciale par le Carosse de Rheims ; il faut que je me dépêche pour la racrocher , de peur que quelqu'autre ne s'en empare.

Ces dernières paroles m'ayant frappé au cœur , me donnerent un pressentiment que ma chere Ferdinande étoit la beauté qu'il couchoit en joue. Elles étoient les seules

Dames , ma Sœur & elle , qu'il y eut dans le Carosse de Rheims. Il n'en falloit pas tant pour m'allarmer , aussi parus-je en présence du Prince d'un air inquiet & embarrassé. J'eus beau faire des efforts pour le lui cacher , ma foi rien ne lui échappoit. Qu'as-tu donc , me dit-il en l'abordant ? tu ne me parois pas dans ton état naturel. La fatigue du voyage fut toute ma ressource.

Il n'insista pas d'avantage sur cet article : mais me ramenant aussi-tôt à la Cour de Lorraine , il me demanda compte des plaisirs qu'on y goûtoit. La Princesse , ajouta-t-il , ne m'a-t-elle pas oublié ? Je lui répondis qu'elle n'avoit pas de satisfaction égale à celle que je lui procurois , quand je lui parlois de son frère. On voit Monseigneur , repris-je , que le seul nom de Votre Altesse Royale lui inspire un contentement qu'elle ne sçauroit cacher , tous ses sens & les facultés de son ame sont dans une agréable émotion. Ce n'est qu'aux entretiens que j'avois souvent avec Son Altesse , que je suis redevable de la protection qu'elle m'a accordée : j'en ai reçu des politesses au dessus

de toute expression. Je n'en doute pas , repliqua-t-il : elle aime tout ce qui lui vient de ma part.

Il passa ensuite à l'affaire que j'avois eue en Champagne , il m'en demanda le récit , & après le lui avoir fait avec beaucoup de naïveté , il m'exhorta à éviter les occasions parce qu'il pourroit s'en présenter où il ne lui seroit pas aussi aisé d'obtenir ma grace. A propos , reprit-il , sans attendre ma réponse , as-tu vu l'Abbé ? Oui , Monseigneur , lui dis-je : le hazard me l'a fait rencontrer sur le degré du Palais , où il m'a fait un plaisant compliment : & je lui répétai mot à mot tout ce qu'il m'avoit dit. Tu l'as donc trouvé , répartit-il , aussi scélérat à ton retour , qu'avant ton départ ? Je crois Monseigneur , repliquai-je , que c'est le seul caractère dans lequel il est constant.

Que veux-tu devenir désormais , me dit le Prince ? il ne te convient plus d'être au nombre de mes Pages : quel parti prendras-tu ? Je lui repondis que je souhaiterois en prendre un qui ne m'éloignât pas de son Altesse Royale , & que je sçavois bien ce

qui me conviendrait dans ce goût , si la fortune secondait mes desirs. Quoi , repiqua-t-il ? C'est d'entrer dans les Mousquetaires. Oui-da , me répondit-il. Ce parti est fort de mon goût. Va-t-en trouver Canillac de ma part , il te recevra & ne t'embarrasse de rien : j'ordonnerai que tu y sois soutenu avec honneur. Je remerciai le Prince en lui baissant la main , & lui ayant fait la révérence , j'allai me présenter tout de suite au Marquis de Canillac , qui commandait alors une des Compagnies de Mousquetaires du Roi.

Ce Seigneur me reçut très-bien , & m'admit dans sa Compagnie. Je suis mortifié , me dit il , qu'il n'y ait point à présent d'appartement vuide dans l'Hôtel ; mais vous pouvez compter que le premier qui le fera vous est destiné. Je me retirai comblé de ses bontés , & je m'en fus rejoindre ma compagnie. Honneur au Mousquetaire du Roi , dis-je en entrant. Ferdinande , qui avait ouï faire quelques histoires des Mousquetaires , se recria beaucoup de ce que j'avais pris ce parti. Quoi , dit-elle , vous êtes

donc incorporé avec ces mauvais garnemens ? fi , je ne veux plus vous aimer. Comment , ajouta-t'elle ! qu'on dise dans la Province que j'aime un Mousquetaire , à combien de traits malins ne ferai-je pas en bute ? Erreur , lui dis-je , ma chere cousine ; je n'apprendrai dans cette école qu'à vous aimer avec plus de confiance. Le Chevalier s'étant mis à rire la railla sur son préjugé , ma sœur la badina un peu ; elle vit bien qu'elle étoit mal prévenue.

Cependant le discours que m'avoit tenu l'Abbé , me tenoit au cœur. Je m'ouvris à mon fidèle ami , qui étoit d'un très-bon conseil. Il m'en donna un que je saisis sans peine. De peur , me dit-il , qu'on ne nous ait suivis pour apprendre où nous logeons , il n'y a qu'à déloger , & aller prendre un appartement dans le Marais , où il y a le moins d'étrangers. Ce qui fut exécuté le lendemain.

Mais nous n'y restâmes pas long-temps cachés. L'Abbé dont les espions étoient de vrais furets , auroit deterré un diable dans Paris. Ferdinande y fut découverte , & no-

tre Hôteſſe ſit le Mercure ou l'Iris dont il ſe ſervit pour la ſéduire. Je revenois de remercier le Prince , très-fatigé de ſa généroſité , qui avoit rempli ma bourse , avec promeſſe de la remplir quand elle ſeroit vuide. J'avois l'air content en entrant au logis , mais la nouvelle que m'apprit Ferdinande , troub'a cet agréable calme. Elle me reprocha d'abord l'imprudencé qu'elle m'imputoit d'avoir parlé d'elle au Prince. Connoiſſant , dit-elle , ſon caractère , vous auriez dû vous taire , quand même il vous auroit preſſé de parler. Il faut que vous ne m'aimiez-guères , ajouta-t-elle , puis-que vous avez la témérité de vous expoſer à perdre mon cœur & ma perſonne.

Je la retirai de ſon erreur , en lui proteſtant que je n'avois jamais parlé d'elle au Prince ; mais lui ayant avoué que l'Abbé , à ma première entrée au Palais Royal , m'avoit parlé d'une Beauté nouvellement débarquée par le Caroffe de Rheims , & que j'avois eu d'abord un preſſentiment que c'étoit d'elle-même qu'il me parloit , j'ai voulu vous le cacher , lui dis-je , pour ne pas

vous allarmer. J'en ai averti le Chevalier, & c'est pour prévenir ce qui en arrive que nous avons changé de quartier. Mais tranquillisez-vous ma Reine, ajoutai-je; nous ferons enforte que nous vous déroberons aux yeux de cet argus. Comment sçavez-vous tout cela, repris-je?

Elle me répondit que notre Hôteffe l'avoit félicitée de sa beauté, & de la conquête qu'elle lui avoit fait faire du plus grand & du plus généreux Prince de France. Elle m'a proposé, dit-elle, de me faire parler à l'Abbé du Bois pour qu'il me produisît au Prince: & après plusieurs autres traits séduisans, elle m'a demandé ma protection. Voilà qui est pressant, lui dis-je: mais nous allons tout à l'heure y mettre bon ordre. Il s'agit d'en informer ma sœur & le Chevalier, afin que de concert, nous prenions des mesures pour votre sûreté, ou plutôt pour la mienne. Ciel! m'écriai-je, aurai-je sans cesse des rivaux de ma félicité. Charmante Ferdinande n'avez-vous donc tant d'attraits, que pour m'exposer au dernier des malheurs. Non, non, tendre cou-

fin , me dit-elle , en laissant couler quelques larmes , mon cœur & ma personne sont à vous. Quelque violence qu'on puisse me faire , je ne ferai jamais à d'autres.

Ayant appelé ma sœur & son mari , je leur fis repeter ce que Ferdinande venoit de me dire. Ils en furent émus : mais s'étant rassés , nous consultâmes ensemble sur les expédiens qui nous restoient pour éclipser la souveraine de mon cœur. Ma chere sœur qui auroit été au desespoir d'être privée de la compagnie de Ferdinande , trouva le plus sûr moyen de se la conserver. Je suis d'avis , dit-elle , que ma chere cousine déguise son sexe jusqu'à ce qu'on puisse l'avoir oubliée : & pour que tout réponde à cet expédient , il nous faut prendre deux appartemens en deux différentes maisons : j'en occuperai un avec elle , & mon frere & mon mari occuperont l'autre. Il n'y a qu'à chercher ces appartemens dans deux maisons contigues , si cela se peut , & nous serons tous tranquilles.

Cet expédient nous plut , il n'y en avoit pas de meilleur dans la conjoncture. Fer-

dinande qui m'aimoit véritablement , le trouva fort de son goût ; l'amour qu'elle avoit pour moi imposoit silence à la vanité qui lui auroit pu donner l'envie de plaire à d'autres. Ne tardons pas , dit-elle, d'un air satisfait , à assurer mon cœur à mon cher cousin.

Les fers furent aussi-tôt mis au feu. Ferdinande fut revêtue d'un habit du Chevalier , qui étoit exactement de la même taille , & nous allâmes lui & moi faire emplette d'un habit & de tout l'assortiment chez un gros Fripier des Hales. Cet équipage fut porté cacheté dans une enveloppe chez un de mes amis , à qui je confiai le paquet comme un dépôt précieux. Du même pas nous allâmes louer des appartemens. Nous en trouvâmes deux tels que nous les souhaitions , vis-à-vis l'un de l'autre dans la rue Quinquempois , assez étroites pour que nous puissions nous entendre de nos fenêtres , & même voir tout ce qui se passoit dans nos chambres.

La promptitude est ordinairement le nœud de ces sortes d'affaires. Nous dinâ-

mes fort vite , & à l'issue de table nous fortimes à pié pour aller prendre un fiacre , qui nous mena d'abord chez mon ami , où j'avois déposé l'équipage de Ferdinande. Nous nous étions pourvus de linge , de bas , de souliers , d'une perruque & d'un chapeau : & continuant notre route , nous nous fîmes mener aux Porcherons , & nous renvoyâmes le fiacre , pour en prendre un autre. Toutes ces précautions nous parurent nécessaires.

Dès qu'on nous eut servi la colation , nous fûmes libres. Ferdinande fut travestie. Jamais Cavalier ne fut si beau. Elle fut charmée d'elle-même en se regardant au miroir. N'ayant pu aisément porter une épée pour elle , nous lui en destinâmes une seconde , que mon ami avoit dans son coffre. Elle n'en avoit pas besoin ce jour-là , parce que nous étions résolus de ne pas paroître dans Paris de toute la journée.

Nous quittâmes les Porcherons , dès que le fiacre que nous avions fait appeller fut arrivé. Ferdinande & ma sœur prirent possession de leur appartement , & nous du nô-

tre. Il ne s'agissoit plus que d'aller payer ceux que nous quitions , & en retirer nos coffres. Nous renvoyâmes pour cet effet notre fiacre , & nous allâmes en prendre un autre dans la Rue St. Denis. Il nous mena dans le Marais, où nous fîmes charger nos hardes ; & de peur que quelqu'un du logis n'eût fait le bec au cocher , nous conduisîmes nos coffres chez un ami dans la rue Aumère , & nous renvoyâmes encore ce fiacre , pour mieux dépaïser les espions & interdire tous les échos. Demi-heure après qu'il fut parti nous en envoyâmes chercher un autre , qui chargea nos affaires , & nous mena à nos nouveaux appartemens. Après tant de précautions , qui diable auroit pu découvrir Ferdinande sous l'habit & le nom de *Chevalier du Conseil* ?

Nous passâmes le reste de la journée & toute la soirée à exercer le nouveau Cavalier dans les allures & les attitudes qu'il devoit prendre. Il étoit si charmé de sa métamorphose , qu'il apprit dès le même jour à en soutenir le personnage. Nous ne laissâmes pourtant pas de le perfectionner , en

lui donnant leçon tous les jours pendant plus d'un mois. L'habit de Hazard lui féyoit si bien , que nous lui en fîmes faire un second sur celui-là , que nous envoyâmes au Tailleur pour lui servir de modele , sous prétexte qu'il étoit pour un Gentilhomme de province. On voit bien par ces précautions que nous ne voulions rien risquer.

Me voilà donc tranquille. Possédant ma chère Ferdinande , je n'avois plus lieu de craindre les entreprises de quelque rival , ni les perquisitions de l'Abbé , tout subtil qu'il étoit en ce genre. Ferdinande de son côté en avoit plus de liberté. Je la menois avec moi avec si peu de façon , que si elle eut été réellement ce qu'elle n'étoit qu'en apparence. J'eus même la malice de lui faire parler à l'Abbé , un jour que je la conduisois dans la Galerie neuve du Palais Royal.

Je ne pensois donc plus qu'à faire ma cour au Prince , & à tâcher de mériter ses attentions pour mon avancement. Quoique je ne fusse plus auprès de sa personne , je m'en approchois le plus souvent qu'il m'étoit

possible , pour entretenir par mon assiduité la bonne volonté qu'il avoit pour moi. Il me prouva dans une occasion qu'il m'honoroit encore de sa confiance. Un jour que je me promenois dans le parterre , qui n'est séparé du Jardin que par une grille , il m'aperçut d'une fenêtre de l'appartement neuf , d'où il lorgnoit une Dame qui se promenoit le long de la grille avec une de ses amies. Il m'appella , Dieu sçait si j'eus des ailes. Oui assurément ; car en trois ou quatre enjambées je fus au haut du degré , où je le trouvai venant au devant de moi. As-tu remarqué , me dit-il , cette jeune personne habillée de satin bleu qui se promene dans le jardin ? Je lui répondis que je lui avois déjà jetté deux ou trois coups d'œil , que je l'avois même vue plusieurs fois à l'Opéra , mais que je ne la connoissois point du tout. Il me chargea de la suivre , pour apprendre qui elle étoit , & lui en rendre compte. Je me mis aux champs pour exécuter ses ordres. Je fis comme elle cent tours de jardin. Mais comme elle n'y étoit avec sa compagne qu'en attendant l'heure

du Spectacle , elle y entra & s'en alla dans une loge dont elle avoit pris toutes les places, que je vis remplies un moment après par deux Officiers que je ne reconnus point. Je me rendis au parterre du côté opposé à sa loge , pour examiner sa contenance , & ne pas la perdre de vue. Je croquai le marmot envain jusqu'à la fin de l'Opéra , je la perdis dans la foule.

Je fus si mortifié d'avoir manqué mon coup , que j'osai à peine rendre compte au Prince d'une si malheureuse issue. Mais le hazard me procura le lendemain l'occasion de relever mon défaut. Je rencontrai cette Dame au moment que j'y pensois le moins. Elle sortoit de l'Eglise des Petits Pères de la Place des Victoires. Je me proposai bien de ne la pas perdre à ce coup , & je me tins parole. Je la suivis jusques chez Mr. le Chancelier, où elle entra. J'attendis plus d'une heure en me promenant dans la Place de Vendôme ou de Louis le Grand , vis-à-vis de l'Hôtel de ce Premier Magistrat ; & voyant qu'elle ne sortoit pas , & que l'heure du dîné étoit passée , j'attendis le
moment

moment qu'il paroîtroit quelque domestique. Je n'attendis pas long tems à en voir un qui marchoit à grands pas pour rentrer dans l'Hôtel, & l'ayant joint, je le priai de vouloir bien satisfaire ma curiosité, & de me dire qui étoit la Demoiselle que j'avois vu entrer, dont je lui fis le portrait tout au plus naturel. Vous avez peut-être cru, me dit-il, Monsieur, que c'étoit quelque chose, mais ce n'est rien qu'une des femmes de chambre de Madame la Chancelière. A la beauté près, c'est une bête. Je ne demandai pas mon reste, & l'ayant remercié je m'en allai au plus vite en faire le rapport au Prince.

Il étoit dans sa Galerie quand j'arrivai. De l'empressement dont il me vit, il crut que j'avois quelque agréable nouvelle à lui donner. Mais dès que j'eus parlé de l'Hôtel du Chancelier, en voilà bien assez, dit-il en me coupant; je sçai ce que c'est, l'Abbé m'en a parlé il y a plus de six mois, mais je n'ai pas de penchant au péché de Bestialité. Ma foi, Monseigneur, lui repliquai-je, c'est pourtant une jolie bête :

si elle n'est pas propre pour les esprits , il est peu de corps qui ne s'en accommodassent bien. J'en aurois dit davantage sur le même ton , si l'arrivée de deux ou trois Seigneurs ne m'eussent coupé le sifflet. Je me retirai après avoir demandé au Prince s'il n'avoit point d'ordre à me donner. Il me fit signe de la tête qu'il n'avoit rien à me dire.

Je ne manquai pas à mon arrivée chez ma sœur, où nous mangions, de régaler ma compagnie du récit des peines que j'avois prises pour rien. Ferdinande en rit aux larmes. Hà ! que je suis ravie , dit-elle , que ce sot métier vous rapporte si peu ! peut-être que vous vous en rebuterez si vous n'y êtes pas plus heureux. Hò parbieu , dis-je, Hazard ! mais je sçais bien que le Prince m'en tiendra bon compte.

Nous avions à peine dîné , que nous entendîmes un grand murmure dans notre rue, quoiqu'elle fut une des moins fréquentée de Paris. Nous nous mîmes tous aux fenêtres pour apprendre de quoi il s'agissoit. Un Mousquetaire qui venoit du jeu de pau-

me de Saurin m'ayant reconnu , me demanda si je ne sçavois pas la nouvelle qui se debitoit. Lui ayant répondu que je ne sçavois rien du tout , il me dit que le bruit couroit que le Roi étoit mort. Je m'en vais de ce pas , dit-il , en nous saluant , où je sçaurai positivement la vérité.

Ne pouvant résister à l'envie que nous avions de satisfaire notre curiosité , nous fortîmes au plus vite le Chevalier & moi. Il entra dans le Café de la Place du Palais Royal , & je courus droit au Palais du Prince. Je vis bien du premier coup d'œil que la nouvelle étoit vraie. Je trouvai un monde infini dans les appartemens. L'Abbé du Bois que je rencontrai , passoit à mon côté sans me dire mot ; mais l'arrêtant par le bras , parlez donc , lui dis-je , Mr. l'Abbé ; le Roi est-il mort ? Oui , oui , il est mort , me répondit-il d'un ton fort consolé ; & ayant voulu lui faire quelque autre question : Ah ! sacre d . . . répliqua-t-il , j'ai bien autre chose à faire qu'à te répondre. Adieu donc , lui répondis-je Dom Brutus , & je montai dans l'appartement du

Prince , où je fus étonné de voir des gens , qui quatre jours auparavant ne le regardoient seulement pas.

En une heure de temps que je demeurai dans cette chambre , je suis sûr que le Prince sortit & rentra plus de cent fois dans son cabinet , où j'apperçus Mrs. le Chevalier de Conflans & d'Argenson qui n'en branloient pas , & qui étoient occupés à écrire chacun de leur côté. On pensera peut-être bien que ce n'étoit pas pour avoir audience que je demeurai-là si longtemps. La curiosité m'y avoit conduit , & l'admiration m'y retenoit. N'est-il pas merveilleux en effet de voir tant de gens d'Eglise , d'Epée & de Robe changer aussi subitement de visage & de manieres , que de nouveaux Prothées. On a beau dire , quelque brillant que soit le Soleil lorsqu'il se couche , tout le monde se tourne du côté du Soleil levant. J'eus lieu de faire là des réflexions qui m'ont servi dans la suite. C'est à leur faveur que dans quelque abîme de misere que j'aye été plongé , je n'ai jamais regretté la Cour. J'ai fait plus , j'en ai mê-

me détesté les maximes , & j'ai regretté amèrement tous les momens que j'y ai passés.

Je sortis du Palais Royal si plein & si accablé de ces réflexions , que tous ceux que je rencontrais dans mon chemin croyoient bonnement que j'étois vivement touché de la mort du Roi. Je ne m'amuserai point ici à décrire les différentes impressions que cette mort fit dans Paris. Je me contente de dire que les honnêtes gens la regardoient comme une perte essentielle pour le Royaume , & que la canaille s'en réjouissoit. Pour moi j'y fus assez indifférent dans le moment même. Il n'en fut pas ainsi le lendemain , que j'appris que malgré le Testament du Roi , qui étoit reçu & déposé depuis six mois au Parlement , le Prince se dispoisoit à prendre les rênes du Royaume , & s'en faire reconnoître Régent. J'espérois qu'étant alors dépositaire de tous les emplois de l'Etat , il pourroit bien me gratifier de quelqu'un. La promesse qu'il m'avoit faite d'avoir soin de ma fortune , sembloit autoriser mes espérances ; mais j'é-

prouvai que qui compte sur les Grands , est bien éloigné de son compte. Plus ils sont puissans , plus ce sont de foibles roseaux sur lesquels on ne sçauroit s'appuyer.

La perspective que je me formois , servit du moins à m'égayer & à me dilater le cœur. Je parlai de ma fortune à Ferdinando , comme d'un bien qui étoit déjà entre mes mains , & je lui en fis hommage. Il est sûr que mon amour étoit la mesure de mon ambition , & que si j'eusse été sans Ferdinando , ou sans quelqu'autre qui l'eut remplacée , je ne me serois jamais repu des vains projets que je formois. Elle y ajoutoit foi tout comme moi , & nos mutuelles espérances donnoient une nouvelle force à notre amour. Jamais je n'éprouvai tant de tendresse , jamais je n'en ai tant épanché. Ce qu'il y avoit de plaissant , c'est que mon ami me regardoit comme le plus puissant de ses Patrons. Il étoit fondé sur les marques d'amitié que le Prince m'avoit données en plusieurs occasions. Mais il ne pensoit pas , non plus que moi , que quoiqu'il aimât ceux qui servoient lâchement ses passions , il

avoit trop de discernement pour les estimer. L'Abbé qui étoit un de ses plus zélés Ministres , n'auroit pas eu un meilleur sort que le mien , si le Prince ne l'eût trouvé d'ailleurs propre à l'exécution des grands desseins qui ont étonné & même allarmé toute l'Europe.

De si judicieuses réflexions ne se présentèrent pas alors à mon esprit , il étoit trop préoccupé des avantages flatteurs dont je me repaïssois , pour saisir de si heureuses idées , qui auroient pu prévenir l'aveuglement avec lequel je me suis livré aux fatales occasions qui m'ont précipité dans un abîme de misère, d'où selon les apparences la mort peut seule me retirer. Je continuai donc à m'appuyer sur la faveur du Prince , & à l'approcher avec la même confiance qu'auparavant. Hé ! qui dans une jeunesse inconsidérée n'auroit pas imité ma conduite.

Quelque puissans & nombreux que fussent les ennemis du Duc d'Orléans, quelque idée qu'on eut à la Cour & à la Ville des motifs qui l'avoient fait agir en Espagne , lorsqu'il y étoit à la tête des Armées , il s'en embar-

raffa fort peu ; & ne consultant que le droit de sa naissance , soutenu de son ambition , il osa aspirer à la Régence du Royaume , se promettant une heureuse issue de son courage & de sa fermeté. Un petit nombre d'anciens serviteurs de la Maison d'Orléans , auxquels se joignit d'Argenson , ne manquèrent pas de le confirmer dans son dessein ; & l'Abbé du Bois , sans être sur les rangs , ne laissoit pas de l'y fortifier par ses conseils vifs & entreprenans.

L'exécution suivit de près. L'exclusion qu'il avoit pour la Régence dans le Testament du Roi, ne fut pas capable de le rebutter. Il est vrai que le Codicile la lui désignoit ; mais elle n'auroit été que l'ombre vaine d'un grand nom , s'il l'eût acceptée sur le pié de cette dernière disposition , qui établissoit le Duc du Maine Lieutenant Général du Royaume. Envain dans cette division il auroit donné ses ordres , il n'auroit pas eu les forces pour se faire obéir , il eût fallu les emprunter du Maître des Troupes , avec qui il n'étoit pas bien. L'Etat dans le fond n'auroit pu que souffrir de la desunion
des

des deux pouvoirs essentiels.

Il fut bien faire valoir ces raisons dans le Parlement qu'il fit assembler au plutôt , pour ne pas donner le tems aux esprits de se rasseoir. La mort du Roi les avoit remplis de différentes idées qui s'entrechoquoient. Il fut profiter du tems. Il donna des ordres si absolus à la Maison du Roi à pié & à cheval , d'investir le Palais & de se saisir des avenues , que cela fut exécuté un matin au point du jour. Comme il pensoit alors comme le Sénat sur la Constitution *Unigenitus* , aucun des Sénateurs n'eut garde de manquer à cette séance. Le Prince s'y rendit en grand cortège, qui , semblable à une boule de neige grossissoit en chemin , par le grand nombre de Courtisans que cette fermeté décisive lui attira. Il y avoit long-tems qu'on n'avoit vu d'assemblée si auguste dans le Palais. Le Prince y prit sa place , & harangua le Parlement avec une si plausible éloquence , qu'il fut d'abord prévenu en sa faveur. Il demanda en premier lieu , que la Régence du Royaume lui fut donnée , & qu'elle fut enregistrée

en vertu du droit de sa naissance. Les Gens du Roi ayant voulu proposer d'ouvrir le testament du feu Roi, le Prince s'y opposa, & persista dans sa demande pure & simple. Cet article accordé, le Régent représenta que son autorité seroit vaine, s'il n'avoit le commandement des troupes pour se faire obéir. Ceci fut un peu agité, mais enfin on déclara que l'un devoit être inséparable de l'autre.

Tout étant ainsi réglé, le Prince harangua encore le Sénat, & après l'avoir loué de sa docilité & de son zèle pour le bien de l'Etat, il protesta qu'il n'avoit d'autre vue que de le rétablir dans une situation florissante, & qu'il croyoit ne pouvoir mieux commencer, que de former ses Conseils des meilleures Têtes qui composoient le Parlement. Il promit d'en faire incessamment le choix, & il tint parole. Mais ces dispositions ne furent pas de longue durée. Il commença bientôt à gouverner seul, & à gouverner très-glorieusement; quoi qu'en aient prétendu dire gens qui n'ont pas la vue plus longue que le nez, & qui sont

plus frappés de la ruine des Particuliers, que de la richesse du Public & de l'Etat.

On sent bien que je veux parler du Système qui a fait tant de malheureux. Mais combien d'avantages n'en est-il pas revenu à l'Etat ? En a-t-il souffert quelque altération ? Point du tout, ou il a été altéré en mieux. *Paul*, qui avoit dix mille livres de rente dont l'Etat retiroit un Dixième par exemple, ne payoit plus rien après avoir perdu son bien ; mais *Jacques* qui en avoit fait l'acquisition, remplaçoit le même produit. Les Finances étoient toujours sur le même pié.

Mais quelle cruauté, dira-t-on, de forcer les Particuliers à porter leur argent au Trésor public, à peine de confiscation ? On se trompe. Cette disposition est juste & très-sage. Si le Régent en eut été cru, il auroit publié cet Edit sur peine de la vie. Sa raison étoit plausible, la voici. Il y a de la justice à punir de mort un homme qui en a étranglé un autre. Il ne l'a rué que parce qu'il lui a arrêté la circulation du sang. Pourquoi ceux qui ayant de l'argent

C ij

le cachent & en arrêtent la circulation dans l'Etat , ne feront-ils pas criminels , & beaucoup plus en suffoquant l'Etat , qu'en étouffant un particulier ? car il est sûr que ceux qui refferrent les especes dans leurs coffres , sont les ennemis mortels du Public & de l'Etat , & qu'on ne sçauroit décerner contre eux des peines assez sévères.

Telle étoit la juste idée du Régent , quand il rendit cette Déclaration. Il avoit plus de soin des intérêts des Sujets que les Sujets n'en avoient eux-mêmes. Leur argent caché ne leur produisoit rien , il leur en procuroit par-là le revenu. Qu'avoient-ils à repliquer , puisqu'ils y gagnoient , & qu'ils procuroient à la fois un gain considérable à l'Etat ? Au reste , ce qui a paru étonnant à plusieurs , m'a paru infiniment beau , quoique je sache bien que les ames de boue ne m'applaudiront pas. N'est-il pas beau en effet de voir le riche devenir pauvre , & le pauvre s'enrichir ; le Marquis tomber dans la Roture par sa pauvreté , & le Roturier s'élever au Marquisat par ses richesses ? Je ne trouve en cela qu'une jus-

tice très-raisonnable. Il devoit être du monde Civil , ainsi que du Naturel. Les terres qui dans une saison sont privées des influences du Soleil , en sont favorisées dans un autre. Tel est le cours de la Nature , & même de la Providence , qui gouverne le monde avec une sagesse exempte de reproche malgré le murmure insensé des malheureux.

Mon assiduité auprès du Régent augmenta avec son pouvoir. Il lui étoit fort aisé d'y faire une attention efficace , si elle eut répondu à mon zèle. Cependant je ne pouvois lui parler aussi souvent , qu'avant sa nouvelle Dignité. Il étoit si obsédé toute la journée , que je ne pouvois l'approcher que la nuit à l'heure de ses plaisirs. Je fis tant néanmoins que j'en obtins une pension de deux cent louis , qu'Ariague , son Trésorier , me payoit exactement par quartier. Cette générosité du Prince me paroissoit une disposition plus essentielle. Je visois à la Majorité d'une Place de ma Province , où je me propoisois de passer mes jours avec ma chere Ferdinande. Nous n'attendions elle

& moi que ce période pour nous donner la main , & nous renouveler solennellement notre fidélité. Mais l'Officier qui remplissoit ce poste , ne voulut pas me faire le plaisir de me le céder , quelque offre que je lui fisse pour l'y engager. Les Parques mêmes affectèrent de filer lentement ses jours , pour me faire crever de dépit.

Je me bornai donc à cultiver Ferdinande, & à me ménager son cœur, laissant au Prince le soin de ma fortune. Je ne manquois pas un jour à lui faire ma cour ; outre que le Palais Royal étoit pour moi un théâtre où se passoient mille scènes qui m'amusoient infiniment. J'y fus spectateur de quelques-unes des plus coïsses , où le Prince & l'Abbé étoient Acteurs. Celle dont l'intrigue procura à cet Ecclésiastique de nouvelle édition l'Archevêché de Cambrai , est une des plus étonnantes. Il le demanda au Prince dans un de ces momens qu'il s'épuisoit en tendresse , il en eut des preuves , & il l'obtint. Il ne lui en couta pour cela que quelques coups de poings , qu'il reçut dans le nez , & un rabat que lui déchira un Gar-

çon de la Chambre , qui malgré sa résistance ne put l'empêcher d'entrer. Ses ordres étoient de ne laisser entrer personne , parce que le Prince faisoit alors ses dévotions à la Divinité de Cithere.

Mercure porta bien vite de Café en Café la Soutane violette que le Régent venoit de donner à l'Abbé. Chacun en déchira un morceau, mais Du Bois s'en mocqua , & quelque éguenillée qu'elle parut à tout le monde , il la porta jusqu'à ce qu'elle fut remplacée par une rouge. Il n'est point de B... dans Paris où cette nouvelle ne fit plaisir , on en célébra la fête avec les cérémonies les plus extraordinaires dont on fait usage dans ces Académies de plaisir. Je ne puis passer sous silence un trait de la Directrice la plus fameuse ; c'est de la Filhon que je parle. S'étant mise un matin aussi modestement que la plus affecté Bigotte , elle s'en alla à l'audience du Prince , qu'elle trouva avec un bon nombre de ses favoris. La scène eut été parfaite , si l'Abbé Du Bois eut été de ce nombre. Le Régent qui la reconnut de loin , s'attendit certaine-

ment à quelque trait comique. Hà, hà ,
Messieurs , dit-il aux Spectateurs , voici du
fruit nouveau , la Filhon en habit de pé-
nitente. Hélas ! oui Monseigneur , répondit
cette Diablesse , qui n'étoit ni muette ni
sourde , il y a un temps pour toutes choses.
Le Prince qui faisoit avec avidité tou-
tes les occasions de se réjouir , lui demanda
quelle affaire la conduisoit à son audien-
ce. Par quel endroit , lui dit-il , puis-je te
fortifier dans le changement que ta modestie m'annonce ? Il vous est aisé Monseigneur,
repartit cette éfrontée. Quoique je con-
noisse les pièges dont le monde est rempli ,
& que j'en aye même inventé pour sur-
prendre l'innocence , je ne laisse pas de
les craindre pour moi-même. J'ai donc
pourvu à ma sûreté , en formant le dessein
de me retirer dans un Couvent. Vous êtes
si pitoyable , continua-t-elle , envers les
gens de mon caractère , que vous leur pro-
curez des asiles sacrés , que j'ose espérer
que vous m'en assignerez un pour le reste
de mes jours. Je viens donc , ajouta-t-elle ,
exercer votre bonté , en suppliant très-

humblement votre Altesse Royale de me donner une Abbaye. Personne ne sçait mieux que moi conduire les Demoiselles. J'espere que consultant leur avantage & le mien , vous ne me refuserez pas. Tout le monde & le Prince lui-même éclaterent de rire. Pour moi je ris encore , en me retraçant cette scene. C'est assurément une des plus impudentes faillies qui aient jamais été poussées. Son Altesse riant toujours grassement , par ma foi , lui dit-il , il faudroit épuiser l'Etat pour fournir à l'entretien des Filles qui se rangeroient sous tes loix , si je te donnois une Abbaye ! Mais au reste y penSES-tu bien d'aspirer à une Abbaye ? Pourquoi non , reprit-elle ? je suis fâchée de n'être pas du bois dont on fait les Abbés , car j'oserois bien prétendre à un Archevêché. Le Prince qui étoit bon , & qui aimoit les tours d'imagination , la renvoya en lui disant qu'elle n'avoit qu'à persister au moins un an dans une vraie pénitence , & qu'alors il lui procureroit un Hermitage où elle seroit servie par les deux plus vieilles & plus laides Duegnes qui se

trouveroient en Italie. Elle se retira d'un air éffronté & bien différent de celui qu'elle avoit eu en entrant , disant assez haut qu'elle alloit reprendre la possession de son ancien Couvent.

Cette aventure vola dans un moment par la porte & par les fenêtres du Palais jusqu'aux extrémités de Paris. Je l'allai raconter à ma chambrée , où elle fut le sujet de l'agréable entretien que nous eûmes pendant le dîné. Nous admirâmes & l'effronterie de cette Créature , & la bonté du Prince , qui n'avoit pas fait punir son impudence. Je n'expose ce fait aux yeux du Lecteur , que pour lui donner à connoître combien il étoit aisé d'approcher du Prince. Il étoit d'un si facile accès , qu'il auroit écouté la plus méprisable de toutes les Créatures. Sa bonté étoit si excessive , que personne ne s'est jamais plaint d'en avoir été rebuté. Il n'avoit pas la force de refuser les graces qu'on lui demandoit. Aussi est-il arrivé plusieurs fois , qu'il accordoit le même emploi à huit ou dix personnes différentes. Pour être sûr d'avoir ce qu'il

promettoit , il falloit lui en demander sur le champ l'Ordonnance signée de sa main. C'est ce que j'éprouvai à la fin de l'année 1720. Je lui demandai le fond de sa cassette. Il me l'accorda de bonne grace , me souhaitant qu'il fût considérable. Après l'avoir remercié , je tirai de ma poche une Ordonnance dressée dans les formes ; & la lui ayant présentée à signer , il ne balança pas un instant. Je fus fort heureux , car il avoit fait le même présent à cinq ou six de ses Officiers. Moi qui étoit au fait de ce manège , je ne perdis point de temps ; & m'en étant allé présenter mon Ordonnance à Mr. Ariague , il vuida la cassette du Prince dans mes mains , où je trouvai deux cent cinquante louis.

La fortune me montrait son visage gracieux. Ses faveurs présentes sembloient me garantir toutes celles que j'en esperois. J'avois l'oreille & la protection du Prince , qui avoit toute l'Autorité Royale. Je possédois ma maîtresse sans partage & sans craindre de rival , elle me donnoit chaque jour de nouvelles preuves de tendresse.

L'esprit content , le cœur tranquille , mon ambition satisfaite, du moins en espérance , je vivois heureux. Eh ! manquoit-il quelque chose à ma félicité ?

Cette situation ne fut pas de longue durée. Ferdinande sans cesser de m'aimer , donna une furieuse atteinte à mon amour & à ma tranquillité. Elle me fit un jour confidence qu'elle s'ennuyoit à Paris , & me demanda en grace de la renvoyer en Province , si mes affaires ne me permettoient pas de l'y ramener moi-même. Je me sens faisie d'une langueur , me dit-elle , que je prévois qui ne finira pas si je ne quitte le séjour qui me la cause. Ne vous allarmez pas de mon éloignement , ajouta-t-elle, mon amour n'en souffrira aucune altération. Pour devenir plus vif & plus sincere , il ne sçauroit l'être davantage. Vous ferez l'unique objet qui m'occupera dans notre campagne , & je vous y attendrai pleine d'ardeur à recevoir votre main , lorsque vos interêts , que je regarde comme les miens propres , vous mettront en état de me la présenter.

Juste Ciel ! m'écriai-je , n'ai-je donc joui

d'une félicité passagère , que pour être accablé d'une disgrâce qui me paroît devoir être durable ! Je vous conjure , lui dis-je , ma Souveraine, de m'avouer ingénument si vos plaintes sont fondées , & si vos peines sont réelles. O Dieux ! repartit-elle sans biaiser , me croyez-vous capable de vous en imposer ? Non , non , mon cher cœur , ce n'est qu'à regret qu'il faut que je vous quitte , à moins que vous ne m'exposiez à la cruelle mort qui nous séparera pour toujours. Je souffre depuis quelque temps sans oser vous le dire , & suis dans une contrainte continuelle dans mon air & dans mes manières , de peur que vous ne vous en aperceviez. Finissez mes peines , je vous prie. Je n'y aurois jamais résisté si mon amour n'en eut contrebalancé les rigueurs.

Je la connoissois trop naturelle , pour douter de la sincérité de ses plaintes. Mon amour qui n'étoit pas moins sincère , me fit condescendre à ses desirs. Mais j'y mis des bornes , & l'ayant priée de m'accorder encore un mois sa présence , elle y consentit de tout son cœur, A l'espérance que

vous me donnez de me remettre dans ma patrie , je sens que je puis vous satisfaire. Je vous accorde un mois , mais comptez que Ferdinande sera la proie de la mort si vous lui manquez de parole. Consolerez-vous donc , lui repartis-je ; vous ne mourrez jamais , s'il faut que je sois parjure pour que vous cessiez de vivre.

Il est bien vrai que l'espérance a quelque chose de plus consolant que la possession même. Celle que je donnai à mon incomparable Reine , fit un si prompt effet dans toutes les facultés de son ame & sur ses sens , qu'elle en devint mille fois plus gaie & plus tendre qu'elle n'avoit jamais paru. Elle nous aiguillonna sans cesse pour fournir la carrière des plaisirs que nous nous étions ouverte ; elle les assaisonna des faillies du monde les plus agréables ; ce n'étoit plus Ferdinande ; on eût cru voir le Cavalier du monde le plus amusant , & le plus propre à ranimer les plaisirs languissans.

Quelque plaisir que j'eusse d'aller faire ma cour au Prince , je ne la quittois qu'avec peine , & je la rejoignois avec un empres-

fement des plus marqués. Nous diverſifions tous les jours les plaifirs , & Ferdinande en inventoit ſouvent de nouveaux. Le ſpectacle , la promenade , les parties de campagne & de chaffe , & cent autres recreations , étoient placées fort à propos : c'étoit au goût de Ferdinande que nous en étions redevables.

Elle eut un jour le plaifir d'une ſcene qui la divertit infiniment. Nous allions nous promener au Bois de Boulogne , à deſſein de ſouper à Paſſi. Quand nous fûmes au-delà de l'étoile de l'allée qui conduit au Bois , nous apperçûmes deux Caroffes , de chacun deſquels nous vîmes fortir une Dame. S'étant éloignées de cent pas du grand chemin , elles s'arrêterent à dix pas l'une de l'autre , ayant toutes deux un piſtolet à chaque main. Ne les connoiſſant pas , & ayant même lieu de croire que c'étoient deux Cavaliers qui vouloient maſquer ce duel , nous fûmes à elles le Chevalier & moi , pour tâcher d'empêcher le combat. Mais nous n'eûmes pas fait dix pas , que mon ami ſe ſervant de ſa lorgnette , les re-

connut. Bon , bon , me dit-il , il faut les
 laisser faire pour la rareté du fait. C'est la
 Marquise de Nesle & Madame de Polignac.
 Ayons , ajouta-t-il , le plaisir de les voir
 tirer. Je ne crois pas qu'elles soient assez
 adroites pour se toucher. Tu as parbiu
 raison , lui dis-je , mais je serois curieux de
 sçavoir leur querelle. Je ne la sçai pas me
 dit-il en allant joindre nos Dames , mais
 je m'en doute. Je gage , reprit-il , qu'el-
 les entrent en lice pour se disputer quel-
 que cœur ou quelque bourse. Hô ! je t'a-
 voue , repartis-je , que je ne doute point que
 tu n'ayes deviné. Ce n'est pas là le nœud
 de l'affaire , je voudrois sçavoir quel est
 le sujet qui les interesse si fort. Comme nous
 parlions encore nous entendîmes deux coups
 de pistolet , qu'elles se tirèrent à brule-
 pourpoint , & ayant redoublé fort vite ,
 nous vîmes tomber la Marquise de Nesle.
 Oh ! pour lors nous courûmes à elle , Fer-
 dinande & ma sœur nous suivirent , & les
 cochers nous voyant à leur secours demeu-
 rerent tranquilles sur leurs sièges. La Po-
 lignac fière de sa victoire , va , dit-elle à
 son

son adversaire en allant rejoindre son Carrosse , je t'apprendrai à vivre & à vouloir aller sur les brisées d'une femme comme moi. Si je tenois le perfide , ajouta-t-elle , je lui mangerois le cœur après lui avoir brûlé la cervelle. Vous êtes vengée Madame , lui dit Ferdinande , il ne vous convient pas d'insulter au malheur de votre ennemie , sa valeur doit vous la faire estimer. Taisez-vous jeune étourdi , lui répondit-elle , il vous convient encore moins de me faire des leçons.

Cependant nous occupâmes ma sœur à dépouiller la blessée. Cette maligne peste à qui Ferdinande se joignit , baissoit tant qu'elle pouvoit le tour de sa chemise pour nous faire voir sa gorge. Voyant un de ses tetons couvert de sang , je crus qu'elle y avoit reçu le coup ; mais ayant essuyé & examiné de près , je vis que le sang y couloit du haut de l'épaule , qui n'avoit été que légèrement effleurée. Courage , lui dis-je , Madame , votre blessure n'est qu'une égratignure. A ces mots , j'en rends grâces au Ciel , dit-elle , je triompherai donc encore de ma rivale.

Ces paroles nous firent comprendre qu'il s'agissoit d'un Cavalier. Ma sœur plus hardie que nous , lui demanda si son Amant en valoit du moins la peine. Oui , oui , Madame , lui répondit-elle , il est digne qu'on répande pour lui un plus beau sang que le mien ; & ayant jetté les yeux sur Ferdinande , vous en avez-là un , lui dit-elle , qui me retrace très-fort le mien. Après que le Chevalier eut étanché son sang avec des orties qu'il froissa entre deux pierres , & lui avoir bandé la blessure avec des lambeaux de son mouchoir , je la pris sous un bras , tandis que le Chevalier lui soutenoit l'autre , & nous la conduisîmes à son Carrosse , qui ne pouvoit absolument entrer dans la place qui avoit servi de champ de bataille. En chemin faisant , parbieu Madame , lui dis-je , j'ai une grande idée de l'heureux mortel pour qui vous prodiguez ainsi votre sang. Vous pensez juste , me répartit-elle , c'est assurément le plus aimable Seigneur de la Cour. Je suis prête , ajouta-t-elle , à verser pour lui mon sang jusqu'à la dernière goutte. Toutes les Da-

mes lui tendent des pièges , reprit-elle ; mais j'espère que la preuve que je viens de lui donner de mon amour , me l'acquerrai sans partage. Je vous ai trop d'obligation Messieurs , dit-elle en finissant pour vous cacher son nom. C'est le Duc de Rich. . . oui , le Duc de Rich. . . lui-même , le fils aîné de Mars & de Venus.

Nous n'attendîmes pas pour éclater de rire que le carrosse allât. Je croyois que Ferdinande ne pourroit se calmer. Pour ma sœur , elle tomba à la renverse , en faisant des éclats qu'on pouvoit entendre de bien loin. Après que les ris se furent modérés , Ferdinande & ma sœur qu'elle mit en train , nous dirent au sujet de cette scène tragi-comique , mille jolies choses qui nous entretenirent pendant toute notre promenade. Elle se termina à Passi , où nous soupâmes avec le même enjouement. Nos Dames avouerent que rien au monde , non pas même l'amour , ne leur avoit jamais fait passer de si charmante journée. Il est vrai que nous la passâmes fort agréablement.

Croyant que nous étions les seuls témoins

d'un combat si particulier , je me faisois fête d'en porter la premiere nouvelle au Régent. Je me rendis le lendemain à son Palais , pour lui en faire le récit à son petit lever ; mais je vis bien en entrant , qu'on m'avoit prévenu. Son Altesse étoit avec l'Archevêque de Cambrai , les Comtes de St. Pierre & de Nocé , qui en badinoient fort agréablement. Dès que le parquet me fut ouvert , je dis au Prince que personne ne pouvoit mieux sçavoir que moi toutes les circonstances de ce combat. Il m'ordonna de lui en faire le détail , & j'obéis. Je crus qu'il se pâmeroit de rire lorsque je lui dis que je l'avois visitée , & que j'avois bandé sa blessure : mais quand je répétai les paroles fieres de la Polignac , & la satisfaction de la Nesle d'avoir versé son sang pour le Duc de R. . . que je dis avoir été nommé : Hô pour le coup , me dit-il , tu veux briller Mouton de Champagne ! Je l'assurai pourtant avec tout le sérieux dont j'étois capable , que je n'ajoutois pas une syllabe. Il me crut ; & l'Archevêque Du Bois , comme s'il eut été jaloux de ma

bonne aventure , s'écria en m'adressant la parole ; par la sacre d. . . de B. . . la se trouve dans toutes les bonnes fêtes ! Jamais bon chien , ajouta-t-il , n'a rencontré un bon os. Cette faillie de l'Archevêque ne fut pas le moins risible épisode de la Comédie que je donnai à Son Altesse Royale , qui y fit des gloses qui mériteroient d'avoir place ici. Mais outre qu'il ne me conviendrait pas de les répéter , c'est qu'il me seroit impossible d'en rappeler la mémoire. L'Archevêque & les Comtes n'en dirent guères moins que le Prince , avec cette différence , que Son Altesse se servit d'expressions qui ne pouvoient sortir d'un autre génie que le sien.

De retour au logis , je trouvai ma sœur & Ferdinande qui avoient encore les yeux mouillés des larmes qu'elles avoient versées. Mon arrivée les ayant surprises , elles n'avoient pas eu le temps de les sécher , ce qui me fit comprendre qu'elles avoient été insultées. J'eus de la peine à leur en arracher l'aveu ; mais enfin elles me le firent après bien des instances , me priant fort de n'en dire mot à mon beaufrere.

En sortant de l'Eglise de St. Sauveur , me dit Ferdinande , un Petit-Mâitre est venu à nous d'un air éfronté , comme s'il eût pris ma cousine pour une fille de joie , & il l'a traitée conformément à cette idée. J'ai voulu lui répondre sans fiel , qu'il se méprenoit , & que la Dame que je conduisois étoit la femme d'un Gentilhomme d'honneur , qui pourroit bien l'en faire repentir. Il m'a reparti, que puisque je prenois ses intérêts , je n'avois qu'à prendre sa place ; & que si je n'acceptois le parti , j'étois un lâche & un Jean. . . en termes de crocheur.

Je vous avoue que si ma cousine ne m'eût retenue , j'aurois dégainé contre lui. Je fus si fâchée d'avoir déguisé mon sexe pour cette seule occasion , que si je l'avois prévue , je n'en aurois rien fait , j'eusse mieux aimé quitter Paris sur le champ. Reconnoîtriez-vous bien l'insolent , leur dis-je , si vous veniez à le rencontrer ? Assurément, reprit ma sœur , il est de médiocre taille , il a d'assez beaux yeux , un teint frais & vermeil ; en un mot elle m'en fit le por-

trait , dont je ne connoissois nullement l'original. Je les consolai enfin , en leur faisant voir que ces sortes d'avantures étoient sans conséquence à Paris , & je conseillai à Ferdinande de ne sortir qu'avec moi pendant le peu de temps qu'elle devoit séjourner dans cette ville.

Au bout du compte je fus charmé de ne pas connoître le brutal qui les avoit insultées , je sentoís que la moindre affaire étoit capable de nuire à ma fortune sans ressource. Je ne pensai donc pas à faire des recherches pour venger nos Dames. Uniquement occupé de l'établissement auquel j'aspirois , j'étois continuellement à l'afut au Palais Royal , pour saisir la première occasion où je pourrois demander un emploi qui me convint dans ma Province , ou dans le voisinage. Le goût de ma chere Ferdinande m'assignoit ces bornes. Cependant l'Abbé Du Bois avoit le vent en poupe. Il fut fait Cardinal , & peu de temps après Premier Ministre. Il en étoit si fier , qu'on ne pouvoit l'approcher. Il abandonna ses anciens amis & amies , & ses vieilles con-

noissances , pour se faire un monde nouveau.

Le premier usage qu'il fit de son autorité, eut le Comte de Nocé pour objet. Sans s'embarraffer qu'il fut le favori du Régent, il l'exila par une Lettre de Cachet , pour un mot laché à la table du Prince. Tant il est vrai que les murs ont des langues & des oreilles. Voici le fait.

Le Comte de Nocé étant un soir à souper chez le Régent en compagnie de gens affidés à Son Altesse Royale , le Prince lui-même mit le Cardinal Du Bois sur le tapis. Qu'est-ce qu'on dit dans Paris de Du Bois, demanda-t-il indifféremment aux convives ? La plupart connoissant l'humeur de ce Ministre , n'en parlerent qu'avec beaucoup de prudence Mais encore , reprit Son Altesse, ne trouve-t-on pas étrange que je l'aie fait Cardinal & Ministre presque en même temps ? Personne ne dit mot : on aime mieux se taire , que de produire des sentimens dont le Cardinal auroit pu être informé.

Le Comte de Nocé , moins politique que les autres , & qu'on peut dire avoir été véritablement

ritablement le favori du Prince , dit sans biaiser , qu'on n'étoit point surpris à Paris de l'élévation de Mr. Du Bois. Tant s'en faut , dit-il , Monseigneur , que Paris soit surpris que vous l'ayez fait Cardinal & Ministre à la fois ; on ne doute même pas que vous ne le fissiez Pape si vous l'entreprenez , mais malgré tout votre crédit , toute la France vous défie d'en faire un honnête homme. Ces paroles ne se perdirent point en l'air. Le Cardinal en fut informé le lendemain à son lever , & la première expédition qu'il fit , ce fut une lettre de cachet qui exiloit le Comte dans sa Terre de St. Martin-de-beau-rang, à sept lieues de Paris.

Cette Lettre fut signifiée au Comte à midi. Il s'en fut au Palais Royal ; & ayant abordé le Prince , il prit congé de Son Altesse Royale comme pour faire un voyage. Le Prince surpris ; où vas-tu donc , lui dit-il ? Où le Roi m'envoie , répondit le Comte ; voilà l'ordre de Sa Majesté , ajouta-t-il en lui présentant sa Lettre de cachet. Le Régent la lut avec quelque émotion. Il n'eut pas achevé de la lire , que Madame

la Comtesse du Tort , sœur du Comte , parut. Elle étoit d'une grande familiarité avec le Prince. En vérité Monseigneur , lui dit-elle , Du Bois est un maroufle bien insolent , d'oser exiler mon frere , qui sçait avoir part à vos bonnes graces. Est-ce ainsi qu'il use de l'autorité que vous lui avez mise en main ? Ne la lui avez-vous donnée , que pour maltraiter ceux qui sont les plus attachés à vos intérêts & à votre personne ?

Que diable veux-tu que j'y fasse , lui répondit le Régent ? Quoi , repliqua Madame du Tort , vous aimez mon frere , & vous souffrirez qu'il parte & qu'on l'éloigne ? Que dira tout Paris , si vous ne l'arrêtez ? on ne manquera pas de publier que vous n'avez pas eu assez de crédit pour mettre vos amis , vos Officiers à l'abri des entreprises d'un faquin. Je ne sçai que te dire , reprit le Prince : mais comme c'est le premier acte qu'il fait de son autorité , il ne me convient pas de lui rompre en visière , j'ai besoin de son ministère dans un projet que j'ai conçu. Hà , hà , repartit

La Comtesse avec un sourire malin , voilà qui est beau pour un aussi grand Prince d'exposer ainsi son crédit ! Eh : ne craignez-vous pas que vos partisans ne vous abandonnent pour s'attacher au Cardinal ?

Le Prince après avoir rêvé un instant , obéis toujours , dit-il au Comte , je te donne ma parole que ce ne sera pas pour longtemps. Je vais obéir Monseigneur , lui dit le Comte ; mais outre le regret que j'ai de me voir éloigner de Votre Altesse , j'ai un pressentiment que voyant son ambition satisfaite , par la facilité qu'il a de faire signer au Roi tout ce qui lui plaît , il ne surprenne son seing contre vous , & qu'il ne soit assez téméraire que de vous exiler vous-même ; s'il a encore six mois de vie , vous verrez jusqu'à quel excès d'impudence il poussera l'insolence. Le Comte & la Comtesse voyant que cette réplique donnoit à penser au Prince , se retirèrent , & Nocé partit aussi-tôt pour le lieu de son exil.

Le Prince n'étoit plus Régent en ce temps-là , il avoit fait déclarer le Roi Mineur , & l'avoit fait couronner avec la der-

niere magnificence. Cette conduite du Prince avoit coupé le siflet à la canaille de Paris, qui pensoit que Son Altesse aspirait au Trône, où l'on disoit hautement qu'il s'éleveroit par un crime. Hélas ! s'il eut eu cette ambition criminelle, il auroit trouvé assez de gens qui en auroient été les Ministres. Quels fondemens avoit-on pour penser si sinistrement de ce Prince ? les voici, & il n'y en eut jamais d'autres. Son Altesse qui s'occupoit aux Opérations Chimiques, ayant travaillé souvent sur l'Antimoine & sur les Arsenics, avoit poussé les souffres vénéneux de ces minéraux jusqu'au dernier degré de subtilité ; il en parloit avec plaisir au Sr. Homberg, qui travailloit avec lui, & il s'embarrassoit peu de discourir publiquement, pour ainsi dire, de ces sortes de matieres. Tout Paris en étoit imbu. De-là l'idée que se forma le peuple, que le Prince ne travailloit aux poisons que pour en faire usage. Fut-il jamais de soupçon si téméraire & plus injuste contre le meilleur des Princes du monde, qui étoit incapable de faire du mal à une mouche ?

Le peuple avoit encore un autre fondement : c'est qu'ayant vu enlever le Duc du Maine & Mr. de Villeroi , qu'on prétendoit être le conservateur de Sa Majesté , il s'imagina que le Prince prenoit ses mesures de loin , en éloignant tous ceux qui étoient attachés à sa personne sacrée. Le plus grand homme que la France ait jamais eu , & qui rend aujourd'hui son Roi si puissant & ses Etats si florissans , en fut lui-même ébranlé. Mais il se rassura bien vite quand il eut réfléchi sur la droiture & sur la probité du Régent , qui aimoit véritablement le Roi , & qui ne travailloit qu'à l'affermir sur son Trône , & à le mettre à même de regner glorieusement.

Quant à l'exil du Comte de Nocé , il est certain que le Prince ne jugea pas à propos d'en faire révoquer l'ordre : non qu'il n'y eût pas réussi s'il l'eût entrepris ; mais il avoit raison , ayant besoin du Cardinal de ne pas s'opposer au premier acte qu'il faisoit de son autorité. Ce n'étoit pas une défaite qu'il donna au Comte , qui sentit bien les raisons légitimes de l'inaction de Son Altesse.

Il est vrai que le Prince donna lieu de raisonner à gauche six mois après. Le Cardinal mourut à six heures du soir. Il n'eut pas les yeux fermés, que Son Altesse dépêcha un courier au Comte, avec une Lettre conçue en ces termes, *Morte la Bête, morte le venin. Je t'attens ce soir à souper au Palais Royal.* C'en fut bien assez pour que les mal intentionnés conclussent que le Prince n'avoit ni pu, ni osé empêcher le Comte d'aller dans son exil, puisqu'aussi-tôt après la mort du Cardinal il l'avoit rappelé auprès de sa personne. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il reprit le Ministère, pour n'être plus exposé à de pareils evenemens, & à d'autres traits dont il avoit lieu de se plaindre.

Le mois que Ferdinande m'avoit accordé expira si vite, qu'il me parut moins qu'un jour. Elle attendit la fin de ce terme, sans marquer aucune impatience. J'espérois qu'elle n'y penseroit plus, mais elle fut aussi exacte à me fommer de ma parole, qu'elle avoit été complaisante à me donner la sienne. Je ne lui fis point d'instances pour obli-

ger de reculer son départ. Elles auroient non-seulement été fort inutiles , mais j'aurois pu la chagriner , en lui faisant cette espece de violence. Je l'aimois trop pour m'opposer à ses desirs , sur tout dans cette conjoncture. Je ne me le ferois jamais pardonné , si je l'avois exposée à quelque sinistre événement.

Mon beaufrere lui offrit sa compagnie , qu'elle accepta. Elle reprit les habits de son sexe , & emporta néanmoins tout son équipage de Cavalier. Il me servira quelquefois , dit-elle , à la chasse & à d'autres parties de plaisir. Quelque peine que j'eusse toujours eue à m'en voir éloigné , je n'en ressentis jamais de si vive qu'à cette dernière séparation. Il sembloit que j'eusse un pressentiment que je ne la reverrois de ma vie. Mon cœur palpita avec tant de violence , que le sang m'en coula par les narines. Je n'en tirai pas un bon augure , quoique je n'eusse pas la foiblesse de déférer à ces sortes de signes. La Tristesse de ma sœur fut partagée entre son mari & sa cousine. Elle les aimoit l'un & l'autre très-tendre.

ment. Je l'amenai à la promenade tout l'après midi du départ de notre chere compagnie , pour tâcher de dissiper ses ennuis. Mais au lieu d'y réussir , mes discours & les siens , nos regrets & nos plaintes , ne firent que nous plonger dans une noire mélancolie. Je lui fis compagnie les trois premiers jours , & nous commençâmes dès lors à nous accoutumer à l'absence de Ferdinand.

Cependant pour ne pas négliger mes intérêts , je repris le train du Palais Royal. Je priai la Maîtresse du logis de permettre que sa fille fit compagnie à ma sœur le plus assidument qu'il seroit possible. Elles avoient lié ensemble une amitié fort étroite , & cette Demoiselle lui en donna des preuves, en ne la quittant pas même la nuit. Elle couchoit avec elle , & mangeoit avec nous; ce qui me mit l'esprit assez en repos.

A mon entrée dans la Sale du Prince , j'y trouvai un plus grand nombre de Courtisans que j'y eusse jamais remarqué. Son Altesse n'y étoit point , & j'appris qu'il étoit allé au Conseil pour nommer aux Bénéfi-

ces Royaums. Il y en avoit beaucoup à remplir. Aucune nomination n'avoit été faite depuis la mort du Roi. Le Prince avoit toujours différé de la faire , par un principe de la plus fine politique. Tout le monde sçait qu'il avoit d'abord panché pour le parti de ceux qui avoient appelé de la Constitution du Pape Clément XI. Les intérêts de sa Maison l'ayant fait en quelque façon changer de système , il favorisa les Constitutionnaires. De-là le Mariage d'une des Princesses ses filles avec l'Infant d'Espagne Dom Louis , en faveur duquel Philippe V. son pere abdiqua sa Couronne. La seconde Princesse fut destinée au second Infant , & envoyée à cet effet en Espagne. Et la troisième fut accordée au Duc de Modène. Tels furent les fruits du zèle du Pape , & de la docilité du Duc d'Orléans.

Il revint du Conseil à une heure après midi , paroissant même fort échaufé & d'un air très-enjoué. Il s'arrêta au milieu de sa Cour , qui l'attendoit ; & sans donner le temps de souhaiter d'apprendre d'où il venoit : Je sors dit-il , du Conseil , où j'ai

enfin nommé aux Bénéfices. On dit que les Appellans me regardent comme leur adverfaire , ils se trompent. Je viens , ajouta-t-il , leur donner des preuves que je suis de leur parti. Ils n'ont certainement pas raison de se plaindre de moi , car dans la distribution que je viens de faire des Bénéfices Royaux , *j'ai tout donné à la grace , & rien au mérite.* A peine eut-il dit cela , qu'il entra dans son appartement.

La Sale retentit de mille éclats de rire. Les uns applaudissoient à une faillie si délicate & si fine , d'autres en enrageoient , chacun en un mot en pensoit selon qu'il étoit affecté ; car il n'y avoit ni petit ni grand à la Cour & à la Ville qui n'eut pris parti dans cette affaire : je n'en exclus pas même les servantes , qui se rencontrant aux Hâles & aux Boucheries , se demandoient , *qui vive de Molina ou de Quesnel ;* & se décoëffoient , se gourmoient à coups de poings , & se pochoient souvent les yeux. La postérité aura de la peine à croire toutes les scenes comiques & tragiques qui se sont passées à ce sujet. Nos descendans en ju-

geront sans doute , comme nous pensons du schisme que fit naître parmi les Cordeliers de France la question sur leur Capuchon , sçavoir s'il devoit être rong ou long. Personne n'en ignore les funestes suites.

Comme j'avois vu le Prince de belle humeur , je voulus tâcher d'en profiter , pour procurer à mon beaufrere un poste qui lui convenoit fort. Je ne pensois pas à demander pour moi , la poire que je lorgnois n'étoit pas encore mûre. J'attendis le moment qu'on devoit lui servir son chocolat qui lui tenoit ordinairement lieu de dîné. Il étoit déjà tard , il ne me falut pas attendre long-temps , les gens de l'Office passerent, précédés d'un Page , mon ancien camarade , que je priai de m'annoncer. Il le fit , & je fus introduit dans l'appartement , où je fus spectateur du dîné frugal du Prince.

Il me demanda si je n'avois point de parent dans l'Eglise. Je lui répondis que je n'en connoissois point , que je doutois même qu'il y en eut jamais eu , & que je me flatois d'être le plus dévot de ma race. Il

rit de bon cœur , & me dit qu'il ne croyoit pas que mon nom grossit le Calendrier Ecclesiastique. Lui ayant répondu que j'aime-rois mieux qu'il grossit la liste des emplois dans les Places , il me dit obligeamment qu'il ne m'oublieroit pas quand il seroit temps.

N'étant interrompu de personne , je lui représentai que mon beaufrere, qui étoit bon Gentilhomme , & qui avoit servi avec honneur dans la dernière guerre d'Espagne , n'étoit pas fort bien partagé du côté la fortune : & l'ayant prié d'allonger son pain pour que ma sœur n'en manquât point , il me demanda si elle étoit jolie. Elle l'a été lui répondis-je Monseigneur , mais ne l'é-tant plus , le pain pourroit bien lui manquer. Va , reprit-il tu es un grotesque corps. Sçais-tu , reprit-il quelque place vacante ? Je lui repartis que je connoissois trois postes à remplir , deux de Maréchal de France , & la Majorité d'Arras. Je suis modeste Monseigneur , repris-je , je ne demande que le dernier , qui mettroit mon beaufrere dans un état passable. Pardieu , dit-il , je

te jure qu'il l'aura. Je remerciai Son Altesse Royale, & lui baissant la main il sentit que je la mouillois de mes larmes. Tu pleures donc de joie, me dit-il ? Non, lui répondis-je Monseigneur, mais mes yeux sont si noirs que j'en ai lâché le rebinet, croyant qu'il en fortiroit de l'ancre pour écrire le Brevet. Je t'entens, repliqua-t-il. Va-t-en de ma part au Bureau de la Guerre, fais écrire le Brevet, porte-le-moi sur le champ & je le signerai. Pardon, Monseigneur, lui dis je en prenant congé, ma foi il est bien dur de voir le lièvre entre les mains d'un autre, quand on l'a soi-même déniché du buisson. Il se mit à rire, & je ne fis qu'un saut du Palais Royal au Bureau.

Je le trouvai encore ouvert, mais les Commis se dispoisoient à s'en aller dîner. J'en priai un de si bonne grace de me dépêcher, qu'il se mit en train d'écrire. De quoi s'agit-il, me demanda-t-il ? De la Majorité d'Arras, lui dis-je. D'Arras, reprit-il en revant. Oui, oui, d'Arras, répétais-je. Il ne repliqua point, mais ayant feuilleté son registre, il me dit que je me trompois,

parce que ce poste étoit promis , & qu'il en devoit expédier le Brevet dès le soir même. Voyant bien qu'il falloit quelque chose de plus éloquent que ma langue , je tirai dix louis de ma poche , que je lui mis dans la main. Il les lorgna , & se mit à écrire. Je pris le Brevet sans me donner le temps de le remercier , je crois qu'il s'en soucioit très-peu ; & je courus d'une haleine à l'appartement du Prince , que je trouvai encore seul. Il lut le Brevet avec plus de tranquillité que je n'en avois à le lui voir lire , de peur qu'il ne se souvint d'avoir promis le poste. Heureusement il n'y pensa pas. Il signa , & ma tendre impatience me fit voler auprès de ma sœur , à qui je donnai le Brevet pour en faire présent à son mari à son arrivée. .

Il revint deux jours après , chargé de toute part de mille embrassades pour ma sœur & pour moi. La lettre qu'il m'apporta de Ferdinande , me fit pour le moins autant de plaisir , que le Brevet de Major lui causa de joie. Sa Femme le lui donna en l'embrassant. Voilà , lui dit-elle , l'effet de mes

desirs , & le fruit des soins de mon frere ; Dieu nous fasse la grace d'en jouir longtemps en joie & en santé. Il le lut , & se jettant ensuite à mon cou , je vous ferai donc sans cesse rédévabte , me dit-il , mon cher & tendre frere ? Heureux mille fois ! si je trouvois l'occasion de m'acquitter. Je répondis à ce sentiment de reconnoissance d'une maniere à finir les complimens , & je le priai de me donner des nouvelles de Ferdinande. Comment se porte-t-elle , lui dis-je ? Est-elle contente ? A-t-elle repris sa belle humeur en respirant l'air natal ? Je lui fis à la fois vingt questions de cette nature. Il me répondit qu'elle étoit dans son élément , & qu'il n'e falloit que la voir pour en juger. Le jour que nous devions arriver au logis , elle voulut à toute force se mettre en Cavalier , pour surprendre toute la famille. Elle y réussit , & pendant plus d'une heure elle fut inconnue à tout le monde. Personne ne la connut , même à la voix. Je ne sçai si elle se contrefaisoit , ou si la voix lui avoit insensiblement changé à Paris , sans que nous l'eussions remarqué.

Vous sentez bien qu'elle ne put se déguiser plus long-temps , elle voulut éprouver la tendresse de ceux dont elle avoit reçu mille politesses , en qualité de Cavalier étranger que j'amenois avec moi. On la trouva parfaitement bien. Je n'en fus point surpris , puisqu'elle s'étoit exercée avec nous pendant quelques années. Il ne manquoit que vous pour rendre la joie complete , & pour rendre parfaite la satisfaction de toute la famille.

Le Chevalier ne passa que deux jours à Paris. Il en partit le troisiéme pour Arras , après avoir remercié le Prince & pris ses ordres. Il s'en fut prendre possession de son poste , pour revenir dans la quinzaine prendre ma sœur , & se fournir en même-temps de bien des choses nécessaires au ménage , qu'on trouve plus aisément à Paris qu'en Province.

Je me trouvai seul à Paris après leur départ. Je quittai les deux appartemens que nous avions occupés, & je fus prendre possession de celui que Mr. de Canillac m'avoit destiné à l'Hôtel. J'eus beaucoup de peine à
m'ac-

m'accoutumer à la privation de l'aimable compagnie que j'avois perdue, rien au monde ne me parut plus étrange, c'étoit la première fois de ma vie que je me trouvois seul. La Tulipe me divertissoit néanmoins de temps en temps par sa naïveté. Je puis dire que c'étoit un valet sans prix. Je ne m'en serois jamais défait si j'eusse pu avancer sa fortune; mais ne la regardant que dans un lointain, je préfèrai son avantage à mes propres intérêts. Le Lieutenant Colonel au Régiment de Piémont m'ayant dit qu'il cherchoit un valet de chambre qui put le servir à toute main, je lui offris la Tulipe, & sur le caractère que je lui en fis, il s'empressa de l'avoir, & je le lui accordai.

Je ne sçai par quel pressentiment j'avois une envie demesurée de quitter Paris, il m'étoit devenu insupportable. Eh! plutôt au Ciel que j'eusse suivi les mouvemens de la nature! Si je m'étois retiré comme je faillis à le faire, je ne regretterois pas la prétendue fortune que j'attendois du Prince; la possession de Ferdinande étoit capable de m'indemniser de tout ce que je pouvois at-

tendre de mieux , au lieu que je perdis & mon adorable Maîtresse , & la faveur du Prince avec toutes mes espérances. Ciel ! que ne m'inspirois-tu avec plus de clarté ! Mais j'ai dans l'idée que tu n'as pas manqué dans cette occasion, & que j'ai manqué moi-même d'intelligence ou de docilité.

Quelques mois après le départ de ma sœur & de mon beaufrere , dont la triste séparation acheva de me plonger dans la mélancolie où l'éloignement de Ferdinando m'avoit jetté , je me trouvai dans un cercle au Café de Procope avec deux aimables Cavaliers , qui voyant entrer le Comte de Bre... Mousquetaire dans la première Compagnie , me dirent que ce jeune Seigneur soutenoit bien mal son nom & sa naissance. Je ne le connoissois pas même de vue , car je ne me rappellois pas sa figure. Continuant à parler de lui , ils me dirent qu'ils avoient été témoins de la vive insulte qu'il avoit faite dans la Rue St. Sauveur à une jeune Dame très-moderne , à qui un fort joli Cavalier , qui avoit l'air d'être nouvellement arrivé de Province , donnoit très-poliment le bras.

A ce récit le sang me bouilloit dans les veines. Je le regardai & le reconnus au portrait que m'en avoit fait ma chere Ferdinande. Comme je me disposois à lui aller parler , je le perdis de vue. J'eus beau chercher des yeux dans tous les coins du Café , je ne le vis plus. Mais ma vengeance pour être différée n'en étoit pas moins vive , & je pris dès ce moment la résolution de la satisfaire. Je revins plus de dix jours de suite au même Café sans pouvoir le rencontrer. Comme le temps passe l'éponge sur toutes choses , je ne pensois plus à lui.

Mais un matin que je sortois d'un gros Pharaon qui s'étoit fait toute la nuit chez la Maréchale d'Etrées , & où j'avois perdu tout mon argent à dix louis près , je rencontrai mon homme. Autant piqué de ma perte que de l'insulte faite à ma sœur , je lui dis à l'oreille que j'avois quelque chose de conséquence à lui dire dans le Parvis de l'Eglise des Grands Augustins. Après lui avoir demandé s'il n'étoit pas le Comte de Bre. . . il me dit que c'étoit lui-même. Hé

bien , lui dis-je , il y a long-temps que je te cherche pour tirer raison de la brutalité avec laquelle tu traitas , il y a déjà quelque temps , ma sœur & un de mes proches qui lui donnoit le bras. Tu es Mousquetaire , je le suis aussi , allons nous-en de ce pas derriere l'enclos des Chartreux , où je prétens , si je puis , laver cette insulte dans ton sang ; je doute fort que celui de tes illustres ancêtres coule dans tes veines.

Se sentant piqué au vif , comme il est aisé de le penser , il me répondit qu'il ne feroit voir qu'il ne dégénéroit pas de la valeur de ses ayeux. Bien te vaudra , lui repliquai-je , & il s'en alla au rendez-vous par la Porte St. Jacques , & je m'y rendis par celle de St. Michel, Y arrivant presque en même temps , nous convîmes de prendre haleine pendant quelques momens. C'est assez, me dit-il de son ton brutal ; pourquoi différer à satisfaire ta vengeance ? Tu as raison , lui dis-je , car je suis impatient d'en goûter le plaisir.

Nous mîmes dans l'instant jùstaucorps bas , & nous étant mis en posture , nous nous

tatâmes assez long-temps. Ne nous connoissant ni l'un ni l'autre , il étoit naturel que nous examinassions un peu nos attitudes. Cet examen fut cause de sa perte. Je remarquai en lui faisant une feinte que je ne fournis point, qu'il m'avoit donné jour, & qu'il s'étoit découvert le côté qu'il me présentoit. Je ne jouai pas d'abord tout mon jeu , je m'amusai à lui parer sa ferraillerie , & ayant mis brusquement mon coup en œuvre , je le renversai sur la poussière. Je m'approchai pour voir s'il avoit quelque signe de vie , mais il étoit roide mort.

Je pris aussi-tôt mon parti , car j'avois à faire aux plus puissans de la Cour. J'aurois eu tort de me flater de n'être pas découvert ; deux Soldats aux Gardes avoient été spectateurs de notre combat. Mes premiers pas me conduisirent au Palais Royal. J'y trouvai heureusement Ariague que je cherchois. Je le priai de si bonne grace de m'avancer le quartier de ma pension , qu'il ne fit pas difficulté de me compter mon argent , quoiqu'il ne me fut pas dû plus d'un mois. Sortant de chez lui j'allai à l'Hôtel , je mis

une partie de mes hardes dans un portemanteau , & ayant pris un fiacre , je me fis mener jusqu'à Nanteuil, où j'attendis le Carosse de Sedan qui devoit y être le lendemain à la dînée. Je pris cette route pour en imposer aux espions, qui pouvoient croire que j'irois chez mon pere , où il n'étoit pas sûr pour moi de paroître. Les parens du Gentilhomme qui méditoient sans cesse contre moi des desseins de vengeance , auroient été charmés de cette occasion pour la satisfaire. Je n'avois résolu de me servir du Carosse public que jusqu'à Soissons , où je proposai de prendre des chevaux de louage jusqu'à la Meuse , que je fus joindre à Dinant, Pays de Liege , d'où je m'en allai pour Namur par la Barque qui en part tous les jours à midi.

N'ayant pas trouvé de sûreté pour moi à prendre la route d'Arras , à cause du grand nombre de places où il faut dire son nom , & où l'on est conduit aux Commandans , je fus privé du plaisir d'embrasser ma sœur & mon beaufrere. Cette difficulté me priva encore des secours que j'en aurois pu tirer.

Je continuai ma route de Namur à Bruxelles par le Carosse ordinaire. Mon dessein étoit d'y faire quelque séjour , & même de m'y fixer , si je trouvois les moyens de me tirer d'intrigue. J'étois-là plus à portée de ma Province , de Paris & d'Arras , les seuls endroits qui m'interessent.

Dès mon arrivée à Bruxelles je me renfermai dans une chambre garnie qui me fut d'abord procurée , où je me livrai à des réflexions accablantes. J'en avois tout le temps. Ne connoissant personne dans cette ville , rien ne pouvoit m'en distraire. Je me couchai sans souper. Soit qu'ayant l'estomac vuide il ne s'élevât point des vapeurs assoupissantes, ou que mes tristes réflexions m'eussent mis les esprits en mouvement , il ne me fut pas possible de dormir. L'aurore même qui assoupit les plus malheureux , me refusa cette faveur. Elle parut , & je la vis naître avec plaisir , dans l'espérance que le Soleil calmeroit le trouble de mon esprit & de mon cœur , mesure qu'il dissiperoit l'obscurité de la nuit. Il se leva & parut dans toute sa beauté. Le Ciel étoit clair &

pur , mais tout cela ne ramena point la sérénité dans mon ame.

Je sortis de ma chambre pour aller prendre du Chocolat au Café de la Canteftienne, où est le rendez-vous de tout ce qu'il y a de Grand dans Bruxelles. Je suis surpris , quand je me rappelle le désordre où étoient toutes les facultés de mon ame , que j'aimasse encore la vie , & que je pensasse aux moyens de me la conserver. Tant il est vrai qu'à moins que d'avoir l'esprit perdu ou entierement dérangé , on ne sçauroit renoncer à un sentiment si naturel ! Admire donc qui voudra la Philosophie enragée de ceux qui, sous quelque prétexte que ce puisse être , regardent le souverain mal comme la source du véritable bien. Un système si dépourvu de bon sens , ne peut être adopté que par des esprits atrabilaires , pour qui le présent , quelque agréable qu'il soit , n'a point d'attraits ; comme si l'avenir qui leur est inconnu, pouvoit solidement fonder leurs espérances. La Nature est trop sage pour autoriser un principe si ruineux , & qui la combat si fort.

A chaque pas que je faisois dans les rues, le nom de ma chere Ferdinande m'échappoit accompagné d'un soupir. Je me ferois consolé de son éloignement , si j'eusse vu la moindre lueur d'espérance de la rejoindre quelque jour. Mais de m'en flatter , c'eût été embrasser la chimère. Le parti du desespoir auroit encore été plus raisonnable. De tous ceux que je vis au Café, le Baron de Broc . . . me parut du plus facile accès. Je l'accostai en lui faisant le compliment que peut faire un étranger en pareille occasion. Il me parla fort gracieusement , & me mit en peu de tems au fait du train de Bruxelles. Nous sortîmes ensemble , il prit son parti , & je m'en fus dans ma chambre , pour m'entretenir de ma chere Ferdinande , qui étoit le seul objet que je regrettois comme l'unique de ma félicité.

Rempli dans ce moment plus que jamais , des sentimens que peut inspirer la plus vive tendresse , je ne voulus pas différer à les lui marquer. Je lui écrivis à cet effet , & je lui appris mon duel qui m'éloignoit sans ressource de sa présence. J'en écrivis aussi

une à mon pere & à mon beaufrere le Major, pour les informer de ma fatale situation. En attendant réponse à ces lettres, je continuai de fréquenter le Café dont j'ai parlé, & d'y cultiver le Baron de Broc . . . qui y passoit la meilleure partie du jour. A la faveur de sa connoissance, je me faufilai avec l'Abbé Caraccioli, fort aimable Gentilhomme Italien & Joueur de profession.

Il n'eut pas de peine à me mettre dans son train. J'aimois le jeu autant que lui, cependant je balançai longtems à m'affocier avec lui. Je n'avois que cinquante Louis, & je ne devois attendre de l'argent de qui que ce fut au monde. Je me laissai prendre enfin aux appas dont il me fit un étalage plein d'espérances. Je jouois de mon côté & lui du sien, la fortune ne laissa pas de nous rire & de grossir notre magot, notre fond étoit de cinquante louis à moitié perte ou profit.

En toute autre situation j'aurois goûté ce plaisir, mais mes réflexions desesperantes mêloient de l'amertume à tout ce que je faisois. J'avois beau saisir toutes les occasions

propres à les dissiper , mon esprit en étoit trop frapé pour recevoir quelque relâche. Je me trouvois d'ailleurs assez bien à Bruxelles. L'air & les manieres m'en plaisoient fort. Je m'estimois malheureux de ne pouvoir en profiter comme je l'aurois pu , si mon cœur n'eût été tout occupé de Ferdinande.

Mon pere me fit une aussi prompte réponse que je pouvois l'attendre. Après m'avoir parlé en pere , & m'avoir fait des corrections que je sentoies mériter , il me parloit en ami , en m'exhortant à profiter de mes fautes , surtout dans le pays étranger où j'étois sans ressource , & à devenir sage à mes dépens. Pour des secours de ma part , m'écrivait-il , vous n'ignorez pas l'impuissance où je suis de vous en donner , la plus petite somme que je pourrois vous envoyer incommoderoit extrêmement ma famille , ainsi ne comptez que sur vous seul : Il me prevenoit , car je ne lui avois pas touché cette corde , sachant qu'il étoit fort inutile.

Cette réponse à laquelle je m'attendois , ne me causa aucune altération. Mais n'en recevant point de l'adorable Ferdinande ,

j'éprouvai ce qu'un amour sans retour peut faire sentir de plus rigoureux. Mon associé vint me voir au moment que j'étois livré à de cruelles réflexions. Il ne lui fut pas malaisé de s'en appercevoir ; mon visage & mes yeux lui marquoient assez la situation de mon cœur. Qu'avez-vous , me dit-il ? ne me jugez-vous pas digne de votre confiance ? Vous savez reprit-il , Mr. le Chevalier , que rien ne soulage mieux nos peines , que de les déposer dans le sein de nos amis. Mettez-moi je vous prie , ajouta-t-il , au nombre des vôtres ; vous m'éprouverez quand il vous plaira , & je me flatte que vous m'en trouverez digne.

Cette ouverture qui me parut naturelle , sembla apporter quelque soulagement à mes peines. Je sentis le vrai de son discours , & je m'y rendis. Après avoir répondu à ses politesses avec une cordialité égale , je lui racontai toutes mes affaires , sans lui déguiser l'amour violent que j'avois pour ma cousine. Quant aux affaires d'honneur que vous avez eues , c'est moins que rien : il est aisé de renoncer à sa patrie , & de trouver

ailleurs de quoi s'en dédommager. Je suis à peu près dans le même cas , reprit-il , mais je n'ai jamais été sensible à mon exil. Je me suis tiré d'affaire par-tout , à coup sûr avec moins de moyens que vous. Tranquilisez-vous donc sur cet article. Mais pour les affaires de votre cœur , je n'ai point de conseil à vous donner , ou tout au plus je vous conseille de vous faire ici une Maîtresse propre à remplacer celle que vous perdez , à moins que vous ne veuillez attendre du tems , la guérison de la blessure que l'amour vous a faite.

Ses conseils étoient sages & solides , je les avois déjà mis en œuvre quant aux affaires qui m'exiloient de ma patrie ; mais Ferdinande étoit trop profondément gravée dans mon cœur , pour que le tems même fût capable de l'en effacer. Toutes les autres Beautés , toutes celles de Bruxelles , & c'est dire beaucoup , me paroissoient insipides & rebutantes. Je lui parlai en conformité de ces sentimens. Il me plaignit , & avant de me quitter il me donna rendez-vous au Café ordinaire , d'où nous devions aller à une

partie de jeu qui devoit se faire chez le Duc d'Ar. . . . Il y avoit de l'argent à gagner.

Nous y arrivâmes comme la partie se lioit. C'étoit un gros Pharaon où la plus petite masse étoit d'un louis, c'est-à-dire une pistole de Brabant. Le jeu étoit trop fort pour que nous fussions assez hardis pour jouer tous deux. Je le laissai faire, & il réussit. Sa manière de jouer me parut aussi sûre que sage. Il prenoit toujours une seule carte au commencement de la taille, la couvroit de deux louis. S'il perdoit, il prenoit une autre carte, sans avoir égard aux faces des deux colonnes, il ne pouffoit jamais deux fois la même, & il la couvroit de quatre louis. Si elle étoit encore faite, il massoit huit louis sur une autre, & il continuoit de la sorte jusqu'à ce que sa carte vînt à gain. De façon que chaque fois qu'il gâgnoit, il avoit toujours deux louis de profit. Mais la taille ne fut-elle qu'à moitié quand il avoit gagné, il en attendoit une autre pour rejouer. Il tint pié à boule au Banquier, quoiqu'il tîlât jusqu'au lendemain à dix heures du matin. Il n'y auroit pas eu de prudence à per-

dre un argent sûr. Le plus grand nombre de cartes qu'il perdit, ne passa pas la cinquième, & ordinairement il gagnoit la seconde ou la troisième. Je fus si surpris de la méthode de mon associé, que j'eus le lendemain la constance de passer la nuit avec lui, pour voir le nombre de cartes que je perdrois de suite. En douze heures de tem^s que l'Abbé me tailla, je ne perdis jamais jusqu'à la quatrième.

Vers les dix heures du soir le Poëte R ** cet obscène Epigrammiste, entra dans la sale du jeu, pour se relâcher sans doute de son travail. Comme je le connoissois pas; mais l'ayant ouï nommer, je l'accostai. J'étois mis d'une certaine façon à n'en pas être mal reçu. Cependant je ne trouvais pas qu'il répondit à mes politesses. Je crois qu'il ne venoit-là, que parce que la compagnie se trouvoit tout près de son appartement. Il logeoit dans un pavillon que le Duc, plein de générosité, lui avoit donné dans son Hôtel. A cela ce Seigneur joignoit sa table & mille autres bontés, dont il a été fort ingrat. Son cœur revêche & mal-placé est mar-

qué par cent traits indignes , qu'on ne sauroit ni justifier , ni pallier. Hé ! comment pourroit-il avoir de la reconnoissance pour ses Bienfaiteurs , lui qui a violé les devoirs les plus sacrés de la Nature & du Sang , en reniant son pere , & laissant périr sa mere de misère , quoiqu'il fût très-en état de leur donner du secours. Monstre affreux , qui ne sauroit être que du goût d'autres monstres en quelque genre que ce soit !

Voyant son air brutal , je m'éloignai de lui , résolu d'éviter les occasions de donner l'essor à ma vivacité. Je prévoyois que si j'avois continué de l'entretenir , j'aurois pu m'exposer à des affaires dont j'avois raison d'être las. Ce visage me déplaisoit infiniment. Je m'éloignai d'une si bourrue perspective , & je m'approchai de mon associé qui avoit vent en poupe. Le Banquier ayant quitte , nous fûmes à notre Café , pour nous refaire de la veille de la nuit par une tasse de chocolat. Le profit montoit à cinquante louis , que nous partageâmes comme nous en étions convenus en nous associant. Quoique nous jouassions de moitié , nous avions

chacun notre fond , & nous partagions sur le champ le produit de la fortune.

Plus cette inconstante me favorisoit au jeu , moins j'espérois ses faveurs dans mon amour. Hélas ! si elle m'eût laissé le choix , j'aurois perdu tout mon bien , & j'eusse possédé Ferdinande. Le gain de tout l'or du monde n'étoit pas capable de me rendre son absence supportable , je ne supportois guères moins son silence. Il y avoit plus de cinq semaines que je lui avois écrit , & je n'en recevois point de réponse , quoique j'en eusse pu recevoir par quatre ordinaires. Toutes mes réflexions étoient vaines dans cette conjoncture , je ne pouvois m'en prendre qu'à mon malheureux destin.

Cependant le séjour de Bruxelles me devenoit de jour en jour agréable , autant que je pouvois être susceptible de plaisir. J'y fis connoissance avec la principale Noblesse , chez qui j'avois une très-gracieuse entrée. Tout étoit capable de dissiper mon chagrin , s'il n'eût pas été si fondé. Il prit néanmoins fantaisie au Destin de me regarder d'un œil de pitié. Il finit mes peines lorsque j'y pensois le moins.

Un jour que je jouois au piquet dans mon Café ordinaire avec un Officier des Troupes de l'Empire , le fils de mon hôtesse vint me dire à l'oreille , qu'un jeune Cavalier François m'attendoit au logis. Le cœur me tressaillit , & je ne savois à quoi en attribuer les mouvemens. J'éprouvois des symptômes que je ne pouvois démêler. Heureusement la partie finissoit ; car s'il m'eût fallu jouer davantage , je n'aurois su comment m'y prendre : je sortis , & je courus au logis d'un mouvement machinal.

Ciel ! quel spectacle ne s'offrit point à mes yeux ! Comment pus-je le voir sans mourir ! C'étoit Ferdinand qui sous un habit de Cavalier me sauta au cou , & me rendit immobile. Silence , me dit-elle à l'oreille , & mesurez vos termes. Ces mots me réveillant comme d'un sommeil létargique , me rappellèrent les sens & la raison , & me firent voir la conséquence de la précaution qu'exigeoit notre amoureux mystère.

Soyez le bien arrivé , lui dis-je mon cher Chevalier , je suis charmé de vous voir ; & après quelques politesses qui ne pouvoient

donner rien à entendre , je pris la clé de mon appartement , & nous y montâmes Ferdinande & moi.

Ce fut alors que notre mutuelle tendresse prenant son essor , nous nous embrassâmes mille fois , nous disant ce que l'amour peut dicter de plus doux & de plus touchant. Dieux ! ne fûtes-vous point jaloux de cette réunion ? & votre jalousie vindicative ne vous déterminâ-t-elle pas à en borner de si près la durée ? Ayant épanché toute notre tendresse , nous prîmes nos mesures pour tenir caché tout le mystère de nos amours. Il se trouva un appartement vuide , qui étoit fort à propos de plein pié avec le mien ; je l'arrêtai aussi-tôt pour Ferdinande , sous l'ancien nom de Chevalier du Conseil.

Je bénis mille fois mon sort au milieu de mes infortunes , trop heureux de posséder l'objet du plus violent amour qui fut jamais. L'heure du dîné s'étoit passée sans nous en être apperçus. Ferdinande se sentant de l'appétit , dînez-vous aujourd'hui , me dit-elle d'un air badin ? Par ma foi , lui répondis-je mon cher Chevalier , votre présence m'a

fait perdre le goût de toutes choses. Bon , bon , dit-elle , il faut manger pour vivre , & vivre pour s'aimer plus long-tems. Je donnai ordre à l'instant qu'on allât à mon auberge , pour me faire apporter un bon dîné. Il nous fut promptement servi. Je gratifiois si souvent les domestiques , qu'ils auroient quité pour moi tous leurs chalands.

Après le dîné , elle me dit que dans le dessein qu'elle avoit formé , à la vue de ma lettre , de me répondre de bouche , elle n'avoit pas jugé à propos de confier son secret au papier. Ayant appris votre sort , je me proposai d'en partager les disgraces. Je n'ai pu exécuter plutôt mon dessein , parce qu'il ne m'étoit pas facile de prendre mes mesures. Puisque le Destin vous éloigne pour toujours de notre commune patrie , je lui ai dit un éternel adieu , pour adopter celle où vous trouverez un asile.

Jamais situation ne fut pareille à la mienne , quand j'appris la résolution de la fidèle Ferdinande. J'en frémis. La crainte de la voir réduite à la misère que j'avois en perspective , contrebalançois si fort la joie que

j'avois de la posséder jusqu'à la mort , que j'eus de la peine à résister au cruel combat qui se livra dans mon cœur. Embarrassé à lui répondre je me jettai à ses genoux , en la conjurant de ne pas s'exposer aux disgraces qui me menaçoient. J'en soutiendrai seul toutes les rigueurs ; mais de vous les voir éprouver , j'en aurois un si grand crevecœur que je ne saurois y résister , & j'en mourrois de tristesse & de rage.

Tranquilisez-vous mon cher cousin, me dit-elle , & ne prévenez point ainsi les choses sinistres. Si nous devons les éprouver , elles n'arriveront que trop tôt. Ne nous repaissons donc vous & moi , que de ce que l'amour & la fortune ont de plus doux. Le Ciel doit certainement favoriser notre tendre union , puisqu'il l'a formée dès notre enfance. Nous l'avons fomentée , nous en avons ferré les nœuds par un amour fidèle & constant. Si les Loix condamnent la Nature , la Nature est autorisée des Dieux ; attendons-en au contraire la récompense de notre fidélité ; nous n'avons rien fait qui puisse les irriter , ni mériter leur juste colère.

Que de force , m'écriai-je , que de raison dans un sexe fragile , que les insensés en trouvent incapable ! C'en est fait , lui dis-je , souveraine de mon ame ; j'oublie le passé , je ne pense plus à l'avenir ; le présent est le seul bien que vous & moi devons mettre à profit. Ciel ! m'écriai-je encore , soutiens-nous dans de si heureuses dispositions !

Point de foiblesse , reprit-elle mon cher cœur , la fortune n'écrase que les ames lâches , forçons-la par notre fermeté à nous être favorable. Elle n'eut pas achevé de parler , qu'on frappa à la porte. C'étoit l'Abbé Caraccioli , qui entra à son ordinaire presque aussi-tôt qu'il eut frappé. Je vous croyois seul , me dit-il , sans quoi je ne serois pas entré si hardiment. Je lui répondis qu'il ne feroit jamais de trop chez moi , en quelque compagnie que j'y fusse. Il reçut ma politesse ; & nous ayant remarqué quelques traits ressemblans & le même accent , il crut que le prétendu Chevalier étoit mon parent. Il me demanda s'il se trompoit ? Je lui dis que son discernement étoit juste. Il me félicita de son arrivée , & se retira en concluant

qu'apparemment on ne me verroit point de ce jour-là au Café. Vous l'avez deviné, lui dis-je, Mr. L'Abbé; mais j'espère que nous vous reverrons ici ce soir, car je vous prie d'y venir manger un poulet, nous vous attendrons. Il me promit d'y venir, & me tint parole.

La soirée se passa fort agréablement. Le Chevalier du Conseil trouva l'Abbé fort de son goût. Il étoit toujours de belle humeur mais il la porta ce soir-là au dernier période. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller celle de Ferdinande. L'Abbé en fut charmé. Il lui demanda son amitié, qu'elle lui accorda de la meilleure grace du monde. A la fin du souper, il faut, dit-il, que je paye à présent mon écot, & tirant cinq louis de sa poche, voilà, reprit-il, le produit de ma fortune dans mon après-dînée. Je lui en remis deux, j'en avois gagné quatre dans la matinée. Ne perdons point courage mon cher associé, dit-il en se levant de son siège; il en fera peut-être de nous comme de la Règle de Grammaire, qui porte que deux négations valent une affirmation; peut-être

que de malheureux que nous étions tous deux avant de nous connoître , il en résultera un couple heureux.

Dès qu'il fut sorti je prévins la curiosité de Ferdinande , & lui rendis compte de l'affociation que j'avois faite avec l'Abbé. Elle m'est fort avantageuse , lui dis-je , & la fortune continue à nous rire , nous serons en état de figurer dans Bruxelles. Depuis environ deux mois que j'y suis arrivé , j'ai trente louis de profit au-delà de ma dépense. Elle me témoigna d'un ton assez indifférent qu'elle en étoit bien aise , & elle se tut tout court. Vous avez encore quelque chose à dire , lui dis-je ; parlez librement , & développez-moi je vous prie votre pensée. Puisque vous le voulez , reprit-elle , je vous prens au mot ; & elle me dit qu'elle seroit au désespoir que le jeu m'engageât dans de mauvaises affaires , sur-tout si l'Abbé, avec qui j'étois de moitié , violoit en jouant les loix de la franchise & de la fidélité , qui comme vous savez , ajouta-t-elle , sont encore plus sacrées au jeu qu'en tout autre commerce. Je la rassurai sur cet article , en
lui

lui disant que l'Abbé avoit parmi les joueurs de la Cour & de la Ville , la réputation du plus beau joueur du monde. Cela me fait plaisir, dit-elle ; & tirant sa bourse , voilà , reprit-elle , tout le bien que j'espère , joignez-le au vôtre avec autant d'empire que vous en avez sur mon cœur. C'est , ajouta-t'elle , tout ce que j'ai pu glaner chez mes amis. J'ouvris la bourse , & j'y trouvai deux cens louis. C'étoit une ressource considérable dans la situation où nous étions. Ciel ! que n'a-t-elle été de plus longue durée !

Ferdinande que je ne nommerai plus que mon cousin , dormit jusqu'au lendemain fort tard , pour se refaire de la fatigue de son voyage. Elle n'avoit rien emporté que la bourse dont elle m'avoit fait dépositaire. Pour moi qui étois fort matineux , je me levai à l'ordinaire pour aller au Café joindre mon associé. Je laissai ordre en partant , de dire à mon cousin qu'il attendît mon retour. Je ne l'aurois point quité , s'il ne m'eût fallu prendre langue avec l'Abbé pour continuer notre commerce.

Il y étoit déjà avant que j'y arrivasse ,

il étoit même aux prises avec un Officier Allemand qui n'aimoit pas moins le jeu que lui. J'attendis qu'ils eussent fini. Nous prîmes ensemble le chocolat , & il me dit que les joueurs avoient fait partie d'aller dans la forêt de Soing voir la chasse de l'Archiduchesse ; & que si je voulois la faire voir à mon cousin , il nous accompagneroit. Je lui répondis qu'il étoit trop fatigué pour faire cette partie , & que d'ailleurs l'affaire qui l'obligeoit de quitter la France étant de la nature de la mienne , il me paroissoit n'avoir pas beaucoup de goût pour les plaisirs tumultueux. Donnons-lui un peu de relâche , ajoutai-je , le tems pourra le tranquiliser. Vous avez raison , me repliqua-t-il : cependant comme nous sommes libres aujourd'hui , je serois d'avis que nous prissions l'air , nous pourrions fort bien aller dîner ensemble à Ixel. La proposition me plut , je me chargeai de la rendre agréable à mon cousin , & je fus le joindre , ayant parole de l'Abbé qu'il viendrait nous prendre à onze heures.

Il n'en étoit encore que huit lorsque j'arrivai au logis , où je trouvai mon cousin prêt

à fortir. Nous avions autant de tems qu'il en falloit pour aller lui acheter des hardes. Nous sortîmes à ce dessein , & je l'équipai parfaitement bien. Après avoir fait nos emplettes , nous trouvâmes l'Abbé qui nous attendoit au logis. Nous en sortîmes aussitôt pour exécuter notre partie. Ayant rencontré hors la porte de Namur un Etranger , que j'avois vu plusieurs fois au Café écoutant tout ce qui s'y disoit & ne disant jamais mot , je saisis l'occasion de satisfaire la curiosité que j'avois depuis long-tems de l'entretenir. Il faisoit notre chemin ; & comme si nous eussions eu tous deux le même desir , nous nous joignîmes sans aucune façon. Mon cousin prit les devans avec l'Abbé.

C'étoit un Cavalier d'un certain âge , mis de très-bonne mine. Je lui trouvai beaucoup d'esprit & de sagesse. Notre conversation de générale qu'elle fut d'abord , devint particulière. Il me dit qu'il n'avoit quitté la Calabre, sa patrie , que pour satisfaire la passion qu'il avoit de voyager. Je me contentai de lui faire pressentir qu'une affaire d'honneur m'avoit éloigné de la mienne , ainsi qu'un de

mes parens qu'il voyoit devant nous avec un Abbé. Il me plaignit , voyant que mon exil n'étoit pas volontaire ; & après m'avoir fait des offres de service , il voulut me quitter , disant que l'heure du dîné approchoit. Je le priai avec tant d'instances d'accepter celui que la beauté du jour nous invitoit d'aller prendre à la campagne , qu'enfin il l'accepta. Nos minois lui plurent , & il parut touché de nous voir si jeunes dans l'embarras.

Cependant nous ne parlâmes plus de rien qui fût capable de nous attrister. Le dîné se passa avec beaucoup d'enjouement , & nous nous réjouîmes on ne peut pas mieux. L'Abbé qui étoit toujours de belle humeur , s'y donna carrière entière. Nous ne fûmes pas en reste , chacun se mit en frais de gayeté , & nous profitâmes du beau jour jusqu'à la nuit avancée , que nous rentrâmes dans la Ville. Nous parûmes tous fort contents de l'agréable partie que nous venions de faire.

J'étois si charmé de la conversation que j'avois eue avec l'Etranger , qu'elle me roula toute la nuit dans la tête. Je me rappel-

J'ai sans peine à mon réveil tous mes rêves. Je ne savois sur quoi étoit fondé le plaisir que j'avois de m'y amuser. Je les communiquai à mon cher cousin. Elle me dit qu'on avoit souvent en songe des pressentimens fort justes. Que fait-on ? dit-elle ; peut-être cet homme est-il un instrument dont le Ciel veut se servir pour nous rendre service. Cette réflexion me fit une si forte impression , que je le regardai désormais comme une solide ressource.

Quoique je pusse m'en passer alors , je ne laissai pas de prévoir que je pourrois en avoir besoin. J'eusse été fort téméraire de compter sur la fortune , ses faveurs sont rarement constantes. Le jeu d'ailleurs ne manque jamais d'avoir ses révolutions. Je pris donc la résolution de cultiver les bonnes grâces de cet honnête homme , qui me paroissoit fort en état de me rendre service dans l'occasion. Tous les momens que je n'employois pas au jeu lui étoient consacrés , je ne manquois pas de l'accoster toutes les fois que je le voyois au Café , & il me faisoit connoître le plaisir qu'il avoit de ma complaisance.

Un jour qu'il m'y vit désoeuvré , il me proposa la promenade. Je me prêtai à ses desirs , & nous allâmes au parc , qui tout fréquenté qu'il est contient beaucoup d'endroits où l'on peut jouir de la solitude. Nous en choisîmes un où nous étions sans témoins. Après que nous y eûmes fait deux ou trois tours , me pardonnerez-vous , dit-il , une curiosité dont vous êtes le sujet ? Ne croyez pas , reprit-il , que j'aye l'impertinente demangeaison de savoir vos affaires : Non mon cher Monsieur , ce n'est pas-là mon motif , j'en ai un autre qui est digne de mon cœur. Vous me paroissez élevé d'une façon à ne pas pouvoir vivre dans la dépendance. J'ai appris de votre bouche que vous n'avez point de bien à attendre de vos parens , non plus que votre cousin. Je m' imagine d'ailleurs que vous tâchez de vous tirer d'intrigue par le jeu , & je trouve cette ressource bien chancelante. Parlez - moi franchement , ajouta-t-il , peut-être trouverai-je le moyen de suppléer à cet expédient peu solide.

Cette ouverture me surprit agréablement ,

je crus qu'il parloit avec candeur , je voulus lui répondre du même ton. Je lui dis que quoique je n'eusse pas l'honneur de le connoître , toutes ses manières me persuadoient que j'avois à faire à un homme d'honneur. Je lui racontai toutes mes affaires sans lui en cacher la moindre circonstance. Je lui avouai même que mon prétendu cousin étoit ma parente & ma Maîtresse , que je tremblois de n'être pas toujours en état de soutenir. Il me repartit que si je voulois être sage & discret , il me mettroit en état de me passer de tout le monde. C'étoit un paradoxe pour moi ; mais sans y voir goutte , il ne laissa pas de fonder mes espérances. Adieu , me dit-il , trouvez-vous demain ici à la même heure , j'ai quelque chose à vous y communiquer.

Je fus au Café en le quittant : j'y trouvai mon associé qui perdoit assez considérablement , c'étoit la troisième séance où la fortune nous avoit tourné le dos. L'Abbé ayant quitte le jeu , me joignit. La perte que j'ai faite est assez grosse , me dit-il , mais j'ai un pressentiment que nous la réparerons dès.

aujourd'hui. Joignons nos fonds, me dit-il, & laissez-moi faire, vous aurez demain au matin de mes nouvelles. Je lui mis en main tout ce que j'avois de notre société. Il s'en alla je ne sai où, & je fus joindre mon cousin, qui s'amusoit plus de la moitié de la journée avec la fille de notre hôtesse, qui étoit fort aimable.

Nous montâmes dans notre appartement, où je lui répétai l'entretien que j'avois eu avec le Cavalier avec qui elle avoit dîné à Ixel. Elle me conseilla de le ménager, me disant que la sympathie faisoit souvent les meilleurs amis. Je l'assurai qu'il ne tiendrait pas à moi de mériter son attention. C'étoit effectivement mon dessein. Je sentoís que la fortune commençoit à se laisser de nous être favorable, je ne comptois plus sur la ressource du jeu. Le lendemain assez matin je m'en fus au Café à mon ordinaire, accompagné de mon cousin. Il y étoit déjà assez connu pour être accosté de plusieurs Cavaliers, qui, par je ne sai quelle notion, recherchoient sa compagnie. Me trouvant dans la sale du Billard avec un Officier de
ma

ma connoissance, je lui demandai s'il n'avoit point vu l'Abbé. Il me dit qu'il dormoit apparemment, parce qu'il avoit passé la nuit au jeu. Je l'y ai laissé à trois heures après minuit, reprit-il, il étoit même en perte. Je ne sai, ajouta-t-il, si la chance a tourné.

Il ne me convenoit pas d'en demander davantage. J'avois d'ailleurs un pressentiment que nous perdriens tout de suite & notre profit, & notre fond. Je m'y tins & m'en consolai d'avance, en prenant du chocolat avec mon cousin & sa compagnie. Je fus persuadé que l'Abbé répareroit dans son lit la veille de la nuit, comme cet Officier me l'avoit insinué; & laissant mon cousin au Café, j'en sortis, après lui avoir fait signe que j'allois joindre mon homme. Le tems ne pressoit pas à la vérité, mais j'étois bien-aïse de lui prouver mon exactitude, & j'aurois été bien mortifié de le faire attendre.

Il me joignit assez tôt pour ne pas éprouver ma patience. Comment avez-vous passé la nuit, me demanda-t-il en m'abordant? Je lui répondis que je l'avois passée très-agréablement, & que j'avois eu le plaisir de m'en-

tretenir avec lui pendant le sommeil. Qu'avez-vous pensé de moi , me dit-il ? parlez sans déguisement. Je lui repartis que je l'avois vu en songe me tendre une main secourable dans le fond d'un précipice où des inconnus m'avoient jetté, & qu'il m'avoit assuré en m'en retirant, que ce seroit la dernière chute que je ferois , si je profitois de ses sages conseils.

Il me repliqua que mon rêve s'accordoit avec ses sentimens , & que s'il avoit pris la liberté de me donner quelques avis , ce n'avoit été qu'à dessein de me mettre à l'abri des coups de la fortune. Je ne sai si je puis oser me promettre que vous ne manquerez pas de discrétion , & que vous n'abuserez pas de la facilité avec laquelle je me livre. On s'imaginera sans peine que prévenu de son pouvoir , sans en connoître le fondement , je ne manquai pas de lui donner des assurances de ma discrétion. Oui , je lui protestai mille fois dans les termes les plus énergiques & les plus touchans , que je ne me rendrois jamais indigne de ses bontés par ma légèreté , ni par quelque ac-

tion lâche ou équivoque. Mais hélas ! que l'homme est imprudent , & peu constant dans ses résolutions !

Content de mes promesses , & jugeant , comme il étoit vrai , que je les lui faisois avec toute la candeur possible , il tira une bourse assez enflée , & me pria de l'accepter. Ne vous informez pas , dit-il , de quelle part elle vient , servez-vous en noblement , mais modérément , à jouer. Ne vous refusez , ni à vous même , ni à votre cousin , aucun agrément de la vie. Tirez-en parti en honnête homme , & quand elle sera vuide , j'aurai soin de la remplir. Nous nous séparâmes , & je courus au logis faire hommage à mon aimable cousin du présent que je venois de recevoir.

Cette heureuse aventure mit la dernière main à ma félicité : Eh ! m'en falloit-il davantage pour être le plus heureux des hommes ? Nous ne pouvions cependant nous imaginer mon cousin & moi , d'où cet homme-là tiroit cet argent , & par quel sort il le répandoit si généreusement en notre faveur. Assurément , lui dis-je , mon cher cousin ,

c'est un de ces Philosophes bienfaisans , qui ne courent le monde que pour leur plaisir , & pour en faire aux malheureux qu'ils en jugent dignes. Qu'importe , me répondit-elle , d'où nous vienne ce secours ? C'est toujours la Providence qui en est la directrice ; c'est elle que nous devons bénir , sans négliger de marquer notre reconnoissance au Cavalier , qui par sa probité est digne d'en être l'instrument. Ses réflexions étoient judicieuses , & je les adoptai. Cependant je vuidai la bourse sur la table , & nous en comptâmes l'argent , ou pour mieux dire l'or ; car ce n'étoit que des ducats. Il y en avoit deux cens , que je mis entre les mains de mon cousin , où ils étoient plus en sûreté qu'entre les miennes.

Mon cœur me pressoit de marquer ma reconnoissance à mon bienfaiteur , aussi ne manquai-je pas d'épier le moment qu'il feroit au Café. Je m'y rendis le lendemain des premiers , parce qu'il y alloit ordinairement de bonne heure , pour avoir le tems de s'aller promener après y avoir déjeuné. Il y avoit peu de tems que j'y étois lorsqu'il en-

tra, & nous nous y trouvâmes seuls. Je l'accostai à mon ordinaire, & je lui marquai ma reconnoissance en des termes & d'un air qui prouvoient que mon cœur étoit vivement pénétré de ses bontés. Il m'interrompit, me priant de ne pas continuer à le contrister, en lui renouvelant la mémoire d'un si petit présent : le tems viendra peut-être auquel je pourrai vous en faire de plus considérables & plus dignes de moi ; & changeant tout d'un coup de sujet, il me demanda des nouvelles de mon prétendu cousin, dont je lui avois avoué le déguisement. Il me dit que si je voulois lui donner une preuve de ma probité, il falloit que je solemnifasse notre mariage. Je le lui promis, & dès que je l'eus quitte, je fus réjoindre mon cousin, & lui annoncer mon dessein & le desir de mon bienfaiteur.

On ne doit pas douter qu'elle n'y consentit de bonne grace. Mais nous n'aurions jamais réussi en Brabant, où la Loi du Prince est sur le pié de celle de France. J'en voulus conférer le lendemain avec mon Inconnu, dont j'ignorois toutes les qualités

& jusqu'au nom. Il me répondit que le Café n'étoit pas un lieu propre à traiter ce sujet. Il me demanda ma soupe , ce qui me fit un extrême plaisir. Nous serons libres chez vous , me dit-il , nous y terminerons cette affaire.

L'Abbé qui me rencontra comme j'allois donner ordre au dîné , me confirma la perte qu'on m'avoit annoncée. Je le priai de croire que je n'étois plus en état de continuer notre société , & je lui témoignai prendre beaucoup de part à son malheur. Il faut espérer , me repliqua-t-il , que la fortune ne me tournera pas toujours le dos , & en me quittant il m'emprunta dix louis , que je jugeai à propos de lui prêter.

Mon généreux Etranger étant venu demi-heure avant celle du dîné , il nous parla à Ferdinande & à moi de la manière du monde la plus cordiale. Il fut charmé de notre docilité , & sur-tout de la tendre éloquence dont elle lui parla de l'amour qu'elle avoit pour moi : en un mot il fut content de nous trouver disposés à suivre ses conseils au sujet de notre mariage. Après que je lui eus

allégué la difficulté , pour ne pas dire l'impossibilité de le célébrer en Brabant , je lui proposai le Pays de Liège , où la Discipline du Concile de Trente n'étoit pas encore établie , & qu'ainsi nous n'aurions aucune peine à trouver des Prêtres qui nous donneroient la bénédiction nuptiale. Il goûta cet expédient , qui étoit presque le seul qu'on pût mettre en usage , & voulut être du voyage. Il étoit si sage , que je ne jugeai pas à propos de lui demander le secret.

Pour que l'Abbé ne se doutât de rien , je le prévins sur mon absence de trois ou quatre jours , lui disant que mon cousin & moi allions à Gand , pour y voir un Officier de nos parens qui étoit en garnison à Lille , & qui devoit faire la moitié du chemin. Il le crut & nous souhaita un bon voyage , & je lui souhaitai une meilleure fortune. Le pauvre diable en avoit besoin , puisqu'il ne se soutenoit que par le jeu.

Nous partîmes mon bienfaiteur , Ferdinande & moi , au jour fixé , & nous allâmes dîner à Sainttrond pour y prendre langue. Le hazard nous conduisit dans un cabaret ,

dont le maître avoit un fils Prêtre & Curé d'un gros Bourg nommé Bourklone , qui étoit autrefois une Ville nommée Loosz , Capitale du Comté de ce nom. L'ayant prié de nous informer des formalités qui s'observoient dans les Mariages au Pays de Liège où nous étions , il nous en instruisit avec beaucoup de précision , & nous proposa de nous mener chez son fils. Nous acceptâmes ses offres, l'assurant que nous ne serions pas ingrats. Il nous promit de faire notre affaire , & nous nous disposâmes à le suivre. Voilà d'abord le principal obstacle surmonté , il ne s'agissoit plus que de vaincre celui qui m'embarraçoit le plus. Je ne voulois pas absolument que Ferdinande fût connue dans Bruxelles pour ce qu'elle étoit. Il étoit donc question qu'elle reprît les habits de son sexe , afin de recevoir la bénédiction nuptiale , sans que notre cocher s'en apperçût. Il n'est pas possible de compter sur la discrétion d'un homme de cette étoffe , quelque cher qu'on puisse l'acheter. L'amour , fécond en expédiens, m'en inspira un qui nous parut le plus conforme à mon

dessein. Je m'étois muni de toutes les nipes nécessaires à ma cousine pour reprendre son état de fille , & je les avois renfermées dans un porte-manteau , qui en route & à l'auberge n'étoit pas sorti de dessous mes yeux. Voici comment je m'y pris.

Arrivant à Bourklone , nous descendîmes dans un cabaret assez voisin de la maison du Curé, & y ayant laissé Ferdinande, nous allâmes mon hôte , mon bienfaiteur & moi , rendre visite à ce bon Prêtre , qui sous les auspices de son pere nous reçut fort gracieusement. Je lui dis qu'une Demoiselle de condition qui n'avoit ni pere ni mere , & avec qui j'avois été en certaine liaison, se voyant deshonorée pour ainsi dire dans sa Province , m'étoit venue joindre à Bruxelles , dans l'espérance que je l'épouserois , comme je le lui avois promis. Je suis homme d'honneur , repris-je , Monsieur , & je veux , à quelque prix que ce soit , lui en donner des preuves en lui tenant parole.

Elle a eu la prudence , continuai-je , de déguiser son sexe , pour que notre réunion se fit sans scandale. J'espère Monsieur que vous

aurez la bonté de la terminer en nous donnant la bénédiction nuptiale. Elle attend à l'Auberge où nous l'avons laissée , une réponse favorable de votre part à ses vœux légitimes. Ses espérances sont fondées sur votre caractère bienfaisant & sur vos lumières . qui ne peuvent manquer de vous inspirer à remettre dans la bonne voie ceux qui s'en sont égarés.

Le père appuyant de ses sollicitations le discours pressant que je venois de faire , le fils se laissa persuader. Il me répondit , à tout pécheur miséricorde ; je consens , dit-il à finir le scandale en vous recevant au sacrement ; faites venir votre promise , & nous finirons cette affaire. Mais , lui dis-je , Mr. le Curé il faut que vous étendiez votre bonté jusqu'à permettre qu'elle vienne ici en habit d'homme , pour y reprendre les habits de son sexe que j'ai fait apporter dans notre carrosse. Faites-la venir seulement , me repliqua-t-il , l'habit ne fait pas le Moine. Quelque travestie qu'elle soit , je connoîtrai bien si elle est du genre féminin.

J'eus un vrai plaisir de me voir délivré de

cet embarras ; mais je n'aurois jamais prévu l'expédient dont se servit le Curé pour distinguer les sexes. Cependant mon bienfaiteur s'empressa d'aller chercher Ferdinand , qu'il informa de l'heureuse issue de notre visite. Dès-qu'elle parut , je juge déjà par son beau teint que ce n'est point un garçon , me dit le Curé , & qu'elle est même belle fille : mais ce n'est pas assez pour exclure de mon esprit *omnem cum iurandi formidinem* : il me reste , ajouta-t-il , une autre petite épreuve à faire , pour fonder ma certitude.

Elle entra dans la chambre où nous étions ; le Curé la fit asseoir , & après lui avoir fait quelques politesses pédantesques , il la pria de se lever pour procéder à son examen. Ne soyez point scandalisés , nous dit-il , mes amis ; je vais faire les choses *cum moderamine inculpata curiositatis*. Il pria aussi-tôt Ferdinand de lever autant qu'elle pourroit les yeux au plafond de la chambre , pour lui faire étendre le cou. Elle le fit , & aussi-tôt le bon Prêtre s'écria : Bon , voici une des preuves que je cherche , elle n'a point le

signe des mâles , je veux dire , le quartier de pomme qui demeura & s'attacha au gosier d'Adam lorsqu'il mangea ce fruit à la sollicitation de sa femme. Tous les hommes l'ont hérité de ce malheureux grand-pere , mais jamais femme ne l'a eu. Ce n'est qu'au genre masculin que ce morceau funeste & ignominieux se communiqué par la voie de la génération , & qu'il lui reste attaché au gosier d'une manière à ne pouvoir le cacher.

Notre hôte , mon bienfaiteur & moi , nous tendîmes aussi-tôt & sans réflexion le cou comme des grues ; & nous étant entreregardés nous fîmes un éclat de rire , qui fit perdre le sérieux au Curé. Ferdinande ne pouvant garder sa gravité , ne put s'empêcher d'éclater aussi-bien que nous. Le Curé reprenant son sérieux , à l'autre preuve , dit-il , qui me suffira pour confirmer celle-ci. Il prit un tapis qu'il étendit sur le plancher , & après m'y avoir fait coucher sur le dos , il pria son pere & mon bienfaiteur d'aider Ferdinande à s'y coucher auprès de moi & dans la même attitude. Nous n'y eûmes

pas demeuré deux minutes qu'il nous fit lever. En voilà autant qu'il en faut , nous dit-il , elle est réellement femelle , ajouta-t-il ; & vous , s'adressant à moi , vous êtes un mâle. Elle est garnie des coussinets de nature *à parte ante* & *à parte post*. Monsieur , parlant encore de moi , n'en est point pourvu ; car la nature *nihil agit frustra* , mais aussi *non deficit in necessariis*. Il nous fit ensuite un discours phisique de sa façon , où il s'étendit beaucoup sur les caractères qui distinguent l'homme de la femme indépendamment de l'essentiel.

C'est une des plus plaisantes scènes que j'aye eu de ma vie. Mon Inconnu , sage au possible , étoit dans une admiration aussi profonde que s'il eût été spectateur du plus surprenant phénomène de la Nature. Pour Ferdinande elle pensa étouffer de rire. Elle eut toutes les peines du monde à rappeler son sérieux pendant les cérémonies de notre mariage.

Le Curé les célébra sur le champ dans sa chambre , il les fit précéder d'une exhortation sur l'institution du Mariage , & il les

finit par une autre sur l'usage légitime que nous en devions faire. Voilà qui est fait , nous dit-il en finissant ; & m'embrassant il ajouta que nous étions aussi-bien mariés qu'Adam & Eve. Est-ce parce que nous ne faisons plus qu'un mon époux & moi , dit Ferdinande au Curé , que vous avez cru me baiser en le baisant ? Non , ce n'est point en ce sens que nous ne faisons qu'une même personne ; & l'ayant accosté elle lui donna plus de trente baisers à droite & à gauche , tournant la tête du pauvre Curé , qu'elle avoit saisie de ses deux mains , comme celle d'une Pagode. Hà , dit le Curé sortant des mains de Ferdinande , je n'ai tant baisé de ma vie , la tête m'en tourne. Et à moi , répondit Ferdinande , les coussinets en tremblent. Les éclats de rire que nous excita cette repartie finirent la scène , & se bornèrent enfin à nous mettre en belle humeur.

Mon bienfaiteur , toujours généreux , joignit le Curé sans m'avoir prévenu , & lui mit dix louis dans la main. J'ai appris ensuite de son pere , que cette somme faisoit au moins la quatrième partie de son revenu. Le

tems s'étoit écoulé insensiblement , & l'heure du soupé approchoit. Ce bon Curé me parut si galant-homme , que je le priai de nous prêter sa table pour souper. Il m'entendit à demi mot , & accepta de bonne grace ma proposition. Je m'en allai au plus vite à l'Auberge , & j'y fis préparer un meilleur soupé que je n'aurois osé espérer dans un petit lieu comme Borklone. Il nous fut servi chez le Curé , qui s'étant mis en train nous fit passer la nuit à table. Ferdinande qui étoit au comble de la joie , chanta plusieurs chansons assez libres , dont le Curé voulut avoir des copies. Elle se fit un vrai plaisir de les lui donner le lendemain avant notre départ.

Nous prîmes congé ; & il nous souhaita mille bénédictions , nous priant bien de le voir si nous passions quelque jour de ce côté-là. Nous lui en donnâmes parole , & nous partîmes pour Bruxelles , où nous arrivâmes à la brune. Mon épouse pria de si bonne grace mon bienfaiteur de nous accorder la soirée , que nous eûmes le plaisir de le posséder jusqu'à minuit , beaucoup au-delà de son ordinaire ; car il m'assura quand je l'accom-

pagnai à son appartement , qu'il y avoit plus de trente ans qu'il n'en avoit tant fait , & qu'il étoit ordinairement couchée à neuf heures en toute saison. Je me félicitois de son excès , qui me procuroit la connoissance de son logis , que j'avois ignoré jusqu'alors.

De retour auprès de Ferdinande , je me jettai à ses genoux , la priant de me dire ingénument , si elle pensoit que je pussè lui donner encore quelque preuve de mon amour. Eh ! pourriez-vous , dit-elle , en trouver à me donner ? Non , non , reprit-elle , mon cher cousin , je n'ai plus rien à desirer ; la mort se présentera quand il lui plaira ; contente de mon sort , je la recevrai sans nulle peine. Qu'elle vienne donc le plus tard qu'il est possible , lui dis-je , pour ne pas rompre notre tendre union , qui devoit être éternelle.

Objet des bontés de mon bienfaiteur , & uniquement aimé de ma tendre épouse , je passois la vie avec une douceur inespérée , qui m'indemnisoit agréablement de toutes les espérances que j'avois en France ; & d'autant plus qu'ayant appris la mort du Duc
d'Orléans ,

d'Orléans, je me consolai bien vite de la perte des faveurs que j'en attendois, & dont selon les apparences je n'aurois jamais joui. La mort imprévue qui l'enleva, ne lui eut pas donné le tems de me placer. Ma chère Ferdinande me tenoit lieu de la plus puissante & de la plus affectionnée protection de tous les Grands de la terre. Je lui proposai un jour de reprendre l'habit de son sexe, puisque nous n'avions plus de mesures à garder; mais m'ayant prié de ne la point presser sur cet article, je ne lui en parlai pas davantage; je me contentai de lui représenter l'embarras où nous nous trouverions, si notre mariage venoit à nous produire du fruit. Hé bien, dit-elle, en ce cas-là je vous avertirai d'assez bonne heure, pour que vous ayez le tems de m'éloigner de cette Ville, & de me placer en quelque lieu où vous & moi ne soyons connus de personne, & j'y pourrai revenir sur le même pié que j'y suis. Je me trouve bien dans mon déguisement, ajouta-t-elle; il favorise l'envie que j'ai de ne plaire qu'à vous seul; car sous l'habit que je porte, qui est le Cavalier

qui s'avifera de donner quelque affaut à ma fidélité ? Laissez-moi donc dans l'état où je fuis , reprit-elle ; mon amour en fera plus pur , & votre tranquillité à l'abri de toute inquiétude.

Quelques jours après notre mariage , mon Inconnu vint nous voir à l'heure du dîné , & me fit le plaisir de fe prier à manger la foupe avec nous. Il ne nous entretint pendant la table , que de la défiance qu'on devoit avoir du monde entier & de foi-même. Vous pouvez compter , dit-il , que l'intérêt eft le premier mobile des hommes , il ne faut point paffer avec eux les bornes que nous affignent les loix de la politeffe & de la fociété civile. Il nous dit plusieurs autres chofes de cette nature , dont il nous donna des preuves fenfibles. Un moment avant de quitter la table , il adreffa la parole à mon époufe , que j'ofe dire avoir été l'objet de fon eftime & de fon amitié. Je fuis charmé , lui dit-il , Madame de vous voir dans l'heureux état auquel vous aspiriez. Le Ciel veuille en prolonger la durée autant que vous pouvez le fouhaiter ; je ferois charmé

qu'il m'eût choisi pour contribuer à votre satisfaction.

Mon épouse qui avoit pour lui une estime toute particulière, lui répondit avec des sentimens de la plus vive reconnoissance. Elle le remercia avec des graces infinies de tous les bienfaits que j'avois reçus de lui, & qu'elle avoit partagés avec moi. Elle auroit continué sur ce ton, lorsqu'il l'interrompit, pour la prier de ménager son cœur, qui se reprochoit de ne pouvoir se satisfaire; & tirant une bourse de sa poche, c'est à vous Madame que je fais ce présent, dit-il en la lui présentant; le motif qui me conduit est déintéressé, je ne bute qu'à m'assurer votre estime au même degré que vous me l'avez déjà témoignée. Nous lui répondîmes d'une voix mon épouse & moi, que nous le regardions avec raison comme un pere tendre & bienfaisant, que le Ciel nous procuroit en sa personne.

Après qu'il fut sorti nous ouvrîmes la bourse, où nous trouvâmes deux cents ducats. Ces présens qui étoient assez fréquens, nous jettoient dans un étonnement dont nous ne

pouvions revenir. Que penser en effet du bon cœur de cet Etranger , & des libéralités par lesquelles il nous en donnoit de si généreuses marques ? Nous donnâmes elle & moi l'effor à nos idées , mais nous n'en pûmes jamais fixer aucune. Nous résolûmes donc d'imposer silence à notre curiosité , & de jouir tranquillement des bienfaits reçus. Nous prîmes certainement le bon parti ; car à quoi bon nous casser la tête pour découvrir une source , dont le ruisseau nous étoit si utile ? Nous nous contentâmes d'en faire un usage gracieux. Nous nous mîmes en nippes & en bijoux , pour avoir une ressource en cas que cette source précieuse vînt à tarir. C'étoit-là le seul objet de notre inquiétude , mais elle n'étoit pas capable de répandre de l'amertume dans nos plaisirs. Nous les goûtions dans toute leur étendue , sans nous embarrasser ni de leur durée , ni des peines que le Destin pouvoit nous préparer. L'Abbé que j'aimois véritablement , & pour qui mon épouse avoit une véritable considération , les partageoit assez souvent ; & nous nous trouvions mon épouse , lui & moi , dans

des parties de campagne , de promenade & de jeu qu'il avoit soin de lier , pour nous faire passer la vie agréablement. O l'heureux tems ! Hé ! à qui dois-je m'en prendre qu'à moi seul , s'il n'a pas été d'aussi longue durée que je l'espérois ?

L'Abbé m'avoit faufilé avec un Gentilhomme de ses amis , avec qui nous allions de tems en tems souper chez un fameux Traiteur. Mon épouse y venoit quelquefois , mais le plus souvent elle refusoit la partie ; la compagnie de la fille de notre hôtesse l'amusoit beaucoup mieux ; elle la préféroit à nos parties où elle s'ennuyoit , parce qu'on la sollicitoit à boire , elle qui ne buvoit jamais de vin sans eau , & qui en buvoit même très-peu.

Un jour que je donnai à souper à l'Abbé & à ce Gentilhomme notre ami commun , j'eus le malheur de me rendre indigne des faveurs de mon Inconnu. Le vin est capable de jeter dans les plus grandes folies le plus sage des hommes. J'en fis pour mon malheur , & je l'avoue à ma confusion , la fatale expérience. Vers la fin du souper où nous avions

bu copieusement , le Cavalier de notre compagnie témoigna beaucoup de surprise de me voir dans un état brillant , malgré l'aveu que je lui avois fait plusieurs fois en présence de l'Abbé & du Baron de Broc que j'obtiendrois plutôt trente ruades du Cheval de bronze du Pont-neuf , qu'une lettre de change de vingt pistoles de mon pays. Comment diable faites-vous , me dit-il ? vous vous entretenez noblement dans Bruxelles votre cousin & vous : à la figure que vous faites , on diroit que vous avez une mine intarissable d'or & d'argent.

Un certain air fanfaron que j'avois perdu depuis mes malheurs me saisissant dans ce moment , je lui répondis que j'en étois surpris moi-même. L'argent ne me manque pas , repris-je : un ruisseau dont je ne connois pas la source , m'en fournit non-seulement au-delà de mes besoins , mais même beaucoup au-dessus de mes desirs : je ne sais si c'est d'un homme ou d'un diable que je le reçois ; mais mille , deux mille louis & plus , me seroient faciles à trouver en un quart d'heure. Pour moi , dit l'Abbé , mal-

gré mon étonnement je n'ai jamais voulu toucher cette corde : content de trouver de l'argent dans votre bourse , je me suis fort peu embarrassé d'où il vous vient.

Parbleu Messieurs , leur dis-je plein de vin , vous en trouverez toujours chez moi à votre service ! je ne crois pas devoir vous en faire un mystère ; mais je puis vous dire que j'ai un petit bout d'homme que l'Enfer a suscité pour me faire du bien ; car le Ciel qui fut toujours d'airain & de bronze à mon égard , ne s'avise certainement pas de penser à mes besoins. Ce petit diable est très-humain , il m'aime , & je fais devant lui le chien couchant. Il m'ordonne de faire usage de ses bienfaits , & de me divertir sans rien épargner. Je m'aime trop pour lui désobéir , à ce prix-là je lui serai toujours soumis. Le Cavalier qui avoit de hautes idées de la Pierre Philosophale , dit que ce pourroit bien être un des Adeptes dont il paroïssoit fort peu dans le monde , quoique selon lui il y en eût plus qu'on ne pensoit. L'Abbé qui traitoit cette science de chimère , répartit qu'il croiroit plutôt que c'étoit quel-

que Faux Monnoyeur , qui étoit assez prudent pour ne pas s'exposer à la sévérité des Loix.

Ne fus-je pas assez ingrat & assez fou de pancher pour le sentiment de l'Abbé ? J'en-chéris sur lui , & je me proposai d'examiner mon homme de si près , que je découvrois le métier qu'il faisoit. Allons , dis-je , Messieurs , buvons à sa santé. Ayant rempli nos verres nous les vuidâmes , l'un à la santé du bon Philosophe , l'autre à la santé du libéral Faux Monnoyeur , & moi je bus à la santé du plus bienfaisant de tous les Diables. De quelle rage ne fus-je point saisi dans ce fatal moment ? Quelle ingratitude , grands Dieux ! je devois du moins consulter mes intérêts , puisque j'avois le cœur assez mauvais pour dénigrer mon aimable bienfaiteur !

Mais je poussai la perfidie bien plus loin , elle alla jusqu'à me faire promettre à mes deux amis de le leur faire connoître. Le Ciel qui l'aimoit sans doute , & qui vouloit me punir , me mit dans l'impuissance de tenir ma parole. Je trouvai mon homme le lendemain

main au Café, où il s'étoit arrêté plus longtemps qu'à l'ordinaire ; je l'acoftai comme de coutume, & je lui demandai comment il se portoit. Il me répondit que malgré fes ennemis cachés qui penfoient à le perdre , il se portoit parfaitement bien. Il me donnoit une trop belle occasion de lui témoigner ma reconnoiffance , pour que je ne la faiffiffe pas ; je lui offris mes services jufqu'à la dernière goutte de mon fang. Il me répondit qu'il ne prétendoit pas qu'il m'en coutât fi cher pour le venger. Voulez-vous bien fortir avec moi , ajouta-t-il , & je vous dirai de quoi il eft queftion.

Je le fuivis jufqu'au parc , où nous arrivâmes fans nous être dit un feul mot. Au premier tour que nous fîmes fur une ploufe où nous étions fans témoins , il me demanda où j'avois foupé la veille. Je lui avouai ingénument que j'avois donné à fouper à deux amis chez le fameux Traiteur. Je le fai , reprit-il , & même vous leur avez fervi un deffert à mes dépens. Un coup de foudre ne m'auroit pas rendu plus immobile : mon attitude eût été fuffifante pour le perfuader de

ma perfidie , quand même il n'en auroit pas eu des preuves sensibles. Revenu de mon étonnement , je le priai de s'expliquer , pour qu'il me donnât le tems de trouver le moyen de pallier mon lâche procédé. Il entra en matiere , & me raconta de fil en aiguille l'entretien que nous avions eu à table mes deux amis & moi. Si c'étoit , dit-il , un rapport qu'on m'en eût fait , j'aurois lieu de le croire fort infidèle : mais ayant tout entendu de mes propres oreilles , je ne suis que trop convaincu de votre indiscretion , & de quelque chose de plus : je me persuade bien , ajouta-t-il , que le vin avoit en ce moment répandu des nuages dans votre esprit , & suspendu les justes mouvemens de votre cœur : mais de quelque principe que procède votre imprudence , j'en aurois encore plus de demeurer exposé aux traits des langues pernicieuses & des esprits mal tournés. Le Ciel , reprit-il , m'a fait la grace de me pourvoir d'un discernement , dont je suis aveuglément les inspirations : je me rendrois indigne de ses faveurs , si je n'en faisois point usage : il n'est pas naturel que je

cesse d'être sage , parce que vous êtes indiscret : je vous souhaite de meilleurs amis que moi : & me présentant une bourse , voilà , dit-il , encore une preuve de mon affection ; & j'en dois avoir assez pour moi-même , afin de pourvoir à ma sûreté.

Je me jettai à ses genoux , plus consterné que si je venois d'entendre mon arrêt de mort. Je le conjurai en termes des plus touchans , de me pardonner ma faute , que je traitai du plus noir de tous les crimes. Il n'est ni soumission , ni protestation que je ne lui fisse. Mais mon repentir , tout amer & sincère qu'il étoit , fut inutile , il me quitta pour ne me jamais plus rejoindre. Je m'en fus sans délai à son logis , il n'y étoit point , & j'appris de son hôte qu'il l'avoit payé le matin à son lever , & qu'il étoit parti , disant qu'il avoit à faire un voyage qui étoit pour lui de la dernière conséquence. J'eus beau questionner ce Bourgeois , je n'en pus rien apprendre , il ne savoit rien de toutes les affaires de son logeur , il ne le connoissoit point du tout , & il en ignoroit jusqu'au nom.

Cette démarche inutile ne me rebuta point , je m'imaginai pouvoir découvrir quelque chose de ce que je desirois savoir , chez le Traiteur où mon bienfaiteur m'avoit entendu parler de lui d'une manière peu conforme à la reconnoissance que je lui devois. J'y allai du même pas , & l'ayant pris en particulier , je lui fis le portrait de l'homme que je cherchois , & lui demandai s'il ne le connoissoit pas. Il me répondit qu'il ne connoissoit que sa personne sans en savoir même le nom , & qu'il n'en savoit pas davantage. Il vient , ajouta-t-il , souper chez moi presque tous les soirs , & j'ai soin de lui préparer un petit morceau délicat , & de lui donner de bon vin. Il soupa encore ici hier ; il mange ordinairement dans un cabinet joignant la chambre où je vous fers quelquefois ; il me paye généreusement ; c'est tout ce que j'en fai , conclut-il , & je n'en demande pas davantage.

Je quitai le Traiteur pour aller examiner la chambre où j'avois soupé la veille , & le cabinet d'où mon bienfaiteur avoit entendu toute notre maudite conversation. Il ne me

fut pas malaisé de comprendre qu'il lui avoit été facile d'entendre tout ce que nous avions dit. Le cabinet n'étoit séparé de la chambre que par une cloison de grosse toile clouée sur un chaffis ; & je maudis mille fois le moment que j'étois entré dans cette fatale maison. C'étoit pourtant à moi seul que je devois attribuer la perte que je faisois d'un si généreux bienfaiteur.

L'heure du dîné me ramenant au logis, j'y parus fort abattu aux yeux de ma tendre épouse. Elle en fut allarmée, & m'en demanda la cause. Je rejettai ma tristesse sur un mal de tête qui m'avoit pris en sortant du parc avec notre pere, c'est ainsi que nous le nommions entre nous ; & je lui remis la bourse que j'en avois reçue, où nous trouvâmes cent ducats. Elle crut que je lui disois vrai, & nous nous mîmes à table sans qu'il me fût possible de manger, malgré les efforts que je fis pour lui cacher, du moins pendant quelque tems, le sujet de mon chagrin. J'espérois retrouver notre bienfaiteur lorsque j'y penserois le moins ; je le croyois assez prévenu en ma faveur & pour

mon épouse , pour ofer me flater que son juste courroux ne seroit pas de longue durée. Mais hélas ! il fut trop sage pour seconder mes espérances , je le perdis pour toujours. Son départ mit tous mes plaisirs au tombeau , & donna naissance à l'affreuse misere qui selon les apparences ne finira qu'avec mes malheureux jours.

Cependant le tems avoit passé l'éponge sur mon chagrin , & mes réflexions m'avoient fait vouloir de bonne grace ce que je ne pouvois empêcher , lorsqu'il m'en causa un bien plus cuisant , par la maladie de mon épouse. J'eus d'abord un pressentiment qu'elle me l'enléveroit , ce qui ne fut que trop vrai. D'ailleurs le chagrin qui la saisit , ne voyant plus notre pere , & l'aveu que je lui fis qu'il avoit quitté Bruxelles , augmenta si fort sa fièvre , qu'en moins d'un mois elle mourut , & me laissa dans un regret mortel d'une si cruelle séparation.

Bruxelles où j'avois passé deux ans avec toute sorte d'agréments, cette belle Ville qui m'avoit indemnisé de tout ce que j'avois perdu en France , me devint insupportable.

L'Abbé qui étoit homme à se consoler de tout , eut beau me débiter sa philosophie ; quelque conforme qu'elle fût à ma raison , j'en trouvai la pratique au-dessus de mes forces. Il me quitoit peu , & il tâchoit de me procurer des occasions à me distraire de ma douleur : mais j'avois perdu le goût pour le plaisir ; toutes les compagnies m'en-nuyoient ; la promenade , la campagne , le spectacle , le jeu me paroissoient affreux ; la solitude même , quoique propre à nourrir mon chagrin , m'étoit à charge ; je n'étois jamais bien dans un endroit quel qu'il fût , & je me trouvois encore plus mal dans un autre où j'espérois être mieux ; la vie en un mot m'étoit à charge , & je ne sai si c'est par lâcheté ou par force d'esprit que je ne me donnai pas la mort.

Prévoyant bien que je ne fortirois point de cet état tandis que je continuerois de faire mon séjour à Bruxelles , je pensai à quitter ce pays. N'en connoissant aucun par ma propre expérience , l'Angleterre fut le premier qui me vint dans l'idée. Je la suivis avec ardeur ; & sans prendre congé que du

feul Abbé de Carraccioli , je partis , prenant la route d'Anvers pour me rendre à Rotterdam , & m'y embarquai pour Londres. C'est la route que me donna l'Abbé , je n'en avois point d'autre à prendre , à moins de gagner Ostende. Celle de Calais & de Dunkerke m'étoit absolument fermée. De toutes mes nipes je n'avois pris que celles qui m'étoient absolument nécessaires ; le reste fut vendu. Je fis présent à la fille de mon hôtesse de toutes les hardes d'usage à son sexe. Elle fut la seule qui eût connoissance que mon prétendu cousin étoit une femme & mon épouse. Elle m'avoit gardé exactement le secret sur cet article , du moins jusqu'à mon départ. Je n'en souhaitois pas davantage , peu m'importoit qu'il fût divulgué après.

Je fis argent de tout , ne me réservant que mon épée & ma canne , & je fis fort bien ; car si jeusse attendu à être dans le besoin , j'en aurois retiré moitié moins. Il semble que les malheureux soient connus des Marchands , qui profitant de leur nécessité , donnent le prix à ce qu'ils ont à vendre.

Telle est l'humanité de notre siècle. Lorsqu'un arbre est tombé, tout le monde court aux branches pour les écuiffer, personne ne s'empresse à le relever.

Les tristes réflexions que je fis en route, furent d'autant plus cruelles, que je ne m'en prenois qu'à moi dans mon état malheureux. Je ne fis pas comme la plupart de ceux qui éprouvent mon sort, qui en accusent injustement la fortune, tandis qu'ils ne doivent l'attribuer qu'à leur mauvaise conduite. La mienne m'ouvrit un précipice affreux, où je glissai bientôt. L'argent que j'emportai du Pays-Bas, fut bientôt dispersé; & n'ayant aucun talent pour en gagner, je fus réduit à un état déplorable.

J'arrivai à Rotterdam, où je n'étois connu de personne. Il est vrai que je m'en souciois peu, parce que je n'avois pas résolu de m'y arrêter; mais étant allé loger à l'Enseigne de l'Horloge, j'y trouvai le Baron de Poln . . . jeune Seigneur Prussien, qui attendoit le départ d'une Chaloupe Angloise pour faire le même trajet que moi. Il étoit gracieux & poli, & ayant appris à table que

je passois à Londres , il me témoigna un vrai plaisir d'avoir ma compagnie. Je répondis comme je devois à toutes ses politesses ; nous liâmes ensemble une certaine amitié , que je croyois pouvoir m'être de quelque utilité à Londres , où il étoit connu de quantité de Seigneurs.

Il m'avoua à notre arrivée en Angleterre , qu'il étoit sans argent. Il étoit assez bien mis , mais il portoit sur son corps tout ce qu'il avoit , à quelques chemises près. La fortune lui faisoit alors éprouver ses rigueurs , comme si pour le combler des faveurs dont il jouit à la Cour de son Souverain , elle eût voulu les lui faire mériter par la patience & par la grandeur d'ame avec laquelle il a supporté ses revers. Où allez-vous loger , me dit-il en débarquant ? Ma foi , lui dis-je , je n'en fai rien : j'ai envie , ajoutai-je , de chercher un appartement dans un quartier François , pour me faire entendre & pour prendre langue. Et moi , me dit-il à son tour , je vais payer d'audace. Quoique je sois sans argent je vai me loger dans le quartier le plus peuplé de Noblesse

assez près du Palais ; j'y prendrai un magnifique appartement payable par mois ; j'aurai toujours ce tems-là devant moi pour me rémuer , & faire des connoissances utiles. Je lui souhaitai l'heureuse issue de ses desseins , & je le quitai pour aller chercher une chambre. Le Garçon qui portoit mon portemanteau , & qui entendoit assez le François pour me comprendre , me conduisit selon mes desirs dans le quartier des Grecs presque tout François. Passant devant un Café , le Sr. Fa . . Médecin François qui en sortoit , m'ayant reconnu pour François nouvellement débarqué : Mr. est étranger , me dit-il , & je comprends qu'il cherche un logement. Je lui répondis qu'il avoit rencontré juste , & que s'il vouloit m'en procurer un , il me rendroit un grand service. J'étois en effet très-fatigué de mon trajet , la mer ayant été presque toujours orageuse. Il se prêta à mes desirs & à mes besoins , de la meilleure grace du monde. Je n'eus pas fait cent pas avec lui , que je fus parfaitement bien logé & à bon marché , dans une maison de sa connoissance , où il me recom-

manda comme s'il m'avoit connu le plus particulièrement du monde.

Mon hôtesse qui étoit une veuve Françoisse d'un âge avancé, sans être décrépité, avoit une fille de vingt ans ou environ, qui n'étoit ni jolie ni laide, mais dont l'esprit, le cœur, & les manières l'indemnisoient bien de la beauté. Le Médecin fit d'abord pourvoir à mon repos, on me fit un lit, & il me dit adieu en me souhaitant une nuit tranquille. Je me couchai aussi-tôt, & je ne fis qu'un sommeil profond depuis les six heures du soir jusqu'à neuf heures du lendemain matin.

Mon hôtesse vint me dire à mon lever, que le Médecin m'attendoit à prendre du chocolat chez lui. Cela me fit d'autant plus de plaisir, que j'espérois recevoir de ce Docteur officieux, des avis sur la conduite que je devois tenir dans un Pays dont les loix & les manières m'étoient tout-à-fait étrangères. Il est certain que de tous les Pays de l'Europe, c'est l'unique qui soit si fort isolé de tous les autres en ce genre. Que l'on sorte de France par exemple,

avant d'arriver à ses frontières , on commence à trouver des manières & des usages qui se mêlent avec ceux du Pays limitrophe ; & ils ne se perdent insensiblement , que quand on est presqu'au centre du Pays étranger où l'on va. Mais il n'en est pas de même de l'Angleterre. Quoique cette Isle ne soit séparée de la France que par un bras de mer de sept lieues , les loix , les manières , la langue , & les usages François se perdent absolument dans le trajet. Il faut , pour ainsi dire , les oublier à Calais ; pour en prendre de nouveaux à Douvres.

Je me fis conduire chez le Médecin , qui demeuroit à cinq ou six maisons de celle où il m'avoit logé. La femme m'y reçut avec la même cordialité que son mari , on m'y caressa , on m'y donna des avis dont je profitai. Je m'y tirai d'affaires pendant quelques mois ; mais la fortune , jalouse de voir que j'allois me procurer une situation tranquille , rompit toutes mes mesures ; & la punition que le Ciel prit de mes anciennes débauches , me rendit l'objet du monde le plus déplorable.

M'imaginant que le Baron de Poln . . . feroit quelque jour en état de me rendre service , je le voyois presque tous les matins à son lever , c'étoit le seul moment de la journée où on le trouvoit chez lui : il donnoit tous les autres au dessein qu'il avoit de se faufiler avec les Seigneurs Anglois , qui sont d'un assez facile accès quand on est fait & mis d'une certaine façon. Il y réussit. Ayant appris qu'il se trouvoit tous les soirs aux Armes du Roi & à la Tête du Duc de Richmond , qui sont deux fameuses Auberges , un grand nombre de Ducs & de Milords , il s'y procura l'entrée. Son nom & sa maison étoient connus de tous les Seigneurs de la Cour , il ne lui fut pas difficile d'y être bien reçu. L'histoire qu'il leur fit de la disgrâce de son Prince & de sa Cour , les toucha. Il en obtint des secours suffisans pour soutenir l'effort qu'il avoit pris à son arrivée à Londres.

Courtisan outré il me repaissoit d'espérances ; mais ce n'étoit que de la fumée & de l'eau bénite de Cour. De mille bons offices qu'il pouvoit me rendre , je ne pus jamais

en obtenir un. Il ne lui étoit rien de si aisé que de me procurer quelque place sortable chez quelqu'un des Seigneurs qu'il fréquentoit. Je compris bientôt qu'il n'étoit bon que pour lui seul. J'ai connu cent personnes à qui il a des obligations essentielles, dont il n'a jamais eu la moindre reconnoissance, depuis qu'il est rétabli dans ses biens & à la Cour de son Prince, dont il est aimé. Croiroit-il se deshonorer, en satisfaisant tous ceux à qui il est redevable ? Ne pourroit-il pas au contraire se faire un vrai mérite de regarder du degré d'élevation où il est, les petits d'Angleterre, de Hollande, de Bruxelles, de Liege & d'ailleurs, qui sont tombés dans l'indigence, & à la ruine desquels il a contribué ? Et ne devroit-il pas également contribuer à réparer leurs pertes, en réparant au moins par principe de justice, s'il ne le fait pas par générosité, les pertes qu'il leur a causées ? On lit son nom dans les livres de quantité de misérables Aubergistes, qui sont réduits à la mendicité ; il est couché sur les tablettes de beaucoup de Particuliers officieux qui lui ont fait plaisir. Ne

se feroit-il pas honneur , s'il effaçoit ces monumens de sa misère passée , avec l'ancre dorée dont il a le cornet plein ? Mais c'est parler aux rochers , que de lui renouveler la mémoire du tems passé , qui pourroit l'humilier dans son élévation.

Toutes ses belles promesses aboutirent à me proposer de travailler à l'Histoire du Comte de Konismarck , sur les mémoires secrets qu'il offroit de me fournir. Il me les mit effectivement en main. Je les examinai , & je le remerciai de l'occupation qu'il vouloit me donner. Il eut beau me tenter par des espérances d'un profit considérable que produiroit cet Ouvrage , qu'il avoit dessein de faire imprimer par souscription , je ne me laissai pas séduire. Cette corde étoit trop délicate , pour que j'eusse l'imprudence de la toucher. Voyant donc que je perdois mon tems en le fréquentant , je cherchai à l'employer mieux.

Cependant ma bourse defenfloit furieusement. Il est vrai que j'y fis une vilaine brèche , en m'avisant de prendre jouissance dans un Boulingrin hors de la Ville de Londres ,

dres , où il y avoit une grosse partie de Lanfquenet. Il ne me resta pour tout bien que dix ducats. Je commençai alors , mais trop tard , à vivre d'économie. La gargotte fut ma ressource. C'est-là où je fis connoissance avec une troupe de malheureux , parmi lesquels étoit un certain nombre d'imposteurs.

J'y vis un jeune homme très-bien tourné , & dont l'éducation & les manières ne répondoient pas mal à la naissance & au nom qu'il se donnoit. Il se disoit de la Maison de Crequi ; & quoiqu'elle fût dès-lors tombée en quenouille , il avoit eu le talent d'en imposer aux Seigneurs de la Cour , & à la Duchesse de Kendale , qui lui avoit accordé sa protection. Il mit à profit tout le tems que dura cette erreur. Le Duc de Mont ... qui étoit charmé de sa compagnie , le mettoit de toutes ses parties de plaisir ; & soit à la ville ou à la campagne , il lui procuroit par-tout des agrémens qu'un honnête-homme n'eut osé espérer. Ce jeune homme qui étoit d'un fort joli minois , n'étoit pas moins bien venu chez les Dames. La Duchesse de

Kendale eut même la bonté de le présenter au Roi , qui à sa considération le regarda d'un œil favorable.

Les Appartemens du Palais de St. James lui étoient gracieusement ouverts ; & je ne doute pas qu'il ne se fût maintenu dans cette gracieuse situation , si le préjugé favorable où il avoit mis le Duc de Mont eût été de plus longue durée. On lui fit faire attention au peu de fondement qu'il y avoit à croire que ce jeune homme fût de la Maison de Crequi , dont la tige mâle s'étoit éteinte avec la vie du dernier , qui avoit été tué en Italie , au commencement de ce siècle. Il revint de son erreur , ou du moins il commença à soupçonner qu'il étoit la dupe de sa générosité précipitée ; & pour sortir sans éclat du doute où il étoit , il prit un jour le prétendu Crequi en particulier , pour lui décharger son cœur. Qui que vous puissiez être , lui dit-il , avouez-moi franchement qui vous êtes. Si votre naissance est telle que vous me l'avez fait accroire , & que vous m'en donniez une simple preuve , la fortune vous eût-elle encore plus mal-

traité , je vous dédommagerai de la perte de ses faveurs. Si vous êtes tout autre chose , parlez-moi avec sincérité ; & sachant alors distinguer le mérite personnel , d'avec celui du sang , je vous ferai du bien , & je vous rendrai service.

La générosité du Duc ne le toucha point , il avoit pourtant beau jeu , & il pouvoit aisément se conserver la bienveillance d'un si grand Seigneur : mais un affreux aveuglement le retint dans son impudence. Il soutint toujours qu'il étoit tel qu'il s'étoit donné , & promit au Duc de lui en donner des preuves en moins de quinze jours.

Le Duc dans cette attente continua à le caresser. L'imposteur l'approchoit toujours avec la même assiduité ; mais aussi-tôt que le tems de la promesse fut échu , il disparut de l'Hôtel du Duc , & garda la chambre , où il se faisoit porter à manger de la gargotte. On n'avoit besoin d'autre preuve que cette conduite ; pour juger qu'il n'étoit pas de la Maison dont il se reclamoit. Cependant on fut informé de la vérité. Un Officier qui servoit en France dans le Ré-

giment de Béarn , & qui avoit été assez long-tems en garnison à Valenciennes , le voyant un jour traverser la rue où il logeoit , pour aller à son ordinaire passer la journée dans une maison vis-à-vis de son appartement , il le reconnut , & fut surpris de le voir si bien étoffé. Il en parla à Mr. de Broglie , alors Ambassadeur à Londres , en présence de plusieurs Seigneurs de la Cour. Ils furent tous piqués d'avoir été la dupe de cet imposteur , & en firent leur rapport à la Duchesse de Kendale , qui en informa le Roi , George I , qui sans beaucoup de réflexion ayant cru qu'il étoit tel qu'on le lui présentoit , avoit également donné dans le panneau. Il en fut choqué ; néanmoins par un excès de bonté , il lui envoya cinquante guinées , avec ordre de sortir de la Grande-Bretagne en vingt-quatre heures. C'est ainsi que finit le personnage que joua le faux Crequi sur le Théâtre de la Cour d'Angleterre. Cette aventure a si fort rebuté les Seigneurs Anglois , qu'ils sont devenus plus circonspects dans leur générosité , ils n'accordent plus leur protection qu'à bonnes enseignes.

Il y avoit en ce tems-là dans Londres une quantité prodigieuse de gens de toute nation du caractère du faux Crequi qui fut reconnu par l'Officier François, nommé Petit-Bois, pour le fils du Commis des Vivres de la Citadelle de Valenciennes. Le Gouverneur de cette Forteresse l'avoit pris à cœur dès son enfance. Son minois & ses manières lui plurent, & comme il avoit deux enfans de son âge, il le fit élever avec eux. Il avoit également profité de cette belle éducation, aussi se présentoit-il avec tous les agrémens qu'il faut avoir pour mériter le coup d'œil. Ce qui prouve que les belles manières donnent un grand relief à la qualité, & que l'éducation peut mener plus loin que le mérite de la naissance qui n'en est pas soutenue.

Je ne sai par quel hazard je me faufilai avec un autre Avanturier, dont l'imposture fit encore plus de bruit que celle dont je viens de parler. Il s'en faut bien que celui-ci eût les appas de l'autre, & j'ai souvent admiré comment on avoit pu s'y laisser surprendre. C'étoit un jeune homme aussi épais

d'esprit que de corps , & brutal comme un vrai cheval de carosse. Quoique se disant le Chevalier de Coetlogon , & par conséquent d'une des plus illustres Maisons de Bretagne, il ne s'avisa pas d'en imposer à la Cour. Les Marchands François de Londres furent les seuls objets de ses soins. De tous ceux qu'il entreprit de duper , il n'y en eut aucun qui ne fût sa dupe. Il fut malheureux que mon argent tirât à sa fin , sans quoi il ne m'auroit pas moins trompé que les autres. Cependant, malgré l'indigence où je me voyois tomber , je fus assez sot pour lui prêter deux louis , c'est-à-dire la moitié de mon bien. Le voyant traîner dans les boues des habits de velours , & plusieurs autres brodés ou galonnés , & lui entendant me dire sans cesse qu'il attendoit incessamment des Lettres de change très-considérables , dont il me faisoit les Lettres d'avis , j'espérois qu'il feroit un jour ma ressource. Il avoit pris à Calais une femme fort jolie , qu'il a rendu très-malheureuse après lui avoir mangé quinze à dix-huit mille francs , qui lui avoient été comptés le jour de ses nûces.

C'étoit la fille d'un nommé Grandcire , fameux Aubergiste de Calais. Elle étoit si tendrement aimée de ses parens , que croyant faire sa fortune , ils la rendirent misérable.

Quant à cet Aventurier , soi-disant Chevalier de Coetlogon , ce n'étoit qu'un Irlandois fils d'un Chaudronnier de Cork. Il avoit été élevé à Nantes en Bretagne , où il avoit étudié à fond la Généalogie de la Maison dont il prenoit le nom : & c'est par ce moyen que se reclamant toujours d'une noble & nombreuse race , il surprit la bonne foi & la générosité de bien du monde. Ne pouvant plus tenir dans Londres , il y laissa sa femme & trois petits enfans qu'il en avoit , & il repassa la mer , pour donner carrière à son caractère aventurier , sous quelque autre figure.

Quelque besoin que j'eusse de mon argent , il fallut me consoler de ma perte. Je ne laissois pas néanmoins de faire des réflexions sur le malheureux avenir auquel je touchois. J'en devins si triste , que ma bonne femme d'hôteffe s'en étant apperçue , fit tous ses efforts pour me rappeler à l'état où elle

m'avoit vu à mon arrivée. Il est certain qu'elle y réussit. Soit que je m'imaginasse pouvoir compter sur des secours de sa part, ou que la voyant affectonnée pour moi, j'eusse conçu l'espérance de devenir son gendre, ma tristesse disparut en peu de jours. Je commençai dès-lors à me rendre plus assidu auprès de sa fille. Elle ne recevoit pas mal mes soins. Mes espérances se fortifièrent; la bonne mere me la confioit de bonne grace, & je la menois tous les dimanches à la promenade hors de la Ville. Mes manières & les preuves d'amour que je lui donnois, ne lui déplaisoient pas.

L'Eté & une bonne partie de l'Automne avoient servi à ferrer les nœuds de notre amour. Nous nous voyions à la veille de nous en donner réciproquement des preuves solennelles, lorsqu'un fatal contretems gâta toutes mes affaires. J'avois été autrefois traité à Paris d'un mal, dont les symptômes commencèrent à reparoître. Voulant y mettre ordre de bonne heure aux dépens même de ma dernière chemise, car n'ayant plus d'argent je ne pouvois m'en prendre qu'à
mes

mès hardes , j'eus le malheur de m'adresser à un Chirurgien à qui j'avois parlé trois ou quatre fois par hazard sans le connoître. Ma confession l'instruisit à fond de la cause des symptômes qui paroissoient , & de ceux dont je me plaignois , & qui ne paroissoient point. Il me promit de me guérir sans me gêner , & sans même qu'on s'apperçût au logis que j'étois dans les remèdes.

Satisfait de la manière dont il m'offroit ses bons offices , je l'en remerciai après avoir eu sa parole qu'il m'envoyeroit des remèdes au bout de deux jours , qu'il avoit pris pour les préparer. Mais au lieu de cela , il trahit mon secret. Assez proche parent de mon hôtesse , & sachant que j'aimois sa fille , & que j'en étois aimé d'une façon qui conduisoit au mariage , il leur révéla mon mal. Elles en furent si effrayées , que non-seulement je fus débouté de mes espérances , mais qu'il me fallut encore déloger de sa maison.

Dans la situation désespérante où j'étois , il n'en falloit pas tant pour me causer le plus vif chagrin que j'eusse éprouvé de ma vie.

Dans toutes les traverses que j'avois eues , l'argent du moins ne m'avoit pas manqué ; mais celle-ci m'arriva , n'ayant pas un fol , & privé de la plus petite lueur d'espérance. J'eus d'abord recours au gracieux Docteur dont j'ai déjà parlé , & chez qui je trouvois toujours quelque consolation à mes peines. Je lui avois déjà fait confidence de mes amours , il m'avoit même conseillé de les pousser jusqu'au dernier période. Le contraste que je venois lui annoncer le surprit , & le toucha sensiblement. Il m'en témoigna son chagrin ; mais ce n'étoit ni du bout des lèvres , ni par compliment. La pitié qu'il avoit des malheureux étoit efficace : & j'en connois plusieurs , l'un à présent Pasteur d'une Eglise Réformée , l'autre Marchand assez bien dans ses affaires , celui-ci dans un emploi considérable , celui-là bien établi , qui ont tous trouvé sa table à leur service pendant des années entières , & qu'il a produits tant qu'il a pu , pour leur procurer des ressources. Il n'étoit pourtant pas des plus à son aise. Je ne sai s'il est mieux présentement ; mais j'ose avancer , que s'il étoit dans le be-

soin , ceux mêmes qui ont éprouvé son bon cœur dans leur indigence , lui refuseroient des secours qu'ils pourroient lui donner sans s'incommoder.

C'est donc à ce cœur généreux que j'ai l'obligation de n'avoir pas couché sur le pavé. Il me logea chez une pauvre ; mais honnête femme , qui avoit été nourrice de son fils aîné , qui n'avoit alors qu'environ trois ans. Elle me donna une espèce de greniers , encore me trouvois-je très-heureux. Le chagrin qui me faisoit , ne contribua pas peu aux prompts & grands progrès que fit mon mal. Il me réduisit à ne pouvoir me servir de mes bras , mes jambes avoient de la peine à me soutenir ; il falloit en un mot que ma misérable hôtesse me couchât & me levât comme un enfant. Malgré ma foiblesse , je ne laissois pas d'aller presque tous les jours chez le Docteur. La faim me donnoit assez de force pour m'y traîner , enveloppé d'une mauvaise redingotte , traînant de vieux souliers en pantoufle , & mes bas sur les talons. Mes cheveux étoient épars , leurs pointes menaçoient le Ciel. Quoique j'y al-

lasse en si mauvais équipage , je ne laissois pas d'y être bien reçu. Outre la nourriture que j'y prenois chaque fois , je puis dire que j'y trouvois des consolations dont j'étois privé partout ailleurs.

L'extrême indigence où j'étois , toucha un Chirurgien à qui mon Docteur parla de moi. Ils convinrent ensemble de me traiter sans qu'il m'en coûtât rien , & pourvûrent en même-tems aux alimens dont je devois user pendant la cure. Je fus trois mois entre les mains du Chirurgien , qui n'ayant pu prendre la voie que lui indiquoit le Docteur ne réussit pas , & me rendit un vrai squelette. Ce fidèle ami ne pouvant faire tous les frais de ma cure , trouva moyen d'avoir deux guinées du Sr. Prev. , d'Ex. , qui étoit alors Gouverneur du Fils du Chevalier Ey... chez qui il avoit tous les agrémens possibles. Ce fut à cette occasion que je fis connoissance avec lui , & je ne saurois décider si elle ne m'a pas été plus défavantageuse qu'utile.

Quoiqu'il en soit , je fus guéri en moins d'un mois , sans avoir éprouvé aucun des

désagrémens qui accompagnent ordinairement cette cure. Ma reconnoissance fut sincère. Mon bienfaiteur qui n'en doutoit point reçut mon grand-merci , comme la plus généreuse récompense que j'eusse pu lui donner. Cependant ma misère n'avoit pas pris fin avec mon mal ; mais du moins pouvois-je me donner des mouvemens pour chercher les moyens de la soulager. Je fis connoissance avec un Garçon Perruquier plein de cœur , & qui me fit connoître plusieurs de ses camarades. Ils bourfilloient de tems en tems pour me mettre en état de vivre. J'en avois assez pour ne pas mourir de faim.

Voyant bien que ces pauvres diables ne pouvoient pas tout faire , je m'évertuai à leur trouver des aides. Je fis connoissance avec des Laquais , & je ne rougis pas de l'avouer , qui suppléant au défaut des autres , me mirent un peu plus au large. Je fus leur pensionnaire pendant environ six mois ; mais je ne laissois pas d'aller souvent prendre la soupe du Docteur , qui quoiqu'un peu maigre , étoit néanmoins une des meilleures de

Londres , où l'on n'en fait presque point. J'y étois également bien reçu , & l'on m'y regardoit toujours du même œil.

Je remerciai donc mes bienfaiteurs , dès que je n'eus plus besoin de leur secours. Je ne trouvois point qu'il y eût de bassesse à les recevoir dans l'état où j'étois ; mais je me ferois accusé de lâcheté , si j'avois pris leur argent dans le cas où je me trouvois. Etant un jour chez le Docteur , un homme d'un certain âge , nommé Guenau , vint pour le consulter. Il étoit tombé dans l'hipocondriacisme. Le Docteur , après lui avoir prescrits certains remèdes aisés dont il devoit faire un assez long usage , lui dit que le meilleur dont il pouvoit user , c'étoit d'avoir à sa table un ou deux jeunes gens d'esprit & de belle humeur , propre à le divertir , pour dissiper les noires vapeurs qui lui dérangeoient la cervelle. En voici un , lui dit-il , en me designant , qui à coup sûr ne vous laissera pas saisir par la mélancolie. Je vous en trouverai un autre qui est son vrai second tome. Je vous conseille de les prier une fois pour toutes d'accepter votre table. Il ajouta

que nous étions deux Gentilshommes François , gens d'honneur , & à qui il pouvoit donner toute sa confiance. Celui qu'il proposoit avec moi , se nommoit Rig. . . Il étoit fils d'un Lieutenant Colonel , qui avoit été tué au service du Roi d'Angleterre dans la guerre qui commença avec ce siècle.

Le Sr. Guenau étoit un Homme de Lettres réfugié à Londres pour la religion. Il avoit élevé le fils unique du Duc de Buckingham , qui par son testament lui avoit donné deux cens guinées de pension annuelle pendant sa vie. Ce revenu considérable joint à celui qu'il retiroit d'un assez gros fond qu'il avoit ménagé & placé dans les Fonds publics , le mettoit certainement en état de vivre gracieusement , & de soutenir le dessein qu'il forma sur les avis du Docteur , & qu'il exécuta aussi-tôt.

La table m'étant donc ainsi assurée , il ne s'agissoit plus que d'un habit & de quelques autres nipes. Je ne tardai pas à en être muni. Le Docteur fut si à propos persuader mon nourrisier , qu'il l'engagea à me vêtir aussi-bien qu'à me nourrir. Cette situation

que je n'aurois jamais osé espérer , me rappella la belle humeur que l'indigence avoit exilée. Je vivois content , le Sr. Guenau sembloit se porter mieux , il goûtoit même le plaisir , en un mot tout alloit le mieux du monde. Nous avions assez d'éloquence mon camarade & moi , pour persuader notre mélancolique à prendre le plaisir de la campagne. Nous diversifions tous les jours nos promenades , & elles aboutissoient à quelque cabaret où il y avoit de bon vin. Les contes bleux que nous inventions à propos le divertissoient. J'avois lieu d'espérer que cette agréable vie dureroit au moins quelques années. Mais je comptois très-mal ; le Destin ne m'aimoit pas assez pour ménager ses jours qui m'étoient si précieux.

Il n'avoit jamais été si gai que la veille de sa mort tragique. Nous l'avions mené à Foxhal , charmante Guinguette où se rendent tous les jours les Beautés ambulantes de Londres , qui y attirent une infinité de Cavaliers de toute condition. C'est un endroit où les allées , les cabinets , les boulingrins sont ménagés avec beaucoup d'art. On y

trouve tout ce qui peut flatter le goût , les autres sens , & les passions : bonne chère , bon vin , belle symphonie , danses & spectacles , agréable compagnie , rien n'y manque ; & on y respire sur-tout un air de liberté qui se trouve rarement ailleurs. On diroit que Flore , Bacchus , Venus , & toutes les aimables Divinités y font leur continuel séjour.

C'est-là où nous passâmes le dernier jour de notre malade , & d'où nous ne sortîmes qu'à dix heures du soir. Il y avoit bu , mangé & ri à plaisir , tel que le Cygne , qui ne chante , dit-on , jamais qu'un moment avant de mourir. Nous le ramenâmes sain , sauf & joyeux dans sa maison , & nous le quitâmes après lui avoir souhaité le bon soir. Nous nous félicitons Rig. . . & moi d'être de dignes substitués d'Hipocrate , & nous espérons qu'après que son client , que nous avions en main , seroit guéri , notre réputation seroit assez bien établie , pour en avoir quelque autre , d'un si grand nombre qu'il y en a dans cette Ville hypocondriante. Nous préparâmes même au clair de la Lune le rôle que

nous devions faire le lendemain. Nous ne pouvions mieux faire que de chercher sous les auspices de cette planète , de quoi divertir notre lunatique , qui fut ainsi juridiquement qualifié au si-tôt après sa mort.

Quoique je me fusse couché tard , je ne laissai pas de me rendre le lendemain chez lui à l'ouverture de la porte de sa maison. La servante l'ouvroit pour aller à la provision , lorsque j'y arrivai. J'entrai , & après m'être arrêté en passant devant sa chambre sans avoir entendu aucun mouvement , j'entrai dans un autre appartement , où je pris le premier Livre qui se trouva sous ma main. C'étoit justement les *Mœurs de Mr. O. fle* , le plus grand visionnaire qui fut jamais. Je n'en eus pas lu deux pages , que j'entendis un coup d'arme à feu , sans pouvoir distinguer d'où il partoît.

La servante de retour du marché me trouvant seul , fut un peu surprise que son Maître , contre son ordinaire , n'eût pas encore ouvert la porte de sa chambre. Je la calmai en lui disant que s'étant couché tard , & ayant fait beaucoup d'exercice la veille , il avoit sans

douta besoin d'un plus long repos. Cette raison la tranquillisa , & elle entra dans sa cuisine pour penser au dîné. Cependant Rig .. arriva , & nous nous amusâmes avec Mr. Oufle , dont les idées chimériques nous divertirent , jusqu'à ce que la servante , impatiente de voir son Maître , qui ne lui étoit pas indifférent , alla rudement frapper à sa porte. Je ne sai par quel pressentiment , car l'amour en fait toujours naître d'espérance ou de crainte , elle nous joignit fort alarmée. Il faut , nous dit-elle , qu'il soit arrivé quelque chose de sinistre à mon Maître. Il y a plus de trois heures qu'il devoit être levé. Cette réflexion me paroissant assez plausible , je fus frapper à sa porte & l'appeller plusieurs fois ; & n'appercevant pas de mouvemens , nous conclûmes à faire venir un Serrurier pour ouvrir la porte.

La servante qui avoit la même idée , courut au plus vite en chercher un. Il vint , & mettant brusquement la main à l'œuvre , il enfonça la porte. Ciel ! quel spectacle s'offrit à nos yeux ! Nous vîmes le bon Mr. Guenau pour ainsi dire sans tête , son crâne

étoit éparpillé par morceaux , sa cervelle étoit attachée au mur & au plafond , c'étoit l'objet le plus effrayant que j'eusse vu de ma vie. Il étoit assis sur ses fesses immédiatement sur le planché , & le dos appuyé à une chaise placée le long de la muraille. Il ne vouloit pas assurément manquer son coup ; car de peur que le premier pistolet ne suffît pas , il s'étoit muni d'un second , qu'il tenoit de la gauche , bien bandé & chargé à trois balles. Celui dont il s'étoit servi étoit encore dans sa main droite , le bout appuyé à la gorge , & dans la même situation qu'il l'avoit déchargé. Ce que je trouvai de comique , malgré l'horreur de cette tragédie , c'est la précaution qu'il avoit eue de prendre un vieux habit qu'il ne portoit plus depuis trois ans , de peur de tacher un meilleur du sang qu'il alloit répandre , & de mettre bas son bonnet , pour ne pas le percer & le déchirer en se brulant la cervelle. Je n'ai jamais pu comprendre qu'un homme qui est assez fou pour attenter à sa vie , ait de pareilles idées.

Je fus plus frappé de ce coup , que de tous

ceux que la Fortune m'avoit déjà porté. Il semble qu'on soit plus sensible à l'adversité qui se renouvelle après une lueur de fortune, que la première fois qu'on l'a éprouvée. Je m'en allai raconter cette catastrophe à la bonne femme, dont heureusement pour moi j'avois toujours occupé le grenier, comme si j'eusse pressenti que l'état où j'étois, que je puis appeller heureux, ne seroit pas de longue durée. Elle fut touchée de ma juste affliction, mais elle n'étoit pas en état de me soulager. Je montai dans mon grenier, où je me livrai à des réflexions aussi inutiles qu'accablantes. Ne suis-je pas le plus imprudent des hommes, pensai-je, de n'avoir pas mis à profit un tems aussi précieux que celui que je viens de perdre ? Ne devois-je pas prévoir que Guenau ne vivroit pas longtemps, & travailler à ma tranquillité future ? Je ne pouvois me pardonner ma négligence. J'aurois pu me produire & faire des connoissances utiles, au lieu de me reposer sur un présent aussi douteux que celui dont je jouissois. Je m'amusois à la bagatelle, dès que je ne faisois pas compagnie à mon malade,

c'est-à-dire , que je perdois ordinairement la moitié de la journée.

Mais ; vaines réflexions , qui ne faisoient que me rendre plus sensible à mes malheurs ! Que faire dans une situation si éprouvante ? Tous les conseils du monde ne me servant de rien , je pris le parti de tout attendre au hazard. Triste ressource à la vérité , mais je ne voyois pas d'autre fondement à mes espérances. Il fallut d'abord penser à avoir quelque argent pour recommencer à gargotter. On sent bien que je n'en pouvois avoir qu'en vendant de mes nipes , c'est ce que je fis. Ma bonne femme se prêta à mes desirs , & m'apporta quelque argent. Dieu fait si je le ménageois. On ne peut pas mieux sans mourir de faim , car je me contentois de dîner , à moins que je ne soupasse avec mon Docteur , chez qui je m'accrochois toujours.

En vain je cherchai les Garçons Perruquiers & les Laquais , mes anciens bienfaiteurs. Les uns étoient disparus , les autres avoient changé de maître , je ne savois où les prendre. Ce contraste me fut encore un

sujet de chagrin. Je me pr menois au Parc rêvant sur cet article , & les yeux à la quête pour tâcher de découvrir quelqu'un de ceux que je cherchois , lorsque j'apperçus un homme de mon âge assis seul sur un banc. Comme je ne négligeois aucune occasion de chercher quelque ressource , je l'accostai , espérant que le moins que j'y penserois , je pourrois en trouver , & peut-être même chez des gens de peu d'apparence. Il étoit François , la conformité de nation sembloit m'autoriser à l'entretenir.

Il en est des Malheureux comme des Plai-
deurs. Ils ont toujours leur objet présent ,
& c'est de quoi ils s'entretiennent avec le
plus de plaisir. Je ne fus pas long-tems sans
conjecturer que cet homme n'étoit pas le fa-
vori de la fortune , & il ne tarda pas à me
le confirmer. Après avoir écouté ses plain-
tes , je crus qu'il ne refuseroit pas d'être le
dépositaire des miennes. Je lui racontai par
quelles voyes le Destin m'avoit conduit au
triste état où je me trouvois. En verité , me
dit-il , mon cher Monsieur , je ne suis pas
mieux que vous ; & continuant , il m'apprit

qu'il étoit un Gentilhomme du pays d'Artois , qu'une fatale nécessité avoit exilé de sa patrie ; jusques-là c'étoit mon original. Il ajouta qu'il avoit une femme , deux petits innocens , & une belle-sœur à nourrir. Je m'estimai dès - lors moins malheureux , n'ayant pas avec lui ce caractère de ressemblance. Il me dit ensuite , que ses besoins pressans l'avoient rendu industrieux. J'ai appris , reprit-il , à revêtir d'ozier les bouteilles dont se servent les Marchands de vin , pour débiter leur vin de France : ma femme & ma belle-sœur me secondent , & nous vivons des fruits de nos travaux. Ne sachant pas ce métier , je ne pouvois comprendre qu'il pût procurer la subsistance à l'ouvrier. Il me désabusa , & m'offrit de me mettre en peu de jours en état d'en être agréablement convaincu ; car enfin , ajouta-t-il , est-il d'état plus agréable à un malheureux , que de vivre dans l'indépendance & sans avoir obligation à personne ? De quelque qualité qu'on soit , on ne déroge jamais en vivant du travail de ses propres mains ; mais quand on n'a pas ce talent , n'est-on pas à plaindre

plaindre d'être obligé de tirer des coups de pistolet de poche à tous ceux qu'on croit en état de donner quelque secours ? & à combien de rebuts & de bassesses n'est-on pas exposé ?

Ce raisonnement m'encouragea à saisir l'occasion de me retirer moi-même de l'abîme de misère où j'étois. L'ayant pris au mot , je le priai de me dire son nom & sa demeure , & de me recevoir pour son apprenti. Il me satisfit ; & j'appris qu'il étoit de la noble Maison de Vignacourt , & d'une branche plus ancienne que celle qui est en Champagne. Voyant un Gentilhomme en quelque façon au-dessus de moi , réduit à un état plus triste que le mien à la santé près , car la sienne étoit robuste , & la mienne foible & chancelante , je goûtai la consolation des malheureux.

Nous nous quitâmes à la sortie du Parc , mais je le suivis de près. J'arrivai en vue de sa maison un moment après qu'il y fut rendu. Je m'amusai exprès dans la boutique d'un Cordonner François , afin qu'il eût le tems d'informer son épouse de la rencontre qu'il

avoit faite , & de lui raconter mon état malheureux. Sensible à ses infortunes , elle ne pouvoit qu'être touchée de la mienne , & porter son mari à me mettre en état de la supporter avec moins de rigueur. Ce dessein me réussit. J'entrai chez lui m'annonçant moi-même. Je les trouvai le mari , la femme & sa sœur qui s'entrenoient de moi. J'en fus reçu le mieux du monde. Je les regardai travailler sans que ma présence les fît rougir. La Dame m'adressant la parole , dit qu'elle vouloit avoir la gloire de me montrer le métier , afin que je l'appriſſe plus vite. Son principe n'étoit pas mauvais : car il est sûr qu'un homme profite bien plus des leçons d'une femme : de la douceur & de la complaisance de la maîtresse , naissent infailliblement l'ardeur & la docilité du disciple : & je ne doute pas que cela ne soit réciproque entre les deux sexes.

J'en fis l'épreuve ; car en moins de quatre jours je sus parfaitement mon métier ; il ne s'agissoit plus que d'avoir de l'ouvrage. Je me donnai des mouvemens à ce dessein. Trois fameux Marchands de vin François

qui étoient de ma connoissance , m'occupèrent avec plaisir. Je me renfermai dans mon grenier , où je couvrois par jour au moins dix-huit bouteilles. C'étoit assez raisonnable pour un pauvre diable comme moi , qui fortois de la misère. On m'en payoit quinze sols par douzaine ; de sorte que je me fis un revenu quotidien de vingt-deux sols & demi , d'où ôtant quatre sols & demi qu'il m'en coutoit pour l'ozier , il me restoit dix-huit sols : somme considérable pour moi en ce tems-là , & qui me rendoit haut & puissant Seigneur.

Ne trouvant pas d'autre occasion de témoigner ma reconnoissance à mes bienfaiteurs , je voulus leur en donner des preuves , par le zèle que j'eus de leur procurer de l'ouvrage quand il leur en manqua. Je m'engageai pour cela à fournir mes Marchands , à condition que je ferois tout leur ouvrage. Ils le trouvoient si bon & si propre , qu'ils acceptèrent ma proposition , & se désirent de deux ou trois ouvriers qu'ils avoient. Mon bon cœur ne se borna pas-là. Ayant un jour rencontré Rig . . . qui depuis la mort

de Guenau n'avoit trouvé aucune ressource , je lui offris de lui apprendre mon métier. Il goûta mes offres , & se rendit en trois ou quatre jours aussi habile que moi.

Il travailla avec moi pendant deux mois. Nous chantions & faisions des contes agréables en travaillant , & nous donnions un libre essor à nos idées. Tout le Genre Humain , sans en excepter les Puissans du Monde , étoit le sujet de nos traits satyriques. Le Docteur qui venoit nous voir très-souvent , trouvoit notre sort fort heureux ; & il l'étoit véritablement , puisque nous savions borner nos desirs , & que nous étions parfaitement contents du bien dont nous jouissions. Ce bon ami , qui ne put s'empêcher de parler à plusieurs personnes des scènes comiques qui se passoient dans notre laboratoire , nous attira quantité de gens d'esprit , qui en voulurent être spectateurs. On sortoit de chez moi plus satisfait , que du Théâtre le mieux assorti. Je sentis bien la différente situation de mon cœur dans cet aimable état , d'avec celui de ma misère. Un honnête-homme me donna lieu d'en faire l'épreuve.

La curiosité l'ayant conduit chez moi, comme bien d'autres, il me pria en sortant d'accepter deux guinées, dont il vouloit me faire présent. Je le remerciai en des termes qui le surprirent, & qui le persuadèrent qu'il y avoit encore des hommes au monde, qui sachant se borner au nécessaire, méprisoient le superflu. Gardez votre argent, lui dis-je Monsieur; & apprenez que je regarde les richesses comme des excréments de la terre, qu'il est glorieux de traiter avec mépris. Content de ce que la nature exige, le superflu m'est tout-à-fait inutile & même pernicieux. Il pourroit troubler mon sommeil, & peut-être le repos de ma vie. Il se retira sans me dire mot : je ne sai s'il fut choqué de ma réponse, ni s'il me regarda comme un fou, ou comme un homme sage.

Rig. . . qui m'avoit laissé entrevoir malgré lui le dessein qu'il méditoit, suivit de près sa jeune épouse. Elle étoit fille de Mr. de Ponth. . Gentilhomme Xaintongeois réfugié en Angleterre pour cause de Religion. De trois filles qu'il avoit, il avoit donné son aînée au Sr. Cavalier Chef des Cevenots

nommés vulgairement Camifards , qui se révoltèrent contre Louis XIV. au commencement de la guerre en faveur de Philippe V. Roi d'Espagne. Son épouse étoit trop belle pour lui , aussi s'échappa-t-elle de ses bras pour se livrer entre ceux d'un Officier qui l'emmena à Port-Mahon , où son Régiment étoit en garnison. La seconde fut accordée à une espèce de Bijoutier François réfugié ; & la troisième , qui n'étoit ni moins belle , ni moins aimable que son aînée , força Reg. . . à l'épouser le pistolet à la gorge ; & peu s'en fallut qu'elle ne le tuât d'un coup qu'elle lui en lâcha , comme il sortoit d'une Eglise.

Son mari attribua la violence de sa femme à la force de son amour. Il eut toujours pour elle de très-bonnes manières , mail il n'étoit pas en état de l'entretenir. Elle s'ennuya de languir ; & ayant appris qu'un de ses oncles venoit d'être nommé Evêque de Xainte , elle lui écrivit pour le prier de la diriger dans le dessein qu'elle avoit de changer de Religion , & de rentrer dans celle de ses ancêtres. Le nouvel Evêque trouvant

matière à son zèle , ne manqua pas de lui donner l'effor. Il croyoit se faire un mérite auprès du Roi & des Jésuites ses patrons , en saisissant l'occasion de rappeler sa famille au giron de l'Eglise Romaine. Madame Rig. ayant reçu réponse à sa lettre , partit furtivement de Londres , pour se rendre à Paris à l'adresse qui lui étoit marquée. Son mari fut allarmé de sa fuite , il ne savoit absolument quel en pouvoit être le motif ; mais la lettre qu'il en reçut de Calais , rétablit le calme dans son cœur.

Elle se servit d'expressions si séduisantes pour le déterminer à imiter son exemple , qu'il seroit parti sur le champ pour la rejoindre , s'il l'eut crue en état de lui donner du pain. Le tems seconda ses vœux. Elle lui marqua quatre mois après son départ , qu'elle avoit obtenu du Roi une pension de mille écus , qu'elle lui offrit de partager avec lui aux conditions qu'il ne pouvoit ignorer. Rig. . à qui toutes les Religions étoient indifférentes , excepté celle qui lui auroit donné du pain , se résolut de l'aller rejoindre. Il me communiqua son dessein la veille de

son départ ; & après avoir vendu à son beau-frere une pension qu'il avoit de George I. Roi d'Angleterre , qui la lui avoit donnée en montant pour ainsi dire sur le Trône de la Grande-Bretagne , il me dit adieu & partit , me laissant livré à la mélancolie de ma solitude.

N'importe , je ne me rebutai pas. Je continuai mon petit commerce , & je vivois. Je ne pensai pas même à sortir de mon état , lorsque mon Docteur vint m'en proposer un autre. Il me dit que le Sr. Prév. d'Ex. se trouvoit obligé de quitter la maison du Chevalier Ey... Une petite affaire de cœur l'en éloignoit nécessairement. Il ajouta que ce Savant ne pouvoit se résoudre à vivre dans Londres , après y avoir perdu un poste si gracieux. Il m'a demandé , reprit-il , si je ne connoissois point quelque jeune Cavalier d'esprit , qui voulût le suivre en Hollande. J'ai jetté les yeux sur vous , & je vous ai proposé. Votre caractère lui a plu , il m'a prié de vous déterminer à suivre sa fortune.

Quelque tranquille que je fusse dans ma
solitude ,

solitude , mes espérances se réveillèrent. J'acceptai sans balancer la proposition du Docteur , & les offres de Prév. . . Il commença par m'ouvrir sa bourse , pour me mettre en état de payer quelques petites dettes que j'avois depuis long-tems. Je n'oubliai pas de mettre sur la liste que je lui en donnai , la récompense dont je voulois gratifier ma bonne femme d'hôtesse. Je m'acquittai avec tout le monde , & je partis avec lui.

Mon humeur naturellement enjouée , se réveilla dès-que nous eûmes levé l'ancre ; & une aventure des plus plaisantes dont je fus témoin à Gravezend , me divertit beaucoup. Le vent nous étant devenu contraire , nous fûmes arrêtés au port de cette petite Ville. Prévoyant bien que nous aurions le tems de nous ennuyer en mer , nous nous fîmes porter à terre. Nous ne fûmes pas entrés dans l'Auberge où nous allâmes loger , qu'ayant mis sans dessein la tête à la fenêtre , je vis d'assez loin un homme qui galoppoit avec toutes les allures d'un cheval. Il étoit nud , & avoit une selle

sur le dos & un bridon à la bouche.

Ils'arrêta tout court devant notre Auberge un peu à côté de la porte , & s'attacha lui-même par les rênes de son bridon à un anneau de fer fiché dans le mur. Il y demeura bien une grosse demi-heure avec autant de tranquillité , qu'un cheval qui attend que son maître sorte du cabaret pour le monter & continuer sa route. Au bout de ce tems-là il se détacha lui-même , & parla en ces termes à l'hôte , à l'hôtesse , & à beaucoup de gens qui s'étoient rassemblés devant l'Auberge.

Je suis , dit-il , de l'illustre race chevaline de Pégase. Eucéphale étoit un de mes ancêtres. Cupidon m'a pris pour son Coureur , & j'ai l'honneur de porter tous les billets doux dictés par ce puissant & aimable Dieu. Je porte même souvent Mercure , la Renommée , & même Iris , quand Junon la dépêche par un coup extraordinaire de belle humeur. Fatigué de la course que j'ai faite aujourd'hui , je me suis arrêté ici pour repâître. Je ne doute pas que le Cavalier qui me monte , n'ait grassement payé ; je m'en vai

le rapporter incessamment où je l'ai pris , pour courir de nouveau , afin de rendre à un Amant qui est sur le point de se désespérer , une lettre consolante de sa Maîtresse , qui doit retenir son bras courroucé de son sort , qu'il croit le plus malheureux du monde. Il s'est imaginé que celle qu'il aime , est entre les bras d'un rival , tandis qu'elle est renfermée par ses rigoureux parens , qui n'approuvent pas son amour. A moi Pégase , s'écria-t-il ! donne-moi ton agilité , afin que je me montre digne de ton sang.

Il dit , & après avoir fait quelques ruades & petarades , il recommença sa course en hennissant , & criant ensuite ohé , ohé ! ni plus ni moins qu'un Courier qui va pour des affaires de conséquence. Cette aventure nous réjouit extrêmement , je crois qu'elle contribua à l'appétit que j'eus à souper , je n'ai tant mangé de ma vie.

Notre hôte , qui étoit un homme gracieux , n'attendit pas que nous nous informassions qui étoit cet homme , & comment il étoit tombé dans cet excès de folie. Il nous prévint ; & nous ayant demandé en en-

trant dans la chambre, si nous avions jamais vu un spectacle pareil, il nous fit l'histoire de cet homme qui nous en avoit donné le plaisir.

C'est, nous dit-il, un Gentilhomme de Rochester, à qui la cervelle a tourné à l'occasion d'une lettre de sa Maîtresse qui fut interceptée. Il en eut un chagrin qui lui causa une affreuse maladie, dont la folie a été le terme. Il s'est fourré dans la tête qu'il est cheval de poste. Vous avez entendu la généalogie qu'il s'est faite lui-même. Il la répète par-tout où il s'arrête. Nous le voyons ici régulièrement une fois le mois. Il parcourt ainsi tous les ans, les Villes, les Bourgs & les Villages à quinze lieues autour de sa Ville natale.

Après avoir remercié l'hôte de sa complaisance, nous fîmes sur cette aventure mille réflexions badines, qui nous égayèrent. Nous les continuâmes pendant le souper, qui nous fut servi bientôt après, où nous avions de fort aimables Dames Angloises & Allemandes qui étoient sur notre chaloupe. Elles avouèrent que l'exactitude & la fidélité de

ce cheval imaginaire seroit bien plus de leur goût , si l'on pouvoit compter sur sa discrétion ; mais que tandis qu'il auroit l'usage de la langue humaine , il y avoit beaucoup de risque à s'y fier. Mais aussi , dit une d'entre elles qui l'avoit attentivement considéré , je lui trouve un avantage favorable à une Maîtresse qui s'en serviroit comme d'un postillon. C'est qu'il est assez bien tourné pour pouvoir remplacer l'Amant auquel elle l'enverroient , s'il venoit à lui être infidèle. Oui , dit une autre ; mais n'auroit-il pas aussi l'avisement & la malice de débusquer des cœurs des Belles , les Amans qu'elles aimeroient , qui seroient en effet plus aimables que lui ? Qu'importe , reprit la première , si l'on ne perdoit rien au change. On continua sur ce ton-là pendant la table , qu'on ne quitta qu'aux approches du jour. Nous pensions à prendre du repos , lorsque le Capitaine s'en vint faire grand bruit à l'Auberge pour nous éveiller , nous croyant bien endormis. Le vent étoit devenu bon , il avoit raison d'en profiter. Nous nous rembarquâmes avec plaisir , espérant n'être pas

long-tems en mer. Notre trajet fut si prompt , que le même jour à l'entrée de la nuit nous arrivâmes à Helvoetsluys , petit lieu situé presque à l'embouchure de la Meuse. Nous en partîmes le lendemain par terre , pour ne pas languir sur cette rivière , & nous arrivâmes à Rotterdam à l'heure du dîné.

Prév. . . qui étoit dans l'impatience d'être rendu à Amsterdam , où il avoit dessein d'exercer sa plume , me proposa de continuer notre route. Cette résolution fut de mon goût , & nous prîmes la barque pour la Haye , où nous ne nous arrêtâmes qu'autant de tems qu'il en fallut pour recevoir nos coffres , que notre hôte de Rotterdam s'étoit chargé de retirer du Vaisseau & de nous envoyer. La Haye étoit fort de notre goût , & nous en aurions aimé le séjour , si nous y eussions trouvé l'occasion de nous indemniser par quelque Ouvrage , de la grosse dépense qu'on est obligé d'y faire. Ayant donc reçu nos coffres le deuxième jour de notre arrivée , nous en partîmes pour Amsterdam , où nous mîmes aussitôt la main à l'œuvre.

Nous nous renfermâmes à l'Auberge dans le dessein de ne paroître qu'après avoir fini les *Mémoires de Cleveland* ou le *Philosophe Anglois*, que nous commençâmes en arrivant. Je dis nous, quoique je n'aye eu d'autre part à cet Ouvrage, que d'avoir donné l'idée de quelques aventures, & pris la peine de le mettre au net. Trois semaines de travail assidu nous conduisirent à la fin du quatrième volume. Nous avions projeté de le pousser jusqu'au septième, & nous l'aurions fait tout de suite, si un Libraire d'Utrecht qui acheta le Manuscrit, n'eût eu l'empressement de l'imprimer tel qu'il étoit, dans l'espérance que Prév.... lui donna de lui fournir incessamment le reste. Mais dès-que nous eûmes touché notre argent, son ardeur pour le travail se rallentit. Il promit cependant de le continuer, & s'engagea même avec deux Libraires de la Haye à traduire l'*Histoire de Mr. de Tien*, & à l'enrichir de remarques intéressantes : & comme les Libraires s'étoient apperçus qu'il avoit du panchant à la dissipation, ils l'engagèrent à aller demeurer à la Haye,

afin de le faire travailler sous leurs yeux.

Cette précaution , si sage en apparence , fut la cause de la perte de Prév. . . Il ne fut pas long-tems à la Haye sans y faire une Maîtresse , qui le consumoit si fort en dépense & l'occupoit tellement , qu'il n'étoit pas possible que son travail le fît subsister. Je ne fus pas le seul qui éprouvai les effets de ce désordre. Le Médecin , dont j'ai déjà parlé , & qui avoit fait ma consolation à Londres , eut bien de la peine à se faire payer de quelque Ouvrage que Prév. . . lui avoit fait faire. Il avoit quitté l'Angleterre pour passer en Hollande. Prév... l'avoit employé , mais ses affaires ne lui permettant pas de continuer , il rendit son Ouvrage à Prév & lui en demanda le payement. Celui-ci qui étoit un panier percé , n'en ayant pas voulu le remettre à un autre tems ; mais le Médecin lui ayant parlé des grosses dents , ne lui donna que douze heures de tems pour le satisfaire. Le débiteur qui savoit que son créancier n'étoit pas tendre , trouva de l'argent , & le paya avant l'échéance du terme qu'il lui avoit été fixé.

Pour moi , je ne fus pas long-tems sans m'appercevoir que je m'étois engagé dans une mauvaise société. Je pris mon parti , j'y fus même déterminé par un autre motif. *Link* que tout la Haye connoissoit pour une véritable Sangsue , qui avoit épuisé la plupart de ses Amans , se donnoit en ma présence des airs qui ne me convenoient point du tout. Outre qu'une créature de ce caractère ne méritoit point de ménagement , j'étois trop naïf pour en user avec elle. Je la relevai un jour en présence de son Amant avec des airs de mépris & en des termes peu ménagés , qu'elle sentit parfaitement bien. Quelques larmes qu'elle appella à son secours , irritèrent Prév . . . qui voulut s'aviser de m'imposer silence. Il fut très-sage de se taire lui-même , quand je le lui imposai à mon tour. Je me levai , & après avoir traité la Donzelle comme elle méritoit , je sortis résolu de ne me trouver jamais plus en sa compagnie ; & quelque sollicitation que m'en ait pu faire sa dupe d'Amant , rien ne fut capable de me ramener.

Un Ami que je m'étois fait à Amsterdam ,

m'avoit procuré la traduction d'un Ouvrage intitulé la *Physique Sacrée*. Je me vis indemnisé par-là de l'occupation que me donnoit Prév. . . Je m'attachai fort à mon Ouvrage ; & si je le suspendoit , ce n'étoit que pour aller passer une heure chez un des deux Libraires qui avoient entrepris le *De Thon* , où j'étois reçu avec toute sorte de politesse. Son épouse qui a beaucoup d'esprit , paroissoit souffrir ma conversation , c'en fut bien assez pour me borner à cette occasion de me donner du re'âche , cette seule société me tint lieu de toutes celles que j'aurois pu lier , je ne voyois plus Prév. . . qu'avec une politesse indifférente , & je ne balançai pas à lui dire que j'en agirois avec lui de la sorte , tandis qu'il verroit sa grispine , que j'honorerois d'un souverain/mépris. Cette ouverture ne lui fit aucune impression. Il en étoit si coëffé , que pour ne pas la désobliger , il se brouilla avec tous ceux qu'il avoit tout lieu d'estimer ; il poussa même si loin sa complaisance , qu'il n'épargna pas des femmes d'honneur auxquelles il avoit de l'obligation. Son amour aveugle pour sa Lenki ,

réduisoit son esprit à la même condition. Il s'imaginoit sans doute lui rendre son honneur , aux dépens de celles à qui il l'enlevoit par les traits les plus aigus & les plus déchirans. C'est ce funeste aveuglement qui a failli à le conduire à une fin des plus tragiques.

Outre l'argent qu'elle lui coutoit , il en perdoit beaucoup , qu'elle l'empêchoit de gagner , en lui prenant plus de tems qu'il n'en employoit au travail. C'est ainsi qu'il se déranger si fort , qu'il se vit forcé de quitter la Haye , & par conséquent d'abandonner son entreprise , dont la plus grosse partie lui avoit été payée d'avance. Il s'en alla à Londres avec sa Lenki , où il éprouva les suites funestes de son amour effrené. Ne pouvant fournir aux dépenses de cette créature , il essaya de la soutenir aux dépens d'autrui ; mais ce coup d'essai faillit à lui couter la vie. Elle lui fut conservée par ceux mêmes qu'il avoit voulu duper. Il sortit de Londres pour se retirer à Calais , où il s'arrêta *incognito* pour employer ses amis à lui ménager sa paix avec l'Ordre Monastique

dont il avoit secoué le joug. Ses Supérieurs se donnèrent eux-mêmes le soin d'obtenir du Pape un Bref, qui lui permettoit d'entrer dans un autre Ordre, où chacun mene la vie qui lui plaît. Lenki informée qu'il étoit en lieu de sûreté, ne tarda pas à le joindre. Leur union se renouvela à Paris avec autant d'ardeur qu'elle s'étoit faite à la Haye. En changeant d'état, il n'avoit point changé d'inclination. Il avoit jeûné pendant dix ans chez Loyola, & pendant douze chez les Bénédictins : il n'étoit pas étonnant de le voir si affamé. Il lui faut au moins autant de tems pour satisfaire son appétit, qu'il a languï par la privation des objets propres à le contenter. Heureux ! si Lenki ne lui fait point quitter Paris.

Quoi qu'il en soit, je menai une vie tranquille après son départ, ma plume suffisoit pour m'en procurer les petites douceurs. J'étois trop heureux, pour que ma médiocre félicité ne fût point troublée. Les remèdes que j'avois pris à Londres, n'avoient rien fait que pallier mon mal. Tous les symptômes s'en renouvelèrent, & je fus aussi

perclus de mes membres que je l'avois été en Angleterre. Le Docteur prenant congé de moi en quittant la Hollande , ne m'en fit pas un mystère. Il me produisit un Chirurgien François établi à la Haye , qu'il instruisit parfaitement de la nature de mon mal. Il me conseilla de me mettre entre ses mains. Je ne sai si je n'ai point mal fait de n'avoir pas suivi ses avis : mais je sens bien qu'il me manque quelque chose , malgré l'exactitude & l'attention avec lesquelles j'ai été traité par un Médecin qui m'offrit généreusement ses soins.

M'étant donc déterminé à recevoir le soulagement qui m'étoit offert , je fus mis dans un cours de remèdes , où mon gracieux Libraire me fut d'un grand secours. Les bouillons & les autres alimens dont je pouvois faire usage , me venoient de chez lui , & les derniers me furent fournis avec autant de bonté que les premiers. On soutenoit tout cela d'une extrême politesse. J'étois confus de voir deux fois le jour des émissaires qui venoient de la part de mes bienfaiteurs s'informer de mon état. Rien n'étoit plus con-

folant pour un homme auffi malheureux que moi.

On s'imaginera peut-être que la situation où j'étois m'avoit fait oublier mes proches & ma patrie. Rien moins que cela. A mesure que je jouissois de quelque rayon de fortune , ces sentimens naturels me renaissent , & je n'y pensois point du tout quand j'étois accablé de mal & de misère , ma sensibilité étoit entièrement étouffée sous le poids de mes malheurs. Depuis que j'étois sorti de ma patrie , je n'eus jamais tant d'envie de la revoir , que pendant le cours de mes remèdes. Je me proposai d'y faire un voyage *incognito*, dès-que j'en serois quitte. J'écrivis à mon pere en me mettant entre les mains des Médecins ; mais j'appris par la réponse que me fit le mari de ma sœur aînée , qu'il étoit mort. Il eut même l'imprudence de me marquer que ma conduite n'avoit pas peu contribué à lui faire perdre la vie. Il ajoutoit que le bon homme avoit eu tant de chagrin de la fuite de Ferdinande , qu'il étoit persuadé que j'avois séduite & engagée à me suivre , qu'il n'avoit survécu que deux

mois à son départ ; & conséquemment à cette idée , disoit-il , & à celle qu'il avoit de mes débauches , il m'avoit donné sa malédiction en mourant.

Cette Lettre que mon beaufrere pouvoit bien se dispenser de m'écrire , me piqua au vif. J'étois outré des airs qu'il se donnoit , & je méditois la vengeance que j'en voulois prendre. Quant à mon autre beaufrere Major d'Arras , je n'en eus jamais ni vent ni fumée. Il sembloit que toute ma famille s'étoit liguée avec ma mauvaise fortune. Je pris donc la résolution de faire un voyage en Champagne , aussi-tôt que je serois en état de l'entreprendre. J'achetai à cet effet un petit cheval assez vigoureux pour mon dessein. Je voulois prendre la route des Ardenes , qui abrégéoit mon chemin de quinze lieues.

La confidence que je fis de mon projet à un ami , me fut salutaire. Il me fit sentir que ce seroit m'exposer beaucoup que d'aller dans ma Province , où le Prévôt avoit ordre de m'arrêter ; & d'autant plus que n'étant pas bien avec mes parens , je n'y trouverois

aucun asile. Ce raisonnement ayant calmé mon courroux , me persuada ce que j'aurois dû prévoir , si la passion ne m'eût obsédé. Ma vengeance & mon dessein s'évanouirent à la fois. Je ne pensai plus qu'à me tirer d'intrigue , & à me consoler d'être sans parens le reste de mes jours.

Mes remèdes ayant suspendu ma traduction de la *Phisique Sacrée* , je m'y appliquai de nouveau avec beaucoup d'affiduité. La retribution que je retirois de mon travail , jointe aux secours que je recevois de mon officieux Libraire , me mettoient dans un état à pouvoir me passer du reste du monde. Après avoir essuyé tant de tempêtes , je me trouvois heureux dans le calme dont je jouissois. On avoit beau me venir rapporter qu'on parloit de moi comme d'un Aventurier , inconnu à tous les François qui venoient à la Haye de toutes les parties de la France , & qu'il falloit qu'il y eût bien des choses sur mon compte , puisque tout le monde ignoroit mon nom & ma patrie , rien de tout cela n'étoit capable de troubler mon repos. Je continuai à mener une vie fort retirée , je ne

ne sortois guères que pour me délasser de mon travail , en prenant l'air hors de la Ville ; & à deux maisons près où j'allois deux fois la semaine , je ne fréquentois personne. Ma conversation étoit ordinairement avec les Morts , je veux dire avec les Livres. Bien différens des Vivans , ils me corrigèrent de mes défauts sans aucun fiel , je les quittois & les reprenois à ma fantaisie , sans qu'ils s'en formalisassent ; & j'en retirois beaucoup d'avantages , sans être exposé aux traits de la critique , de la médisance , de la calomnie , ni à la jalousie & au mépris , ce qu'on éprouve souvent dans la plûpart des cercles.

Les Cafés & les Cabarets étoient encore moins mon élément. Je ne pouvois m'imaginer quels plaisirs peuvent y goûter ceux qui les fréquentent. Je suis si prévenu contre ces maisons publiques , que je ne comprends pas qu'on puisse en être des piliers , à moins que d'y avoir des rendez-vous pour des affaires. Mais on n'y voit ordinairement que des gens désœuvrés , qui ne sachant pas s'occuper ; y cherchent à charmer leurs ennuis en lisant des nouvelles dont un Gazetier

remplit une misérable feuille du lundi , & qu'il retracte le vendredi. Que de tems perdu , pensois-je quelquefois ! que je me trouverois à plaindre , s'il me falloit réduire à ce genre de vie ! J'étois si fort revenu de ces fades amusemens , que s'il m'eût fallu reprendre celle que j'avois menée à Paris & en Lorraine , j'aurois préféré la prison à une liberté si agréable en apparence , qui charme la jeunesse volage & inconsidérée. .

Telle étoit la vie retirée que je menois , lorsque la complaisance & la politesse m'obligèrent pendant quelque tems à prendre l'effor. Un Etranger qui arriva à la Haye , me rendit une Lettre d'un ami , qui me prioit de lui faire voir la Hollande , & de lui servir de Mentor. Je ne pus me dispenser de me prêter à ses desirs , c'étoit le moins qu'il pouvoit exiger de mon amitié. Le jeune Cavalier qu'il me recommandoit , étoit un Gentilhomme de Touraine , qui ne manquoit ni d'argent , ni de crédit. Bien lui valut ; car je n'étois pas en état d'y suppléer. Je me préparai à l'accompagner dans toute la Hollande , aussi exactement que s'il en eût voulu faire la Carte.

Nous eûmes à Leyde une aventure qui faillit à me jeter dans l'embarras. Il y avoit dans l'Auberge où nous fûmes loger , une fort belle fille que nous prîmes pour la servante. Le Cavalier que j'accompagnois en fut épris. Ayant affecté d'avoir quelque besoin , il descendit de l'appartement que nous occupions , pour s'entretenir , sans savoir un mot de Flamand , avec cette Beauté qui n'entendoit point le François. Mais l'amour est assez ingénieux pour suppléer à l'ignorance des langues , le langage des yeux est de toutes les nations.

Mon amoureux compagnon , guidé sans doute par l'amour , la chercha avec tant d'ardeur , qu'enfin il la trouva dans le jardin où elle cueilloit des herbes pour la cuisine. Il l'accosta les yeux enflammés. Elle n'en fut point effarouchée. La nature fut bien lui faire discerner qu'il ne l'approchoit pas pour lui faire du mal. Les signes qu'il lui fit furent assez expressifs pour qu'elle comprît qu'il l'aimoit. Elle lui répondit également par signes , qu'elle ne le haïssoit pas. Aussi étoit-il d'une assez jolie figure pour se faire aimer.

L'entendant aussi-bien qu'elle l'entendoit , il voulut s'avancer pour lui prendre un baiser. Elle fit quelque résistance , mais qui ne fut pas assez grande pour l'en priver. Cependant elle le rebuta d'une certaine façon , à lui faire entendre qu'elle se défoit des étrangers , & j'entendis de la fenêtre , d'où je les considérois sans pouvoir en être apperçu , qu'elle lâcha ces mots *niet Fransman*. Il comprit tout comme moi qu'elle lui disoit qu'elle se défoit des François.

Il mit aussi-tôt la main sur la poitrine , & jeva les yeux au Ciel , comme pour lui jurer qu'il l'aimoit avec sincérité. A ce serment qu'elle me parut entendre parfaitement bien , elle lui prit la main où il avoit une bague , & elle lui fit signe de la lui mettre au doigt comme une preuve qu'il vouloit l'épouser. Ne sachant pas les suites que pourroit avoir cette cérémonie , il l'ôta aussitôt , & la lui mit au doigt qu'elle lui présentoit ; & après l'avoir reçue , elle lui donna un tendre baiser. Il ne se contenta pas de cette faveur , & aspirant à une plus grande , il prit avec elle certaines familiarités qu'elle

souffrit avec bien peu de résistance : & lui ayant fait entendre qu'on pourroit les découvrir des maisons voisines qu'elle lui montrait , elle lui fit une grande révérence & se retira.

Il y a grande apparence qu'elle prit son tems dans le reste de la journée , pour raconter son aventure à sa mere , qui étoit veuve , & que la bonne femme comptoit avoir un gendre dans la personne du jeune Cavalier. De cette affaire-là nous en fûmes mieux traités ; & la bonne femme ayant mis trois couverts à notre table , que j'avois fait dresser dans notre appartement , me dit en Hollandois que sa fille auroit l'honneur de souper avec nous. Je lui répondis qu'elle nous feroit honneur & plaisir , & comme elle sortoit je regardai mon Télémaque sans pouvoir me tenir de rire. Inquiet de savoir pour qui étoit ce troisième couvert , je le satisfis sans le faire languir. Je lui répondis que la belle Fille qu'il avoit caressée dans le jardin devoit souper avec nous , & qu'apparemment il l'en avoit priée. Moi , dit-il vivement ? hé comment aurois-je pu l'en prier , ne sa-

chant pas un mot de Hollandois ? Bon , bon , repartis-je ! puisque vous avez su lui exprimer votre amour , il ne vous a pas été difficile de lui faire entendre tout le reste. Je vous avoue , reprit-il , que si j'avois cru qu'elle m'eût compris , je lui en aurois fait la proposition. Mais n'importe , ajouta-t-il ; elle m'a assez entendu , pour apprendre que sa présence ne peut que me faire plaisir. Il me dit ensuite qu'il donneroit cent louis pour savoir autant de Flamand que j'en savois. Je lui repartis que peu de chose à ce prix-là lui couteroit bien cher. Je le parlois effectivement très-mal , mais je l'entendois beaucoup mieux.

Le souper fut servi , & la Fille y vint très-bien ajustée & d'une grande propreté. Il est certain que sa beauté étoit brillante. Après m'avoir salué très-gracieusement en entrant , elle s'approcha de mon compagnon , qui étoit tout ébahi de la voir encore plus belle qu'elle ne lui avoit paru. Elle lui donna deux baisers avec autant de tendresse que de naïveté. Prétendant en avoir autant , je la joignis pour les prendre ; mais elle me

refusa d'une manière si polie , que je n'insistai pas davantage. Si j'en agissoit , me dit-elle , avec Monsieur par un principe de politesse , je croirois devoir vous traiter également. J'ai très-grande raison de lui donner cette marque de distinction , ne soyez donc pas surpris que je m'en acquite.

. Une preuve d'amour si authentique ravit mon compagnon. Ses yeux & ses manières ne me permirent pas de douter que son cœur ne fût absolument pris. Je ne sai par quel pressentiment j'en fus mortifié ; mais je craignois que cette passion naissante ne se fortifiât , par le retour que la Belle avoit pour lui. Je voyois parfaitement qu'elle traitoit cette affaire d'un grand sérieux & de très-bonne foi.

. Je ne leur étois point suspect , car ils se firent l'amour pendant toute la table , ils se caressèrent avec autant de liberté que s'ils eussent été accordés authentiquement. Je m'étois agréablement prévenu qu'ils auroient besoin de mon ministère pour leur servir d'interprète , mais ils ne m'employèrent pas. Ils nourrirent leur passion mutuelle de la

même manière qu'ils l'avoient fait naître. Leurs yeux & les signes qu'ils faisoient pour s'exprimer leurs tendres sentimens, me firent comprendre que l'Amour n'a pas besoin d'interprête, & que l'éloquence de la bouche fait moins de progrès dans ce doux commerce, que le langage des yeux, & les manières qui le soutiennent. Ils me laissèrent si peu de vuide dans leur conversation amoureuse, que je ne trouvai pas à placer un mot.

Chagrin de voir ce jeune homme s'engager si avant avec cette Fille, je prévoyois celui qu'auroient ceux qui me l'avoient recommandé. Il leur tenoit de trop près pour n'être pas vivement touchés, s'il faisoit quelque fausse démarche. Il me convenoit de faire tous mes efforts pour étouffer cette passion dès sa naissance, puisqu'il sembloit qu'elle s'étoit formée sous mes auspices. Cependant cette scène amoureuse dura au-delà de la table; & je ne doute pas que si la bonne femme ne fût montée pour ramener sa fille, elle n'eût duré toute la nuit. Dans l'espérance que ce n'étoit qu'un amour entre

tre oiseaux de passage , je ne laissai pas d'y prendre plaisir. Jamais la nature ne s'étoit si bien développée à mes yeux. D'où j'inférerai avec combien d'artifice la plupart des Amans s'efforcent de se prouver leur amour. En verité , quand on y va de bonne foi , on n'a que faire d'étudier pour persuader qu'on aime.

Dès que la mere parut , la fille bien née se leva , & après m'avoir salué , elle embrassa tendrement son Amant en présence de sa mere , qui pour confirmer la passion de sa fille , l'embrassa aussi avec beaucoup de tendresse. Je fus aussi étonné qu'un homme à qui les cornes pointent. Il s'en apperçut & m'en demanda la cause. Je lui répondis très-franchement , que j'étois inquiet sur les deux scènes qui s'étoient passées entre cette Fille & lui. Si vous ne cherchez , lui dis-je , qu'à passer le tems , je suis charmé que vous en ayez trouvé l'occasion : mais s'il y a dans votre amour autant de sérieux que j'en puis comprendre , vous me permettrez de vous dire , que j'aurois beaucoup à me reprocher si je ne tâchois de briser une chaîne qui vous

paroît douce aujourd'hui , & qui un jour vous deviendrait très-dure. Jamais , jamais , me répondit-il brusquement. Il n'est pas possible , ajouta-t-il , qu'un si beau feu & si bien allumé puisse s'éteindre. Ce n'est pas ainsi que je l'entens , repris-je ; je ne fais attention qu'au chagrin qu'auroient vos parens , si vous veniez à ferrer antiquement les nœuds de votre passion , & vous pourriez bien en être la victime. Il me repliqua que quoi qu'il en pût arriver , il ne pourroit jamais être malheureux , s'il étoit une fois en possession d'une si belle & si aimable personne. Il n'est pas possible , reprit-il , que le Ciel ne nous ait faits l'un pour l'autre. Sur ce pié-là , il saura bien m'indemniser de l'injustice & de la cruauté que mes parens pourroient exercer contre moi.

Ne pouvant en tirer de meilleure raison , je me mis dans mon lit , & il ne tarda pas à entrer dans le sien. Je ne sai s'il rebuta Morphée , ou si ce restaurateur des hommes se refusa lui-même ; mais il ne dormit point de toute la nuit. Je ne dormis guères mieux ; car il troubla mon sommeil , com-

me sa Belle troubloit le sien. A peine j'allois m'y livrer , que des soupirs profonds , souvent des sanglots , quelquefois des expressions tendres qui lui échappoient , m'éveilloient en sursaut. Fatigué de cette insomnie , je lui demandai s'il n'étoit point incommodé. Mon corps se porte fort bien , me répondit-il , mais mon esprit & mon cœur sont bien malades , je sens un mal que je n'ai jamais senti. Il m'est cher , je l'aime , & je serois fâché d'en guérir. Croyez-moi pourtant , lui dis-je , & cherchez-en au plus vite le remède ; car les suites en pourroient être fâcheuses. Hô que non , reprit-il ; la douceur que je me promets , & que je goûte par anticipation , ne sauroit être une source d'amertume. Amen , lui repartis-je , & je m'assoupis à l'instant.

Je dormis jusqu'après Soleil levé sans aucune interruption. Je me levai croyant partir pour Amsterdam. Dans ce dessein je tirai le rideau du lit de mon compagnon , & je vis ce à quoi je n'aurois jamais pu m'attendre. Sa Belle étoit assise sur un fauteuil , se soutenant d'un coude sur le chevet de son

lit. Ils s'entregardoient avec délectation ; & se faisoient des minauderies auxquelles je ne comprenois rien , mais je m'imaginai que l'Amour animoit leurs organes. Il ne me parut pourtant pas qu'elle eût aussi mal dormi que lui. Elle avoit les yeux vifs , & le teint vermeil comme une rose. Elle se leva dès qu'elle m'eut apperçu ; & après l'avoir embrassé toujours avec la même tendresse , elle me fit la révérence , & s'en alla en me disant *Goede morgue Mynheer*.

Surpris de l'aventure , je demandai à mon compagnon s'il y avoit long-tems qu'elle étoit entrée. Il me répondit qu'il y avoit au moins trois heures qu'elle avoit frappé à la porte. Le cœur m'ayant inspiré , reprit-il , que c'étoit elle-même , je me suis levé & lui ai ouvert. J'étois en chemise , & elle n'en a point été allarmée. J'ai voulu profiter du moment , mais elle m'a résisté , me faisant entendre , que quoique son cœur fût à moi , elle ne m'avoit encore donné aucun droit sur sa personne. Cette réponse m'a rendu si respectueux , que je me suis borné à lui confirmer mon amour. Elle m'a payé de retour ,

& nous nous sommes contentés de nous faire des caresses réciproques. Ah Ciel qu'elle est aimable, s'écria-t-il dans un amoureux transport ! & le sommeil le saisit aussi brusquement que s'il eût été frappé de la foudre.

Le voyant endormi si profondément, je refermai ses rideaux, & pour ne pas l'interrompre, je descendis pour prendre du café avec nos hôtes. Elles m'entretinrent de toute autre chose que de ce que je souhaitois. J'eus beau les mettre sur les voies, je ne pus réussir à leur arracher un seul mot sur le compte de mon compagnon de voyage. J'admirai ce flegme Hollandois : & quoique je connusse le caractère de cette nation qui parle peu, je ne pouvois pourtant m'imaginer que ces deux femmes eussent pu garder le silence, s'il y avoit eu du mystère entre elles & le jeune Cavalier.

Après m'être repue de cette idée, je leur demandai ce qu'il leur falloit pour notre gîte ? La mere me répondis d'un grand flegme, qu'il n'étoit pas encore tems de compter, & que quand il seroit venu, elle vouloit m'apprendre qu'elle savoit payer un plaisir

par un autre. Cette réponse me débouta en quelque façon des espérances que j'avois conçues. Je ne favois que penser d'un desintéressement si rare parmi les gens de cette espèce. Je sortis pour me livrer à mes réflexions dans une belle allée , qui n'étoit pas loin du logis : mais ne voyant goutte dans cette aventure , où l'Amour jouoit un nouveau rôle , & qui m'étoit inconnu , je ne pus me fixer à aucune décision.

Ayant rêvé mon sou , je retournai au logis , résolu d'apprendre de quelque manière que ce pût être le dessein de mon compagnon. Croyant le trouver encore au lit , je montai à notre chambre , & j'eus la malice d'examiner s'il n'avoit point été foulé , & s'il y avoit plus d'une place empreinte. Je n'y remarquai rien de tout ce que je pouvois soupçonner. Je descendis dans la cuisine , & je le trouvai en conversation muette avec la mere & la fille. Il me parut qu'ils s'entendoient parfaitement bien , & qu'ils se répondoient juste à leurs idées & aux signes qu'ils se faisoient pour se les exprimer. Leur air & leurs manières me firent comprendre que

je n'étois pas de trop. Je demeurai donc dans ce lieu , où je fus assez long-tems témoin de leur dialogue , dont les expressions nouvelles pour moi , excitèrent à la fois mon attention & mon étonnement.

Quand ils se furent expliqués , la Fille ayant passé dans une espèce d'Office , en rapporta une copieuse tasse de chocolat avec deux biscuits que la servante avoit préparé. La Fille me demanda fort poliment si j'en fouhaitois. Je la remerciai , & dès qu'il eut pris celui qu'on lui avoit présenté , il sortit avec moi , pour aller voir ce qu'il y avoit de curieux dans cette Ville. Je saisis l'occasion , & l'ayant prié de me parler ingénument , je lui demandai ce qu'il prétendoit faire de cette créature ? Ma Divinité ! répondit-il d'un ton fort haut , & fut-elle créature dans le sens que vous l'entendez , je l'adorerai toute ma vie.

Ces manières auxquelles je ne m'attendois pas , réveillèrent mon ancienne sensibilité. Je lui repliquai que j'étois surpris d'une conduite si extraordinaire , & de l'air dont il recevoit mes remontrances après la confian-

ce qu'il m'avoit donnée. Il me repliqua que malgré tout ce que je pouvois dire , j'avois tort de mettre mon doigt entre le marteau & l'e clume , & que l'amour n'étoit sujet à aucune loi , à aucune règle. Je trouve , reprit-il , l'occasion de me rendre heureux , faut-il que je sois assez ennemi de moi-même pour ne pas l'a mettre à profit ? Quant au ton que j'ai pris pour vous repliquer , mon amour l'autorise. Il ne peut qu'être choqué du terme peu ménagé dont vous vous êtes servi. Il choque également mon amour & la divinité que j'adore. Tous vos avis sont inutiles , ajoua-t-il , l'amour m'a blessé du plus charmant de ses traits. Oseriez-vous vous flater de pouvoir me guérir de la blessure qu'il m'a faite ?

Mais , lui repartis-je , vous pouvez fort bien me dire vos sentimens avec d'autres manières. Il m'interrompit , me repliquant du même ton , que si je n'étois pas content , il étoit homme à me contenter d'ailleurs. Le feu me montant au visage , je mis l'épée à la main en le traitant de petit sot. Il me répondit en brave homme. Nous eûmes à

peine le tems de nous mettre en posture, qu'il fut saisi par sa Belle, qui se trouva sur nos traces à point nommé. Il y a toute apparence qu'elle nous suivoit de près.

Je rengaina mon épée, & je me retirai pour ne pas faire assembler une nombreuse populace, qui voyant mon ennemi entre les bras d'une Fille de leur connoissance, m'auroit infailliblement immolé à l'amour de leur patriote. En passant un pont je me retournai pour voir que deviendrait ce couple amoureux. Je les apperçus marchant à petit pas dans la rue qui menoit au logis. Elle lui avoit donné le bras sans façon, quoique cet usage ne soit pratiqué en Hollande qu'entre mari & femme. Je doute même qu'on l'approuvât entre des Amans solennellement promis.

Il ne me restoit d'autre parti à prendre que de m'en revenir à la Haye. C'est celui que je pris à l'instant, abandonnant l'étourdi Cavalier à la conduite de son amour aveugle & précipité. Mais ne voulant pas perdre mon sac de voyage où j'avois mon plus beau linge, dont je n'étois pas trop bien fourni,

je m'en allai chez l'Ecuyer de l'Académie de Leyde , avec qui j'étois ami. Je lui appris en gros mon aventure , & je le priai d'envoyer sa servante à l'Auberge pour demander mon sac. Elle alla & revint fort vite sans me l'apporter , disant qu'elle y avoit trouvé un jeune Cavalier , qui l'avoit chargée de me dire que je lui ferois plaisir de l'aller prendre moi-même , & que la belle *Mitie* , c'étoit le nom de la Fille en question , lui avoit dit de me prier de sa part de venir au moins lui dire adieu. La prudence me défendant cette démarche , je renvoyai la servante pour leur dire de ma part , que trouvant un ami qui me ramenoit à la Haye dans son carosse pour des affaires que nous avions ensemble , je ne pouvois absolument différer mon voyage. Cette Fille s'acquitta de sa commission , elle me rapporta mon sac , & je partis après avoir dîné avec mon ami & son épouse. Je les régalai de mon aventure dans toute son étendue. Elle les divertit pendant tout le dîné , & ils ne purent s'empêcher d'admirer ce coup extraordinaire du caprice de l'Amour. Il est rare en effet d'en trouver des exemples..

De retour à la Haye , je n'eus point de plus grand empressement que d'en aller servir un plat , comme d'un fruit nouveau aux personnes des deux sexes que je fréquentois. Tout le monde reçut mon histoire avec la même admiration. Elle fut bientôt divulguée , & l'on ne parla d'autre chose pendant quelques jours dans tous les cercles. La plupart de ceux qui l'entendirent , s'empressoient de l'apprendre de ma bouche , & comme je n'en oublois aucune circonstance , ils l'écoutoient avec une plus agréable surprise.

Quelque indifférente que me fût absolument cette aventure , je ne laissois pas d'être inquiet d'en savoir le dénouement. Je ne pouvois me dispenser de me décharger auprès des parens de cet étourdi , du soin qu'ils m'en avoient confié ; mais je ne voulois leur écrire , qu'après avoir vu la fin de cette plaisante scène. Ne pouvant la voir de mes yeux , j'écrivis à l'Ecuyer de Leyde pour le prier de la suivre avec beaucoup d'attention , afin que je n'en perdisse pas la moindre circonstance.

Il fut aussi fidèle dans la relation qu'il m'en fit , qu'il avoit été exact spectateur. Je reçus au bout de huit jours une lettre de sa part , où il me marquoit que la Belle *M i* étoit entre les bras de son Amant ; que le Magistrat & le Ministre avoient métamorphosé en époux ; & que toute la Ville de Leyde avoit admiré ce beau couple , que l'amour avoit uni d'une manière si extraordinaire. Il ajouta qu'il avoit appris de la mere qu'elle alloit en France avec sa Fille , dans le pays de son gendre. Cette circonstance me surprit un peu , & me fit prendre le parti d'écrire en termes ménagés , soit pour ne pas prévenir ses parens en mauvaise part contre la Fille de peu de chose qui entroit dans leur famille , soit encore pour ne point passer moi-même pour un homme mal intentionné , s'ils venoient à donner leur approbation à ce mariage :

Je ne perdis pas de tems , & craignant que le Cavalier ne leur eut déjà écrit , je datai ma lettre du jour que je le menai à Leyde. J'espérois que cette précaution me disculperoit dans l'esprit des personnes intéressées ,

& sur-tout dans celui de mon ami , qui me l'avoit si fort recommandé. Ma lettre n'étoit pas partie , que j'appris qu'ils devoient se mettre incessamment en chemin. Ils partirent en effet le surlendemain que ma lettre fut mise à la poste.

Trois semaines après leur départ, mon ami me fit réponse. Si j'avois été informé à tems que la mere de ce jeune Gentilhomme , qui étoit veuve , étoit d'une complaisance assez aveugle pour son fils , pour autoriser sa conduite quelle qu'elle fût , je ne me serois pas avisé de la contrecarrer. Je me reprochai même d'avoir pris trop vivement l'affirmative pour ses propres intérêts. Au reste , peut-être feront-ils meilleur ménage ensemble que s'ils se fussent vus long-tems. Hé ! qui fait si elle & lui s'étant unis avec d'autres , n'auroient pas mené une vie malheureuse ou criminelle ? Tant il est vrai que les mariages sont écrits au Ciel , & qu'en s'opposant à ceux de cette nature , ou même plus mal assortis , on risque de s'opposer à ses sages décrets. Cette maxime , ou , pour dire mieux , ce principe incontestable n'est

pourtant pas reçu dans le siècle présent. On n'en suit point d'autres que l'ambition & l'intérêt. Aussi combien d'affreux désordres ne s'en ensuivent-ils pas ? Que la société en seroit bien plus tranquille & plus heureuse , si au lieu de forcer les personnes qui ne s'aiment point à s'unir ensemble , on se faisoit un principe d'humanité & de religion , de favoriser l'union de celles qui s'aiment.

Je ne pensois plus à celle que l'amour avoit faite si brusquement & d'une manière si extraordinaire , lorsque je reçus une seconde lettre de mon ami , où il me marquoit que le jeune homme , sa femme & sa belle-mère étoient arrivés en Touraine ; & que la mère , charmée de sa belle-fille , bénissoit le Ciel de la lui avoir donnée. Il m'assuroit qu'elle étoit généralement aimée , & que toute la famille bénissoit aussi le Ciel , d'avoir inspiré au Cavalier d'aller en Hollande. Dans le fond j'en étois bien aise. J'aurois été fâché d'apprendre qu'il eût été malheureux. J'étois seulement mortifié de n'avoir pas su le goût de ses parens , je m'y serois conformé du meilleur de mon cœur.

Cette aventure m'a rendu plus circonspect ; j'ai fait serment de regarder d'un œil indifférent la conduite la plus dérangée de mes propres amis dans le commerce amoureux , & de ne me mêler de ma vie de leurs amours , ni de leurs amourettes , moins encore de leurs mariages. C'est le plus sûr parti qu'il y ait à prendre pour se conserver leur amitié. Il faut si peu de chose pour rompre ce qu'on appelle amitié dans notre siècle , qu'on ne sauroit être trop circonspect avec ses prétendus amis. Mais où les trouver , si l'on confronte leur conduite avec les règles de la vraie amitié ?

Ayant donc repris le train de ma solitude , je m'y félicitois en secret d'être sorti de cette affaire , sans qu'il m'en eût coûté mon repos. Je repris mon Ouvrage , priant bien le Ciel d'éloigner tout ce qui pourroit m'en distraire. L'accomplissement de ce desir légitime suffisoit pour me rendre heureux , mais je ne fus point exaucé. J'étois encore jeune ; mes passions , & sur-tout celle que j'avois toujours eue pour les Femmes , n'étoient pas encore mortifiées. Une Angloise

que j'avois connu à Londres par occasion de voisinage , ralluma dans mon cœur un feu que j'y croyois éteint. Je me trompois , il avoit seulement couvé sous les cendres de mes malheurs & de mes occupations. Aussi fit-il une irruption d'autant plus violente.

Elle se promenoit avec la Fille de son hôtesse sur le Voorhaut , un jour que j'y avois borné ma promenade , pour ne pas me distraire long-tems de mon travail. Cette Demoiselle , sans être absolument belle , avoit tous les agrémens d'une Beauté du premier ordre. Son esprit & ses manières rehaussaient les traits passables qui la formoient. Elle me vit , & sans garder aucune mesure , elle vint me joindre & m'embrasser. Je sentis dès ce moment le poison amoureux se glisser subtilement dans mon cœur. Je n'en aurois pas été surpris , si elle avoit été autrefois l'objet de ma passion , qui fut alors réveillée. Le tendre baiser qu'elle me donna à la façon de son pays , auroit été capable de produire cet effet , puisqu'il eut le pouvoir d'allumer un grand feu dans mon cœur. Mais je ne l'avois fréquentée que sur un pié d'estime , sans

lui avoir jamais témoigné qu'une politesse générale.

Je débutai à l'ordinaire, lui marquant le plaisir que j'avois de la voir en bonne santé, & lui demandant depuis quand elle étoit en Hollande. J'appris qu'elle n'y étoit arrivée que la veille de cette maudite entrevue, que l'enfer toujours à mes trousses m'avoit procurée pour troubler ma tranquillité. Elle n'attendit point que je m'informasse où elle étoit logée : elle me prévint, & me donna son adresse ; & pour mieux l'apprendre, je l'accompagnai dans son appartement. Ce fut-là que la pitié qu'elle m'excita, se joignant à l'amour qu'elle m'avoit fait naître, augmenta le feu qui me dévorait.

L'histoire qu'elle me fit des malheurs de sa famille, me toucha. Je ne pouvois pourtant faire moins que d'écouter ses justes plaintes. Son pere étoit Orfevre à Londres. Les banqueroutes qu'il souffrit dérangèrent beaucoup ses affaires, plus encore sa pauvre cervelle. Il fut saisi d'un chagrin mortel qui le mit bien vite au tombeau. La mere se voyant dénuée de tout son bien, le

suivit de près. Un frere & elle étoient leurs enfans uniques. Il prit le parti pour s'indemniser de son patrimoine , d'aller tenter la fortune dans les Colonies Angloises. Triste reste de sa famille , elle aima mieux être le jouet de l'adversité ailleurs que dans sa patrie. Tous les pays du monde , dit-elle , m'étoient indifférens. Je n'avois d'autre dessein que de m'embarquer. J'entrai en effet dans le premier Vaisseau que je vis prêt à partir , sans savoir où il alloit. C'est le sort qui m'a conduit ici , c'est lui qui m'a conduite sous vos yeux. J'ai lieu de le bénir de ce dernier hazard , qui m'a fait rencontrer la seule personne que je connoisse hors de ma patrie. Je vous regarde , ajouta-t-elle , comme une ressource qui peut me tenir lieu de tout ce que j'ai perdu.

Pouvois-je n'être pas sensible à un récit si touchant ? J'avois trop senti les coups de la fortune , pour n'être pas attendri de ceux qu'elle porte aux autres. Mon cœur tendre d'ailleurs pour les objets aimables , étoit si fort disposé à l'aimer , qu'elle n'eut pas de peine à se faire plaindre. Après lui avoir

donné des assurances d'amour & de pitié , je voulus savoir à quoi elle pouvoit s'occuper à la Haye. Elle me répondit avec beaucoup de candeur , qu'elle y exerceroit tous ses talens pour ne pas tomber dans la misère : je sai coudre & broder , dit-elle ; mais ne sachant que la langue de ma nation , à qui pourrai-je me produire ? J'ai sauvé à la vérité quelque débris du naufrage de ma famille , ajouta-t-elle ; mais je prévois que si je puise toujours dans cette foible source , sans lui joindre quelque ruisseau , elle tarira bientôt. Je me suis fait un magot d'environ cinquante ducats , voilà tout mon bien & toutes mes espérances.

Cette cuverture exigeoit mes conseils , je lui donnai ceux qui me parurent les plus plausibles dans cette conjoncture. Il faut , lui dis-je , que vous fassiez un petit commerce de nipes galantes propres aux Dames & aux Cavaliers. Vous êtes adroite de vos mains , vous pourrez aisément imiter les modèles de toutes les fortes que je vous ferai venir de Paris , & de cette façon vous trouverez le salaire de votre travail. J'ajoutai

que je me donneroie des mouvemens pour l'achalander , & qu'elle étoit feule au monde capable de me faire violer la réfolution que j'avois prife de ne pas me répandre dans les compagnies.

Elle me remercia avec des proteftations d'une reconnoiffance éternelle. Ce fut avec tant de graces , qu'elles me féduifirent jufqu'à lui jurer un amour constant & fidèle. J'ai bien aimé dans ma vie , mais mon amour ne fut jamais fi violent & fi fincère que pour l'aimable *Harders* , c'étoit le nom de cette charmante Angloife. Elle fe mit auffi-tôt à même de mettre mes confeils en pratique. Elle commença à travailler à des bourfes à perruque , à broder des nœuds d'épée , des mules , des fouliers , des mouchoirs , & à fe fournir d'autres galanteries à l'ufage des deux fexes. Je furetai tant , qu'à la fin je lui trouvai une boutique & un petit appartement commode , qui faifoient partie d'une maifon très-fort à fa bienféance. J'écrivis à Paris à une Marchande du Palais des mieux afforties , que j'avois connue autrefois. Je lui fis toucher l'argent que ma Maîtrefle me

donna , & elle m'envoya sans différer tout ce qu'il y avoit de plus à la mode.

A peine fut-elle établie , que sa boutique fut étreignée par quantité de Dames & de Cavaliers , elle ne defemplissoit pas de la journée ; & la Marchande savoit parfaitement amuser les Petits-Mâîtres , qui en étoient de vrais piliers. Pour moi , je n'y paroissais jamais de jour. Il étoit heureux pour moi , de n'être pas obligé de lui donner un tems que j'employois au travail. Je lui avois avoué ma situation. Elle avoit approuvé les mesures que je voulois prendre pour tâcher de la rendre meilleure. Nous convînmes même qu'elle ne viendrait jamais chez moi , où elle pouvoit me voir de chez elle ; mais je me dédommageois bien le soir. Dès que la nuit étoit close , je me rendois dans sa chambre sans jamais y manquer. Nous soupions toujours tête-à-tête , & nous passions la soirée ensemble avec un plaisir digne d'envie.

Nos précautions avoient été prises si justes , que j'aurois défié tous les Argus de découvrir notre intrigue amoureuse. Nous

avions dépayfé les plus expérimentés. Aucun des jeunes gens qu'elle amusoit le jour dans sa boutique pour leur débiter ses marchandises , ne pouvoit obtenir de la voir quand elle l'avoit fermée. En vain prenoient-ils le prétexte de vouloir acheter quelqu'un de ses ouvrages , elle leur répondoit d'un air enjoué , & toujours de sa fenêtre , qu'elle avoit trop de probité pour leur vendre au flambeau des marchandises , qui étoient aussi trompeuses à la clarté , que les Belles dont tant d'Amans étoient les dupes. Ils se retiroient aussi mortifiés , qu'elle étoit satisfaite de mon assiduité : & nous nous divertissions à leurs dépens.

Je pris le train du Café , où quand l'occasion se présentoit , je parlois d'elle comme les autres. Mais elle mérite , conclus-je toujours , qu'on aille se niper chez elle. Outre qu'elle est assortie de tout ce qui est à la mode & de meilleur goût , c'est qu'elle n'est pas chère , & qu'on ne sauroit trop payer la bonne grace avec laquelle elle vend ses guenilles. Bien plus , j'affectois quand on en parloit d'un ton équivoque , d'enché-

rir sur les plus critiques. Il eut fallu être diable , pour soupçonner que nous fussions de si bonne intelligence. Nos plaisirs étoient d'autant plus doux , que nous les dérobiaient à la connoissance de tout le monde. Cet avantage étoit un des plus agréables sujets dont nous nous entretenions avec le plus de satisfaction.

Mon travail d'un côté , & le grand débit qu'elle faisoit de l'autre , nous mettoient au dessus de nos affaires. Nous menâmes deux ans cette charmante vie. Elle auroit même été de durée , si le Destin n'en eût pas été jaloux. Pour ne perdre aucune occasion de me faire éprouver son courroux , il conduisit exprès à la Haye un Anglois qui s'en alloit aux Eaux de Spa , uniquement pour prendre part aux plaisirs qui y regnent dans la belle saison. Il avoit passé la mer avant le tems , pour faire quelque séjour en Hollande. Je le vis plusieurs fois au Café & au Bois. Nous liâmes amitié. Je l'adressai moi-même chez la *Harbers* , pour quelques nipes dont il vouloit faire provision. Je ne me défiai pas plus de lui que des autres étrangers dont je lui

procurois les pratiques. Je n'oserois dire qu'il abusa de ma confiance , puisque je ne lui avois rien confié. Je ne dois m'en prendre qu'à mon malheureux sort , & à l'inconstance de ma Maîtresse que j'aimois uniquement. Combien de cuisans regrets n'ai-je pas eu de ne l'avoir pas épousée , comme elle m'en sollicitoit dans les tendres momens que nous passions ensemble ? Mal-à-propos différois-je toujours , je ne sai pour quels égard. J'attendois que les œufs du merle fussent éclos , mais cet heureux Anglois les dénicha , sans que j'aye eu lieu d'en concevoir le moindre soupçon.

Un jour que je le rencontrai dans l'Allée de Scheveling , il me proposa d'aller prendre l'air de la mer. Le jour étoit beau , & d'ailleurs ne me trouvant pas fort disposé au travail, nous y allâmes ensemble. Après nous être assez long-tems entretenus de choses indifférentes , il me parla d'une conquête qu'il avoit dessein de faire à la Haye avant d'en sortir. Il me fit un portrait si beau , mais en même tems si général de l'objet qui l'avoit charmé , que je n'y reconnus point

ma chère Maîtresse. Encore s'il eût nommé son pays, s'il fût entré dans le détail de ses traits, de ses manières, de ses qualités de l'esprit, peut-être aurois-je pu prévenir le coup qui m'a si cruellement frappé. Mais non, il la disoit belle au possible, & elle ne l'étoit point. Il lui trouvoit une charmante modestie, & ce n'étoit pas là son bel endroit. Elle lui paroissoit toute jeune, & elle étoit au moins dans son sixième lustre. Comment aurois-je pu la reconnoître à des traits si peu fidèles? tout autre que moi s'y feroit mépris. Eussé-je eu cent grains de jalousie dans la tête, mille présentimens dans le cœur, je ne pouvois fonder aucun soupçon contre sa fidélité. Les tendres preuves qu'elle m'en avoit données, ne m'auroient jamais pu permettre de la croire capable de changer. Elle avoit autant de raisons à être constante, que j'en avois moi-même à être tranquille.

Il poussa plus loin, & il m'avoua qu'il ne pouvoit la résoudre à le suivre en Angleterre, pour laquelle elle avoit une répugnance insurmontable. Ciel! s'il m'eût dit

qu'elle étoit Angloise , j'aurois pu rompre toutes ses mesures. Mais loin de penser à ménager mes intérêts , que je ne croyois pas lésés , je lui donnai des conseils qui leur étoient entièrement opposés. Je ne sai s'il en profita ; mais il me souvient très-bien qu'il m'en remercia dans la dernière conversation que nous avons eue ensemble. Ce qu'il y a de singulier dans ma planète , c'est que je rendis compte le même soir à la dissimulée *Harders* de l'embarras où se trouvoit son Amant , sans qu'il parût aucune altération sur son visage & dans ses manières. Elle en rit avec moi de tout son cœur ; car tranquilles dans nos amours , les inquiétudes des malheureux Amans nous divertissoient , nous insultions , pour ainsi dire , à leur malheur. Je ne sai si elle en sera punie quelque jour ; mais j'éprouve encore les peines que mérite une si grande inhumanité. Rien ne me les rend plus supportables , que la persuasion où je suis que je souffre pour des fautes qu'on peut appeller des crimes , dont je me suis mille fois rendu coupable.

Je n'avois jamais trouvé ma Maîtresse si

enjouée que la veille du jour qu'elle disparut. Elle me fit plus de caresses que je n'en avois encore éprouvé ; & comme si elle eût voulu me dédommager de la perte que j'allois faire de son cœur , elle me mit en folâtrant une bourse de cinquante guinées dans la poche de mon habit. Cette générosité , qu'on peut nommer Angloise , me la fait encore regretter : & peut-être l'aurois-je d'abord oubliée avec un mépris infini , si elle n'avois pas fait cette action que je crois inouïe.

Quoi qu'il en soit , ne la voyant jamais de jour , je lui donnois beau jeu pour me trahir & pour déménager à mon insu. Son hôtesse sachant que je la voyois tous les jours , croyant même que j'étois secrètement marié avec elle , ne m'avoit jamais parlé des mesures qu'elle prenoit depuis huit jours pour quitter la Haye ; elle l'inféroit de la vente qu'elle lui avoit fait des meubles de son appartement & de sa boutique. Cependant je ne savois à quoi attribuer les politesses extraordinaires que j'en reçus en sortant de sa maison. Elle vint à la porte contre

T ij

son ordinaire pour la fermer sur moi. Je vous fouhaite , dit-elle , la continuation de votre prospérité. A demain , ajouta-t'elle en me donnant le bon soir. Qui diable auroit pu profiter de ces notions ?

En voici bien une autre. M'étant levé le lendemain avec une grande foiblesse d'estomac , je m'imaginai qu'une tasse de chocolat pourroit me fortifier. Je fus pour cet effet au Café , où je contentai mon envie , & peut-être mes besoins. Mon Anglois qui y étoit avant moi , me joignit ; & me parlant assez bas , je vous quite aujourd'hui , me dit-il , ma Belle s'est laissée fléchir , elle me suit avec autant de plaisir qu'elle a eu de peine à s'y résoudre. Je vous dis adieu , ajouta-t-il en m'embrassant , je pars comblé de plaisir & de joie. Je lui répondis que j'en étois charmé , & que je le ferois bien plus , si j'avois trouvé l'occasion de contribuer à sa félicité. Vos conseils m'ont été fort utiles , repartit-il , je vous en suis très-obligé. Je fouhaiterois vous rencontrer à Londres où ailleurs , pour vous en témoigner ma reconnaissance. Adieu , reprit-il , je vais tout disposer pour notre départ.

Quelqu'autre , plus curieux & moins discret que moi , auroit saisi l'occasion d'apprendre qui étoit la Beauté qui se jettoit entre ses bras ; mais je n'y fis nulle attention. Me trouvant heureux de posséder la *Harders* , je m'embarraissois peu de la félicité des autres. Je retournai chez moi aussi tranquille que j'en étois sorti. Je doute fort que qui que ce soit à ma place eût profité des indices qu'on me donnoit de la perte que je fis de ma Maîtresse , avec qui je comptois fermement passer heureusement le reste de mes jours. Je n'aurois jamais pensé à la perdre d'aucune manière , & moins encore sans lui en avoir donné aucun sujet , & dans un tems où elle me marquoit le plus de tendresse & de fidélité.

Arrivant dans ma chambre , je me mis au travail , que je continuai jusqu'au dîné , qu'on m'apportoît chez moi ; & après dîné je repris mon ouvrage jusqu'à la nuit. Dès que l'obscurité fut assez grande , je sortis à mon ordinaire pour aller souper avec ma Maîtresse. Son hôtesse m'ayant ouvert la porte , parut fort étonnée de me voir , elle auroit

juré que j'étois parti avec sa locataire. Hélas ! dit-elle , je m'attendois à ne plus vous revoir de ma vie. Surpris de ce compliment , je lui en demandai la raison , & si elle avoit donné ordre à quelqu'un de me tuer. Non vraiment , dit-elle , je payerois plutôt pour contribuer à la conservation de vos jours , mais je croyois que vous étiez parti avec Mademoiselle *Harders*.

Un coup de foudre ne m'auroit pas rendu plus immobile que cette nouvelle ; mes sens & toutes les facultés de mon ame se bouleversèrent en ce moment. Cependant tout offusqué que fût mon esprit , je ne laissai pas de rappeler tout ce qui m'avoit été dit par cette bonne Dame & par mon heureux Rival. Je me reprochois , mais sans raison , de n'avoir pas profité de tous les indices que j'avois eu de mon malheur. Cette réflexion étant interrompue par les vapeurs qui s'élevèrent à ma tête , & par une palpitation de cœur dont la violence & la durée faillirent à me tuer , je fus saisi d'une si grande foiblesse , que cette bonne Dame & sa servante eurent beaucoup de peine à m'en rappel-

ler. Je revins enfin graces à leur secours , & après les en avoir remerciées , je priai la Dame de s'expliquer plus clairement , l'assurant que je ne comprenois rien à ce qu'elle m'avoit voulu dire.

Elle ne tarda pas à me tirer d'inquiétude. J'appris que la *Harders* avoit pris ses mesures pour son départ plus de huit jours avant qu'elle partît , & qu'elle lui avoit dit en confidence qu'étant mon épouse , elle ne pouvoit se dispenser de suivre mon sort. Elle m'a fait entendre , reprit-elle , que Mr. votre pere étant mort , vous deviez aller en France en recueillir l'hérédité , & que selon toutes les apparences vous y feriez tous deux votre séjour. Ah l'ingrate , l'infidèle ! m'écriai-je ? Elle est donc partie , repris-je ? Assurément , repartit-elle. Un fiacre l'est venu prendre ce matin à dix heures ; & n'ayant vu personne dans le carrosse , nous avons cru qu'il venoit de votre part. Ciel quelle trahison ! m'écriai-je encore. La bonne femme qui comprit que je ne savois rien du tout , fut à son tour aussi étonnée que je l'avois été d'abord. L'horreur de cette per-

fidie dont elle fut subitement frappée , lui causa une émotion qu'elle ne pouvoit calmer. Un peu plus tranquille , elle me demanda s'il étoit vrai que mon épouse m'eût ainsi abandonné. Hé non , lui dis-je , Madame ; elle n'étoit pas encore ma femme , mais elle devoit l'être bientôt. Je sai tout présentement , lui dis-je , & trop tard à la vérité ; & si vous m'eussiez parlé plus clairement hier au soir , vous m'auriez mis en état de rompre ses mesures. Je connois l'Anglois qu'elle a suivi. Il m'a lui-même communiqué son dessein , sans me nommer la Demoiselle qu'il ne pouvoit aisément séduire , & c'est par mes maudits conseils qu'il a réussi. Dieux ! repris-je ; serai-je donc toujours le malheureux objet de votre courroux ! Cette femme me voyant accablé de chagrin , s'efforça de me consoler. Tout ce qu'elle me disoit m'étoit à charge , je n'étois susceptible d'aucune consolation.

Cette maison où j'avois passé de si agréables momens , m'étant devenue affreuse , je pris congé , & m'étant retiré chez moi , je m'y livrai aux réflexions éprouvantes que

me présentoit naturellement cette aventure. Elle me réduisit à un état plus déplorable , que n'avoit fait aucune traversé de ma vie. On n'aura pas de peine à croire que mon sommeil ne fut pas fort tranquille. Il est difficile de ne pas sentir quelque tems les coups qui portent au cœur. Je me levai au point du jour , accablé de la mauvaise nuit que j'avois passée. Ne me trouvant pas en état de travailler , j'allai me promener au Bois , pour tâcher de me distraire de mon chagrin.

Il me prit fantaisie de changer d'habit , & de reprendre celui que j'avois quité la veille. En le mettant je sentis dans ma poche un poids extraordinaire. C'étoit celle où je mettois uniquement mon mouchoir. Y ayant mis la main , j'en retirai une bourse que je reconnus appartenir à la *Harders*. Je l'ouvris , & j'y trouvai cinquante guinées. C'étoit assurément un présent qu'elle me faisoit aux dépens de son nouvel Amant ; car je savois parfaitement bien que la veille elle n'avoit pas plus de quatre de ces espèces , & que l'argent qui étoit dans son armoire consistoit en ducats & en espèces d'argent.

Après bien des réflexions sur cette aventure, je me souvins qu'elle m'avoit embrassé plusieurs fois la veille de son départ, & je conclus qu'elle s'étoit servie de ce tems-là pour me glisser sa bourse dans la poche. C'étoit un reste de bon cœur pour moi. Elle voulut me donner par-là une preuve de sa reconnoissance pour tout ce que j'avois fait pour elle. Mais l'amour, & sur-tout un amour aussi tendre que le mien, ne se paye pas de cette monnoie. Tout l'or du monde ne m'auroit pas indemnisé du vol qui m'étoit fait de son cœur, & dont elle étoit complice. Cependant cette générosité apparente, qui m'occupa quelques instans, suspendit mon chagrin. Il en fut beaucoup moins sensible quand il me reprit, pour ne se dissiper qu'avec le tems, qui étoit seul capable d'y passer l'éponge. L'avantage que je retirai de cette perfidie, fut la résolution que je pris de ne voir de ma vie aucune femme sur le pié de Maîtresse. Je ne lui ai donné jusqu'ici aucune atteinte. Les principes que je me fis dès-lors d'insensible misantropie, m'ont rendu ferme & constant.

Je fus assez long-tems fort dérangé. Si je m'appliquois à mon Ouvrage , le souvenir de la *Harders* interrompoit le cours de ma plume , il me le falloit absolument quitter pour chercher à me distraire de cet objet perfide. Je ne sai si la terrible révolution qui s'étoit faite dans mon sang , ne me renouvela point mes anciens maux ; mais je ne doutai pas qu'elle n'y eût beaucoup contribué. J'en eus quelque atteinte , en conversant un jour avec l'hôtesse de la *Harders* : & comme s'il eût été encore tems de prévenir la perfidie qui m'étoit faite , je priai cette bonne femme de m'avouer si elle n'avois pas vu quelque Cavalier assidu auprès de sa perfide locataire. Elle me dit avec beaucoup de naïveté , que depuis environ un mois elle avoit remarqué un Cavalier , qui la voyoit au moins trois fois le jour. Si j'eusse entendu l'Anglois , ajouta-t-elle , ils parloient ensemble assez haut pour que je n'ignorasse rien de tout ce qu'ils disoient. Je la priai de me faire le portrait de cet homme. Elle me le fit si au naturel , que j'y reconnus le rival que je n'aurois jamais

cru heureux aux dépens de mon repos.

Ne doutant donc plus que mon ingrate Maîtresse ne fût entre ses bras, j'eus une inquiétude de moins. Mes incommodités qui se faisoient déjà sentir, partageant mes tristes réflexions, j'en fus moins accablé. Je commençai à regarder la bourse qu'eile m'avoit laissée, comme une ressource dans le dessein où j'étois de me faire traiter au plutôt. Je m'imaginai ne pouvoir mieux réussir, qu'en m'en allant à Leyde. Cette Ville où il y a une Académie florissante, s'est rendue célèbre dans l'Europe par son Collège de Médecine. Le savant Boerhave, un des plus grands Docteurs de son Siècle, qui y professoit cet Art Divin, y attiroit de toutes parts des disciples. Telle étoit la réputation de cet habile Professeur, que si quelque jeune Médecin après avoir pris ses degrés sous ses auspices, s'en retournoit dans son pays, il y étoit aussi-tôt regardé comme le plus expert. C'étoit du moins le préjugé de l'Allemagne, de la Suède, de la Pologne, de la Hongrie, de la Bohême, des Pays-Bas, de l'Angleterre, & de plu-

ſieurs autres Nations. Cependant beaucoup de Connoiſſeurs n'en ont pas approuvé le fondement. Le Sr. Boerhave étoit ſi profond dans la Théorie de la Médecine , qu'il étoit très-propre à donner d'excellens principes. Mais ſa pratique n'y répondoit pas. Il preſcrivoit ordinairement des remèdes ſi foibles & ſi peu actifs , qu'ils n'étoient pas plus capables de combattre les maladies auxquelles il les appliquoit , qu'un pot de terre eſt propre à brifer un pot de fer. Qu'on conſulte les gens du métier. S'ils ſont de bonne foi , ils avoueront que la réputation parmi eux tient lieu de mérite.

Quoi qu'il en ſoit , je conſultai ce grand homme. Il me conſeilla de me mettre entre les mains d'un Chirurgien de Leyde , qu'il me donna pour expérimenté. Je ſuivis ſon avis , & je ne m'en trouvai pas mieux. Je me ſuis accoutumé à la vie languiffante que je mene. Je tâcherai pourtant de n'en point précipiter la fin. La Parque en coupera la trame , quand elle voudra bien me regarder d'un œil favorable. Je m'en retournai à la Haye pour reprendre mon Ouvrage , autant

que ma fanté chancelante pouvoit me le permettre. Ce gracieux séjour , qui avoit auparavant fait mes plus chères délices , me devint insupportable par le souvenir qu'il m'occasionnoit de ma félicité passée. Ne pouvant plus y tenir , je pris la résolution d'en fortir , sans me déterminer pour aucune autre.

Le hazard y suppléa. Un Ami , à qui je fis part de mes irrésolutions , m'offrit de me donner des Lettres de recommandation pour le Marquis *Dammy* , qui demeuroit depuis quelque tems au Bois de Harlem , dans une maison qui avoit appartenu au feu Margrave de Bade-Dourlach , & que ce Prince lui avoit donnée. Je connoissois le Marquis de réputation : les différens rôles qu'il a joué dans le monde , le brillant avec lequel il a paru dans les plus belles Cours de l'Europe , le haut & le bas de sa vie , & mille Anecdotes surprenantes , l'ont rendu un sujet d'admiration aux Grands & aux Petits. Pour moi , je n'en ai point été la dupe. Je l'ai regardé comme un homme très-versé dans l'art d'en imposer. Il a joué bien du monde

de tout sexe, de toute condition ; & il a été lui-même le jouet de la Fortune.

Quoi qu'il en soit, j'acceptai l'offre de mon Ami, & je partis pour Harlem. Aussitôt que le Marquis eut lu la Lettre que je lui présentai, il me fit mille politesses, & m'engagea même à passer quelques jours chez lui. Nous les employâmes à former mille projets, la plupart plus aisés à imaginer qu'à exécuter. Celui auquel nous nous arrêtâmes, fut d'écrire les *Mémoires* de sa Vie. Il fut conclu qu'il en fourniroit le canevas, & que je leur donnerois la forme convenable. Nous partîmes pour Amsterdam, où l'Ami qui m'avoit autrefois procuré la traduction de la *Physique Sacrée*, s'étoit établi Libraire depuis quelque tems. Nous lui proposâmes les *Mémoires* du Marquis, il les accepta sans balancer, & sur le champ nous mîmes la main à l'œuvre. J'en écrivis quelques feuilles, que le Libraire me paya grassement. Mais cette ressource, qui auroit pu me faire subsister plusieurs années, me fut bientôt ôtée ; & voici comment :

J'avois donné de bonne foi dans le projet

du Marquis ; mais pour lui , il avoit d'autres vues. Il s'étoit arrêté en Hollande , dans l'espérance d'y racommoder sa fortune délabrée ; mais en attendant une occasion favorable , il falloit vivre. Il connoissoit depuis long-tems le Libraire dont j'ai parlé , & sur l'idée qu'il s'étoit faite de son caractère , il crut qu'en lui proposant ses *Mémoires* , il en pourroit tirer mille petits secours , que sa situation pressante lui rendoit nécessaires ; bien résolu de faire traîner le plus qu'il pourroit la composition de cet Ouvrage , & de ne jamais permettre qu'il vît le jour. Lorsqu'il vit donc que mon travail avançoit , & qu'il y auroit bientôt de quoi faire le premier Tome , il se plaignit à son Libraire , du tour romanesque que je donnois , disoit-il , à ses *Mémoires* ; & ajouta qu'il ne consentiroit jamais qu'ils parussent dans cet état. Le Libraire , qui avoit intérêt de le ménager , m'annonça cette fâcheuse nouvelle , & me pria de trouver bon qu'il employât une autre plume. Il fallut y consentir. L'Ouvrage fut remis entre les mains d'un autre , qui ne tarda pas à lui donner la
forme

forme que le Marquis demandoit. Il fut obligé d'en convenir lui-même ; & ne sachant plus comment faire pour en différer l'impression , il demanda le Manuscrit pour quelques jours , sous prétexte d'y faire des additions essentielles. Le Libraire ne put le lui refuser ; mais il ne lui a jamais été possible de le retirer de ses mains ; & voyant enfin que le Marquis ne cherchoit qu'à le duper , il lui en dit naturellement sa pensée , & rompit avec lui sans retour : trop heureux d'en être quitte à si bon marché.

Au reste , je dois avertir qu'il ne faut point confondre les *Mémoires* dont je viens de parler , avec un *Roman* qui a paru sous le titre de *Mémoires du Signor Fioraventi , connu sous le nom de Marquis Damis*. Quoique le titre porte qu'ils sont écrits par lui même , il est certain que le Marquis Dammy n'y a pas eu la moindre part , & que l'Auteur , quel qu'il soit , ignore jusqu'au Pays , jusqu'au nom même de celui dont il prétend donner l'histoire.

Le compliment du Libraire chagrina cruellement le Marquis , d'autant plus que les

autres ressources commençoient à lui manquer. Le pauvre diable s'est évertué par toute sorte d'inventions à gagner de l'argent. Il fait des tables d'une composition qui imite le jaspe , il a fait des chandelles dont on ne coupe jamais le moucheron , il a vendu des secrets qui se sont trouvés peu fidèles. Tous ses efforts ont été inutiles. Ne pouvant plus en imposer à personne en Hollande , il est allé en Allemagne pour y chercher des dupes ; mais je doute fort qu'il en trouve , après les impressions qu'il y a laissées dans l'esprit de tout le monde.

Ce contretems que je ne pouvois prévoir , déranger un peu mes affaires. Je me trouvais sans ouvrage , & par conséquent obligé d'être sur mes crochets. J'avois jusqu'alors toujours fait la guerre sur le terrain d'autrui. J'avois été assez sage pour ménager l'argent que m'avoit donné mon infidèle pour le salaire de mon amour. Bien me valut ; car en vérité j'en eus besoin. Cependant étant accoutumé au travail , je m'ennuyois d'être sans occupation. Je n'étois point au rang des Auteurs , mon nom n'avoit paru à la tête

d'aucun Ouvrage : comment les Libraires m'auroient-ils déterré pour m'employer ? Aurois-je même osé leur demander du travail , n'étant absolument connu d'aucun ?

N'ayant donc rien de mieux à faire , je commençai ces *Mémoires* , auxquels je ne travaillois qu'à bâtons rompus. Mon dessein n'étoit pas même de les rendre publics , & je doute qu'ils eussent jamais vu le jour , si certaines personnes que j'honore & à qui je me dois tout entier , ne m'y avoient point déterminé. Je suis véritablement mortifié que les aventures que je lui présente , soient presque toutes sinistres & attristantes. Je ne ferois pas dans la situation où je me trouve , si je n'en avois eu que d'égayantes & capables d'amuser. Je les offrirois au lecteur avec autant de confiance qu'elles lui feroient passer quelque agréable quart-d'heure , que j'ai de certitude que celles que je lui offre exciteront sa pitié.

L'histoire de ma vie me prenant beaucoup moins de tems que n'en auroit exigé un Ouvrage dont j'aurois été chargée par un Libraire , j'en donnois beaucoup à la pro-

menade , & à d'autres plaisirs innocens. J'allois souvent à la Bourse , pour y avoir des preuves autentiques de l'avidité des hommes pour les richesses. Le remue-ménage que j'y voyois , ne servoit qu'à m'inspirer du mépris pour les richesses , & à me dégoûter de la vie tumultueuse qu'on mene dans les Villes où le Commerce est florissant. .

J'étois un jour assis au milieu du bruit que font en ce lieu les Négocians , livré à mes réflexions , quand un Etranger vint s'asseoir à mon côté. Il me salua très-poliment , & je lui répondis du même ton. C'étoit un bon Bourgeois d'Aix-la-Chapelle , que la curiosité avoit conduit en Hollande. Il n'y avoit que deux jours qu'il étoit arrivé à Amsterdam , où il ne connoissoit personne. L'air étranger qu'il me trouva , l'attira de mon côté. Il avoit jugé que j'étois François , & le préjugé où il étoit en faveur de ma nation , lui avoit inspiré de me joindre. Je me fis un point d'honneur de l'y confirmer , & il ne m'eut pas plutôt appris qu'il ne connoissoit personne dans cette Ville , que je lui offris ma compagnie. Il l'accepta , disant

qu'il n'étoit pas assez ennemi de lui-même pour la refuser.

Sortant de la Bourse je le priai à dîner à mon Auberge , où je le traitai avec franchise , n'ayant fait que doubler ma portion. Il en fut plus content que si je m'étois mis en frais pour faire servir un dîné délicat & somptueux. C'est ainsi , me dit-il , qu'il faut vivre quand on veut se voir souvent & sans contrainte. Son humeur simpatifioit fort avec la mienne. Cette conformité lia d'abord entre nous une amitié sincère. Je lui donnois tous les jours l'après-dînée entière , & souvent une bonne partie de la matinée. Nous mangions ensemble où dans son Auberge où dans la mienne , en un mot nous ne nous quittions presque pas.

La pâleur de mon visage lui donna lieu de me demander , comme nous nous promenions ensemble , si je relevois de maladie. Je lui répondis que je m'estimerois heureux d'en relever , mais que je n'avois point cette espérance. Je suis continuellement incommodé depuis quelque tems , lui dis-je ; j'ai beau faire usage de tout ce qu'on me prescrit pour

combattre mon mal , je n'en reçois que de foibles soulagemens. Vous savez , me dit-il , que nos Eaux d'Aix sont merveilleuses contre les maladies de langueur ; je ne doute pas qu'elles ne vous fissent du bien si vous veniez les boire sur le lieu. Je vous offre ma maison , ajouta-t-il , j'y suis maître , à moins que vous ne venilliez en disposer. Cette politesse qui m'étoit faite de bon cœur , me tenta. Il n'est point d'offre qu'un Malade n'accepte , lorsqu'il la croit favorable à sa santé. Il est naturel de soulager ses maux , quand on en trouve l'occasion.

Celle-ci étoit trop belle pour m'y refuser , je le pris au mot sans aucune minauderie. Ma franchise lui plut , & nous partîmes. Je ne vis jamais d'homme qui eût le cœur mieux placé. Il eut pour moi des attentions infinies. Son caractère généreux ne put souffrir qu'il m'en coûtât un sol dans ce voyage. Je fus témoin entre Mastricht & Aix d'une des plus plaisantes faillies qui puisse sortir de l'esprit de l'homme. Nous rencontrâmes un Cavalier que mon compagnon connoissoit. Il faisoit notre route , il se joignit à nous , &

après les complimens ordinaires, il nous entretint des affaires du tems. Cette conversation, où il parla avec autant d'esprit que de vivacité, ne fut interrompue que quand nous arrivâmes à un carrefour à une lieue d'Aix, où des Missionnaires avoient planté une très-grande croix avec un crucifix proportionné. Notre Cavalier y jettant les yeux, rompit son discours pour nous dire, qu'il étoit fâché qu'un de ses ancêtres eut si fort maltraité cet honnête Gentilhomme, en parlant du Messie. Cette idée après m'avoir fait rire, m'en fit naître une, qu'il falloit que cet homme-là fût antiché de sa noblesse, puisqu'il prenoit occasion de nous insinuer que ses ayeux vivoient sous l'Ancien Testament.

Je ne me trompai pas. Etant arrivé à Aix, il prit congé & nous quitta. Il me tarδοit qu'il nous eût laissé libres. Profitant du moment, qui est cet homme-là, demandai-je à mon compagnon ? Il m'apprit que c'étoit un Gentilhomme qui faisoit son séjour dans un Château à une lieue de cette Ville. Il s'appelle le Baron *de Ponce*, me dit-il ; son entêtement est qu'il descend de mâle en mâ-

le sans interruption de *Ponce Pilate* ; & ce qu'il y a de vrai , c'est qu'il a une généalogie très-curieuse , en bonne & due forme , & qu'elle est soutenue de Contrats & d'Actes qui prouvent qu'il est né en ligne droite de parens qui ont pris successivement naissance de ce Préfet du Prétoire qui alla s'établir à Vienne en Dauphiné. Il est certain que sa famille est sortie de ce pays-là pour venir s'établir dans celui-ci , & qu'il y a plus de douze cens ans qu'elle s'y toutient ; mais je ne sai si les Chartres qu'on produit sont bien authentiques.

Cette prétendue généalogie me fit beaucoup moins d'impression , que la faillie du Gentilhomme qui la produisoit. J'étois accoutumé en France à voir une si prodigieuse quantité de Houbreaux infatués de leur vaine noblesse , qu'une si fade ambition ne me touchoit point ; mais je n'avois jamais ouï de fanfaronnade si outrée que celle-ci. Elle me divertit , & m'inspira en même tems du mépris pour la tête fêlée qui l'avoit conçue. Mon compagnon de voyage , que je nommerai mon ami avec beaucoup de raison , donna dans mon sens. A

A notre arrivée , il me conduisit dans l'appartement qu'il m'avoit destiné , & après m'avoir dit obligeamment que je devois me regarder comme chez moi , il me pria de l'occuper jusqu'à ce que ma santé fût entièrement rétablie. Il pria de ses amis à souper pour me faire compagnie. Ses caresses étoient si sincères , & ses manières si cordiales , que j'en fus pénétré de reconnoissance. Tant il est vrai que le hazard procure plus souvent de vrais amis , que tous les ménagemens dont on use pour s'en faire & pour les conserver.

Son premier soin fut de me mener le lendemain chez le plus fameux Médecin du lieu , que je consultai sur ma santé chancelante , sans lui cacher rien de tout ce qui l'avoit altérée. Il me parla en homme d'expérience & de probité. Il me détourna du dessein que j'avois de boire les eaux , & de prendre les bains , dont il me dit que l'usage me seroit pernicieux , & peut-être funeste. Je fus attristé d'avoir fait un voyage inutile pour ma convalescence , quoique je m'en trouvasse bien mieux que de la vie sédentaire que je menois en Hollande. Les

mouvemens que je m'étois donné , l'agitation des voitures , le changement d'air , m'avoient donné de la couleur & des forces. Mes incommodités me donnèrent quelque répit , & je repris mon ancien enjouement. Je ne manquois pas d'occasions propres à le cultiver. On vit dans cette Ville avec une grande liberté. Le grand nombre d'Etrangers qui s'y rendent , s'y fréquentent aussi familièrement que s'ils s'étoient connus toute la vie. La nature & l'humanité y reprennent leurs droits , personne ne se contraint , tout le monde y agit avec une franchise & une cordialité digne des heureux siècles que le nôtre ne daigne pas imiter.

J'y passai quinze jours aussi agréables que j'en eusse passé de ma vie , j'y trouvai mon élément. Les conversations familières , les promenades , le jeu , le bal , le spectacle , le doux commerce de la table , tout cela me faisoit renaître , pour ainsi dire. J'oubliai mon ancienne misère , & tous mes maux passés. Aix étoit pour moi un nouveau monde. Ce n'étoit pourtant pas la vie éternelle , je n'étois point chez moi : & quoique je ne pa-

russe pas être à charge à mon généreux ami , mon cœur me le faisoit craindre , & je ne pus lui résister. L'occasion se présenta de le satisfaire. Un Seigneur Anglois avec qui j'avois fait connoissance , m'offrit avec beaucoup d'instances une place dans sa chaise. Il étoit venu par Calais , & s'en retournoit par Rotterdam. Je l'acceptai , je partis avec lui , laissant mon ami véritablement touché de notre séparation. J'en sentis toute l'amertume ; mais je n'étois pas assez heureux pour que l'aimable Ville d'Aix fût destinée à être mon séjour.

Nous prîmes la route d'Utrecht , & nous la fîmes fort heureusement , avec beaucoup de plaisir , & par le plus beau tems du monde , qui y ajouta un nouvel agrément. M^{lord} *Derby* que j'accompagnois , étoit un homme d'esprit & de bonne façon. Il s'y prit de si bonne grace pour me demander par quel sort je faisois mon séjour en Hollande , que j'aurois cru manquer à la franchise que je devois à la sienne , si je n'eusse pas satisfait sa généreuse curiosité. Je lui fis le plan de ma vie , sans lui en cacher aucune cir-

confiance. Il fut touché de mes malheurs. Non-seulement il me plaignit , mais il me plaignit efficacement. Je ne pus me dispenser , quelque résistance que je fisse à ses offres , d'accepter le présent qu'il me fit. Il m'engagea à recevoir une montre de son pays , qu'il avoit mis dans une bourse avec trente guinées. Ce présent étoit considérable des deux côtés , & pour Milord , qui avoit perdu beaucoup d'argent à Aix , & pour moi qui en avoit très-peu. Ses affaires exigeant qu'il se rendît à Rotterdam , il me quitta à Utrecht, où ma belle humeur commença à se ralentir.

Je ne laissai pas d'y séjourner huit jours , sans y avoir néanmoins aucune connoissance. Cette belle Ville me plaisoit infiniment , & je voulus profiter de l'occasion pour la voir & pour en visiter les dehors qui sont des plus amusans. Me promenant un jour dans un endroit assez écarté , je vis une Femme qui se promenoit seule à quelques pas de moi. Je me rappelai l'avoir déjà vue plusieurs fois. Elle logeoit dans un appartement vis-à-vis du mien , de sorte que je ne pouvois pas me-

tre la tête à la fenêtre que je ne l'apperçusse. Je me doutois bien qu'elle m'avoit remarqué plusieurs fois, & elle me le confirma dans la conversation que nous eûmes ensemble. Monsieur me paroît triste, me dit-elle, quoique, si sa physionomie ne me trompe pas, je doive croire qu'il est d'une humeur enjouée.

Je lui répondis que j'éprouvois le sort des Etrangers, dont la vivacité étoit reprimée par l'air qu'on respiroit dans ce climat. Il est vrai, reprit-elle, que l'impression de l'air produit cet effet, mais il n'est pas certainement la cause de l'humeur sombre qui vous domine. Il y en a quelque autre, à laquelle je pense qu'elle doit être attribuée, vous avez assurément quelque chagrin. A la manière dont elle jugeoit de ma situation, je n'eus pas de peine à croire qu'elle étoit bonne physionomiste; & voulant rendre justice à son discernement, je lui avouai que le chagrin ne me quittoit pas plus que mon ombre. Elle me témoigna y prendre part, & me dit fort gracieusement qu'elle souhaiteroit pouvoir contribuer à le faire finir. Sa

politesse me confola , & mérita une gracieuse réponse de ma part.

A juger de son âge par son embonpoint & & par les traits de son visage , on lui auroit donné quarante ans ou environ. Elle avoit le teint beau , la taille régulière , son port étoit noble & imposant , les graces accompagnoient ses discours & ses manières. Je pris beaucoup de plaisir à sa conversation. Nous nous y fîmes réciproquement plusieurs questions , qu'une innocente curiosité inspire en pareille occasion. Nous nous trouvâmes de la même Province , & néanmoins à trente lieues l'un de l'autre. Le titre de compatriote autorisa notre connoissance , & nous la liâmes avec d'autant plus de plaisir , que nous allions résider dans la même Ville. Elle devoit partir le lendemain. N'ayant rien qui me retînt à Utrecht , je lui dis que j'aurois l'honneur de lui faire compagnie. Elle en eut du plaisir , je n'y fus pas moins sensible qu'elle.

Continuant notre conversation en revenant en Ville , je ne sai à quel propos elle me dit qu'il y avoit quarante ans qu'elle étoit

fortie de France. Ayant fait attention à cette époque , & m'étant rappelé qu'elle m'avoit dit quelques momens auparavant qu'elle étoit âgée de trente ans quand elle avoit quitté sa patrie , le total de mon addition me donna soixante-dix ans. J'eus de la peine à le croire , & mon inquiétude m'excita à lui proposer mon doute. Elle le leva bien vite , en me disant que j'avois calculé juste , & qu'elle n'avoit pas moins de soixante-dix ans passés. Je voulus lui dire sans faire le gracieux , qu'au coup d'œil on ne lui en donneroit pas trente. Il se peut , me répartit-elle ; mais outre que je suis d'un bon tempérament , & que je sai me sevrer de tout ce qui peut le détruire , je fais encore usage d'une liqueur de ma façon , qui me conserve en santé & dans l'embonpoint où vous me voyez.

On doit bien penser que malade comme j'étois , je fus tout oreilles pour l'écouter. Je m'imaginai d'abord que le Ciel vouloit finir les maux que mes débauches m'avoient préparés. L'espérance que cette Femme pourroit bien être l'instrument dont il vouloit se

servir , éclipfa mon chagrin , & la férérité reparut fur mon vilage. Elle s'en apperçut. Je fuis charmée , me dit-elle , de vous voir beaucoup mieux que quand je vous ai rencontré. C'est le moindre effet , lui répondis-je , que puiſſe faire fur moi votre préſence : & d'ailleurs , ajoutai-je , le bon cœur qui ſe manifeſte dans toutes vos manières gracieuſes , m'eſt garant que vous pouvez ſoulager les maux qui me rendent la vie ennuyeuſe.

Elle me repartit que je penſois juſte , ſi ſon pouvoir alloit de pair avec ſa bonne volonté. Je ne ſuis pas préſentement en état , reprit-elle , de ſeconder vos eſpérances. Le reſtaurant eſſicace dont je fais uſage , me manque , & c'eſt pour m'en reſourrir que je vais à Amſterdam. La liberté avec laquelle on y fait certaines opérations qui ſont ſuſpectes preſque par tout ailleurs , eſt le ſeul motif du voyage que j'y fais. Madame , repris-je , travaille donc ce remède elle-même ? Elle me repartit que juſqu'alors elle l'avoit fait toute ſeule , & qu'elle ne ſe joindroit à perſonne , à moins qu'elle ne trouvât quelqu'un digne de ſa confiance. Heu-

reux Madame , repartis-je , qui trouveroit l'occasion de la mériter ! Elle me repliqua que celui qui s'en croyoit le plus éloigné , étoit souvent celui qui s'en approchoit le plus.

Arrivant aux portes de la Ville , je balançai à la quitter , de peur qu'elle n'eût quelque peine que j'y entraissè avec elle : mais ayant fait réflexion qu'étant étrangers , personne ne devoit le trouver mauvais. Je l'accompagnai à son logis , & ayant voulu la quitter à sa porte , j'en reçus une politesse ordinaire aux gens de ma nation. Elle me pria de monter dans son appartement. Dieu fait si je la pris au mot. Oui & de bon cœur je lui donnai la main , & je l'accompagnai dans sa chambre , où elle m'avança un siège. Elle me mit en train de parler ; & voulant mériter sa confiance , je voulus lui faire voir que je la jugeois digne de la mienne. Je lui dis qui j'étois , & je lui fis un détail de ma vie , sans en oublier aucune circonstance heureuse ou malheureuse.

Elle me donna toute son attention , sans laisser échaper aucun signe d'impatience ; &

voyant que je cessois de parler , voilà bien des traverses , me dit-elle. Il me paroît que vos peines l'ont emporté sur vos plaisirs. Il faut espérer que le Ciel , toujours juste , les conduira à une entière proportion. Je n'ai pas lieu de m'en plaindre , ajouta-t-elle ; & si j'en ai éprouvé quelquefois les disgraces , il a eu la bonté de m'en indemniser ; & faisant l'occasion , elle me parla en ces termes.

» Je veux , dit-elle , payer votre confi-
» dence de la mienne. Mon pere , je ne sai
» s'il vît encore , étoit , reprit-elle , un bon
» Gentilhomme , qui faisoit son séjour dans
» une de ses terres à deux lieues de Lan-
» gres. Je n'ai que faire de vous dire com-
» ment les Demoiselles de campagne sont
» élevées , ni quelles sont leurs occupations.
» La charge du ménage , les soins d'une
» basse-cour en sont les principales. Vous
» n'ignorez pas qu'on vît fort noblement
» dans nos Provinces , quand on y a un pe-
» tit Château avec les terres qui lui sont
» attachées. Elles fournissent le pain , le
» vin , le bois , les légumes , joignez à cela

» la basse-cour , le colombier & la chasse.
 » Avec ces secours on peut faire grosse
 » chère , une famille nombreuse se soutient
 » avec honneur. L'hospitalité est noble-
 » ment exercée , une compagnie ne sort
 » point qu'elle ne soit aussi-tôt remplacée
 » par une autre. La nape est toujours mise ,
 » tout le monde est bien reçu , il semble
 » qu'il n'en coûte rien quand on a tout à
 » prendre chez soi. Telle étoit la situation
 » de mon pere & de sa nombreuse famille.
 » Ma mere étoit depuis dix ans retenue
 » au lit , par une paralysie qui la rendoit
 » percluse de tous ses membres. Ma sœur
 » aînée étant occupée à la servir , tout le
 » ménage rouloit sur moi. Deux freres que
 » j'avois étoient sans cesse à la chasse , pour
 » que notre crochet fût toujours bien garni.
 » On faisoit vendre dans la Ville une partie
 » du gibier pour acheter de la poudre & du
 » plomb. J'y trouvois même du bon , pour
 » me donner certaines nipes qu'on ne nous
 » fournissoit pas ; de sorte que j'étois mieux
 » mise que ma sœur , & de meilleur goût.
 » Pour des Amans nous n'en voyions point ,

» quoique la maison fût toujours pleine de
» jeunes Cavaliers ; mais ils ne rendoient
» hommage qu'au Dieu du vin.

» Mon âge nubile étoit déjà plus que dou-
» blé , quand un Cavalier étranger vint nous
» demander l'hospitalité. Il fut réduit à faire
» cette démarche , par un violent orage dont
» il soutint l'impétuosité jusqu'à la nuit. Ne
» trouvant ni Village ni Hameau , & ne sa-
» chant où aller , il alla prendre langue à
» une chaumière un peu écartée de son che-
» min. On lui dit qu'il avoit encore deux
» lieues à faire pour trouver une mauvaise
» Auberge. Il se mit à rêver sur le parti qu'il
» avoit à prendre ; & comme la Payſane le
» vit déterminé à se mettre à l'abri chez
» elle jusqu'au jour , ne regrettant que son
» cheval , qu'il ne pouvoit mettre à couvert
» de l'orage , qui étoit encore violent & qui
» dura toute la nuit , cette bonne femme le
» tira d'embarras. Elle lui dit qu'il y avoit
» un Château à une portée de fusil de la chau-
» mière , où tout le monde étoit bien reçu.
» Il s'informa de la route qui y menoit ; &
» après l'avoir apprise , il fit ses libéralités

à la bonne femme , & s'en vint au logis.

» N'attendant personne par le vilain tems
 » qu'il faisoit , nous étions prêts à souper
 » lorsqu'il frappa à la porte de la cour. Les
 » gens de peine qui logeoient dans un corps
 » de logis tout auprès , furent lui répondre
 » & lui ouvrirent. Cependant un d'entre eux
 » étant venu avertir mon pere , il s'y en alla
 » au plus vite ; & voyant un homme de bon-
 » ne mine , & bien monté , & à la fleur de
 » son âge , il n'attendit pas la fin de son
 » compliment. L'ayant prié d'entrer , disant
 » qu'il lui faisoit beaucoup d'honneur , il
 » l'introduisit dans la sale , où nous étions
 » ma sœur , mes freres & moi. Nous y reçû-
 » mes des politesses , qui nous paroissoient
 » d'autant plus particulières , que nous y
 » étions moins accoutumés. Vous venez à la
 » bonne heure Monsieur , lui dit mon pere ,
 » nous étions sur le point de souper , vous
 » me ferez s'il vous plaît l'honneur de man-
 » ger avec nous la fortune du pot. Il ne
 » lui convenoit pas d'user de façons , aussi
 » n'en fit-il point. Le hazard voulut que je
 » me trouvasse occuper une place vis-à-vis

» de la sienne. Nous ne pouvions ouvrir les
 » yeux sans qu'ils se rencontraient. Je ne
 » sai si je ne lus point dans les siens quelque
 » chose de tendre pour moi : mais soit par
 » retour , ou par avinture , j'en fus éprise.
 » C'est ainsi que l'amour décoche ses flèches
 » à la fourdine. Cet aimable traître blesse
 » lorsqu'on y pense le moins.

» Cependant la conversation fut toujours
 » générale ; & s'il me dit quelque chose ,
 » ce ne fut que par les yeux. Mon pere qui
 » étoit charmé de sa conversation , aussi spi-
 » rituelle qu'amusante , ne lui laissoit épuï-
 » ser un sujet , que pour le mettre sur un au-
 » tre. Il satisfit à tout avec une éloquence
 » naturelle & enjouée. Il nous donna à en-
 » tendre qu'il avoit parcouru toute l'Euro-
 » pe , & beaucoup de climats des autres par-
 » ties du monde ; mais nous ne pûmes jamais
 » savoir d'où il étoit , il ne toucha jamais
 » là , & nous n'eûmes point l'impolitesse de
 » nous en informer.

» Trouvant un moment vuide , il deman-
 » da qu'elle étoit la maladie de ma mere ?
 » Il s'étoit apperçu que mon pere avoit re-

» proche à ma sœur , qui se plaisoit à l'en-
 » tendre , qu'elle oublioit ma mere , & qu'il
 » étoit tems de lui donner son bouillon. On
 » lui dit la nature du mal qui la retenoit au
 » lit depuis si long-tems. Il demanda à la
 » voir , disant qu'il pourroit peut-être lui
 » rendre la santé. L'espérance qu'il nous
 » donnoit , fit que dès qu'on fut hors de ta-
 » ble , nous l'introduisîmes dans sa cham-
 » bre. Il s'approcha de son lit , & après lui
 » avoir fait un compliment très-court , il la
 » flata de sa convalescence. Ce n'est rien ,
 » lui dit-il , Madame ; c'est à l'ignorance
 » des Médecins qui vous ont traitée , que
 » vous devez attribuer votre état ; ils n'ont
 » la plûpart qu'une routine qu'ils tiennent
 » de leurs Maîtres , où qu'ils se forment
 » dans des Livres pleins d'erreurs ; ils la
 » suivent scrupuleusement , & tuent impu-
 » nément tous les Malades que la nature &
 » la force du tempéramment ne peuvent gué-
 » rir. Il n'eut pas achevé de parler qu'il ti-
 » ra une bouteille de sa poche , & ayant
 » demandé du meilleur vin que nous eussions
 » dans la maison , il en mit également dans

» deux verres. Je l'observois exactement.
 » Il ne mit que six gouttes de sa liqueur dans
 » chacun , & après en avoir bu un ; il lui
 » présenta l'autre. J'ai bu , lui dit-il sans be-
 » soin , & j'en ferai beaucoup mieux. Imi-
 » tez-moi Madame , ajouta-t-il , & je vous
 » garantis votre santé.

» Ma mere qui s'ennuyoit dans son lit ,
 » où elle attendoit tous les jours la mort ,
 » prit le parti d'une femme d'esprit & de
 » courage ; & s'étant fait mettre sur son
 » séant , elle prit le verre de la main de l'E-
 » tranger & le but. Voilà qui est bien , lui
 » dit-il , tranquillisez-vous , & j'aurai de-
 » main l'honneur de vous voir au point du
 » jour. Mon pere & mes freres le ramenè-
 » rent dans la sale , & nous demeurâmes ma
 » sœur & moi auprès de ma mere. Ma sœur
 » eut beau me dire que je pouvois m'aller
 » coucher, j'étois trop curieuse pour ne pas
 » examiner les effets du remède. Je pris
 » donc la résolution de passer la nuit dans
 » la chambre de la Malade. Ma surprise ne
 » fut pas médiocre , lorsqu'ayant pris un
 » flambeau , j'ouvris ses rideaux. Je lui vis
 » un

» un visage charmant , mais humecté d'une
 » rosée de bon augure. Elle dormoit d'un
 » sommeil doux & profond. Je priai ma sœur
 » de tenir mon flambeau ; & ayant glissé
 » doucement la main sous les couvertures ,
 » je sentis qu'elle étoit dans une moiteur
 » universelle.

» Ayant entendu l'Etranger dans la sale
 » qui s'entretenoit avec mon pere , j'y cou-
 » rus aussi-tôt pour lui rendre compte de ce
 » que je venois de voir. Il m'écouta , me re-
 » gardant de l'air du monde le plus tendre.
 » J'avoue que ses coups d'œil me mirent
 » dans un désordre qui ne lui fut pas incon-
 » nu. Cependant je ne laissai pas de lui dire
 » en finissant mon rapport , qu'il ne nous
 » avoit point prévenu que son remède feroit
 » suer la Malade. Il est vrai , me répondit-
 » il , que je vous ai fait espérer la santé de
 » Madame votre mere , sans vous expliquer
 » la manière dont mon remède la lui procu-
 » reroit. Ne le sachant pas moi-même ,
 » comment pouvois-je vous le dire ? Je lais-
 » se ces fanfaronnades aux Charlatans & aux
 » Impositeurs , & je me contente de donner

„ à un Malade ce qui peut le fortifier dans
„ le combat qu'il livre à son mal , afin
„ qu'il le surmonte & qu'il en soit victo-
„ rieux. Tout ce que je fai , c'est , ajouta-
„ t-il , que la nature se sert à propos du se-
„ cours que je lui donne. Elle chasse son en-
„ nemi par des voies qu'elle peut choisir
„ elle seule. Il n'est point d'homme sur la
„ terre qui puisse les déterminer. Dès que
„ vous m'apprenez que Madame votre mere
„ est dans une douce moiteur , vous m'en
„ dites assez pour que j'ose vous assurer que
„ demain elle soupera avec sa famille dans
„ cette sale , & qu'elle y fera aussi bonne
„ figure qu'elle ait fait de sa vie. Cela étant
„ comme vous l'assurez , repris-je , vous ne
„ pouvez ce me semble vous dispenser de
„ lui faire compagnie. Assurément , dit mon
„ pere sans lui donner le tems de répondre ,
„ & je compte là-dessus. Il ne fit ni minau-
„ deries , ni façon. Il se contenta de me
„ saluer en me donnant un coup d'œil des
„ plus vifs , & de répondre en même tems
„ à mon pere , qu'il étoit charmé de l'es-
„ pérance que nous lui donnions de boire

„ à table avec la Malade , comme il avoit
 „ eu le plaisir de boire avec elle auprès de
 „ son lit. Mais pourquoi , repris-je , ne
 „ suez-vous pas comme elle , puisque vous
 „ avez pris le même remède ? C'est , repar-
 „ tit-il , d'un air gracieux , parce que n'ai
 „ point de mal , Mademoiselle , & que je
 „ me porte parfaitement bien à votre ser-
 „ vice.

„ Ces paroles qu'il m'adressa d'un air ten-
 „ dre , me firent monter le rouge au visage.
 „ Craignant que mon pere ne le prît dans
 „ le sens que je les entendois , & qu'assuré-
 „ ment il me les avoit dites , je fus si décon-
 „ certée , que malgré le plaisir que me fai-
 „ soit sa conversation , il fallut me retirer.
 „ Cependant mon pere qui me tournoit le
 „ dos , ne pouvoit s'en appercevoir. Je ren-
 „ trai dans la chambre de ma mere conten-
 „ te de moi-même. Une fille a beau dégui-
 „ ser , elle est toujours ravie d'être aimée ;
 „ & quand elle en est persuadée , l'amour
 „ qu'elle reçoit lui en fait naître de toute
 „ nécessité. Je me trouvai dans le cas , &
 „ mon sort me paroissoit doux. Le cœur est

„ un héros qui se glorifie de toutes ses con-
„ quêtes.

„ Cependant mon amour naissant n'éclip-
„ sa point ma curiosité. Je donnai également
„ mon attention aux merveilles qui s'opé-
„ roient dans ma bonne mere. Sa moiteur
„ continuoit encore , & elle dura autant
„ que son tranquille sommeil , qui ne finit
„ qu'au point du jour. Elle s'éveilla riante ,
„ & appella ma sœur qui s'étoit endormie.
„ Je m'approchai pour lui répondre. N'é-
„ tant pas accoutumée à recevoir de moi
„ les petits services dont elle avoit besoin ,
„ elle fut surprise de me voir remplir la
„ place de ma sœur. Est-ce toi Nanon , me
„ dit-elle ? C'est moi-même , lui répondis-
„ je. Hé bien , ajoutai-je , comment vous
„ trouvez-vous ? Elle me repartit qu'elle
„ étoit fort bien , & me demanda un bouil-
„ lon. Je le lui fis chauffer aussi-tôt , & avant
„ de le lui porter , je voulus la relever sur
„ son séant , comme on faisoit ordinaire-
„ ment pour le lui faire prendre. Mais elle
„ me dit qu'elle n'avoit pas besoin de moi ,
„ & se relevant elle-même à l'instant , j'eus

„ le plaisir de la voir se servir de tous ses
 „ membres. Sa langue , qui depuis son acci-
 „ dent avoit toujours été embarrassée , étoit
 „ parfaitement libre ; elle n'avoit jamais si
 „ bien articulé , ni avec tant de rapidité.

„ Dès que j'eus payé le tribut qu'exi-
 „ geoient de moi la nature & le sang , je ne
 „ pouvois décider si le plaisir que j'avois de
 „ la convalescence de ma mere , m'étoit
 „ plus sensible que celui de la réputation
 „ de l'Etranger. Mon cœur étoit également
 „ touché de la guérison de ma mere , & de
 „ l'habileté de celui que la lui avoit pro-
 „ curée. Je n'aurois su dire lequel des deux
 „ m'étoit le plus cher. Je n'ai jamais mieux
 „ compris qu'alors , que l'amour unit plus
 „ étroitement que le sang. Je conçus une
 „ admiration intéressée de l'équité de la na-
 „ ture.

„ Ma sœur s'étant éveillée au ton haut &
 „ fort dont ma mere avoit parlé , fut agréa-
 „ blement surprise , voyant qu'elle touchoit
 „ à l'heureux moment qui l'alloit délivrer
 „ de la pénible tâche de soigner ma mere.
 „ Hé mon Dieu ! dit-elle ; est-ce ma chère

„ mere qui parle ? Oui , oui , ma fille , lui
 „ répondit ma mere d'un ton ferme , je me
 „ porte mieux que jamais. Tous mes mem-
 „ bres sont libres , & je veux me lever tout
 „ à l'heure. Hà , lui dis-je , ma chère me-
 „ re ! ne faites pas cela je vous prie ; atten-
 „ dez , s'il vous plaît , les avis de l'Etran-
 „ ger qui vous traite ; & la quittant brus-
 „ quement , je courus à son appartement
 „ pour l'éveiller en frappant à sa porte. Que
 „ l'amour est ingénieux ! n'est-ce point lui
 „ qui m'inspira de mettre cette occasion à
 „ profit ?

„ Aussi aisé de voir mon Etranger que de
 „ lui demander ses avis , je montai pour sa-
 „ tisfaire mon espérance. Mais je n'eus pas
 „ la peine d'aller jusqu'à son appartement ,
 „ je le rencontrai dans le corridor qui y
 „ conduit. Je fus interdite en l'abordant.
 „ Voyant que je ne parlois pas , il me prit
 „ par la main , & me demanda comment
 „ j'avois passé la nuit. Cette avance me fit
 „ recouvrer la parole pour lui répondre ; &
 „ lui ayant demandé à mon tour s'il avoit
 „ bien reposé ? autant bien qu'il se peut ,

„ me repliqua-t-il , quand on a l'esprit & le
 „ cœur remplis de vos attraits. Je ne lui fis
 „ d'autre repartie qu'une profonde révéren-
 „ ce , & je le priaï de descendre dans la
 „ chambre de ma mere , qui souhaitoit lui
 „ parler. Je ne me suis point informé , re-
 „ prit-il , comment elle se porte. Je ne
 „ m'informe jamais de ce que je fai , & je
 „ fai qu'elle se porte mieux qu'elle n'a fait
 „ de sa vie ; & me prenant la main , que je
 „ ne pus lui refuser , allons dit-il , Made-
 „ moiselle , allons nous rejouir avec elle de
 „ sa guérison.

„ Dès que ma bonne mere l'apperçut , el-
 „ le fut saisie de si tendres sentimens de re-
 „ connoissance , qu'elle ne put d'abord les
 „ exprimer que par des sanglots & des lar-
 „ mes. Elle lui prit la main & la tint avec
 „ tant de force , qu'elle la baïsa mille fois
 „ malgré lui. Ce spectacle touchant m'at-
 „ tendrit , & je ne pus lui refuser des lar-
 „ mes. Mon pere & mes freres , qui com-
 „ me de concert entrèrent dans la cham-
 „ bre , furent également acteurs dans cette
 „ scène. Leur reconnoissance égalant leur

„ surprise , ils se jettèrent tous ensemble
 „ au cou de ce généreux Etranger. Des
 „ manières si naturelles & si tendres , ne
 „ pouvoient que le persuader qu'il n'avoit
 „ pas obligé des ingrats.

„ Ma mere ayant recouvré la liberté de
 „ parler , se contenta simplement de le re-
 „ mercier , lui disant , qu'ayant été témoin
 „ de la situation où l'avoit mise sa juste gra-
 „ titude , il n'avoit pas besoin d'autre preu-
 „ ve pour être convaincu qu'elle sentoit lui
 „ être redevable de sa santé. Après avoir vu
 „ & écouté toute cette scène d'un air tran-
 „ quille & serein , il dit qu'il remercioit le
 „ Ciel de l'avoir conduit au logis , pour y
 „ faire l'œuvre qu'il regardoit comme la
 „ plus agréable & la plus précieuse de sa
 „ vie. Et adressant la parole à ma mere ,
 „ vous êtes guérie , lui dit-il , Madame. Ce-
 „ pendant vous avez encore une doze du
 „ même remède à prendre pour confirmer
 „ votre guérison. Vous êtes le maître , lui
 „ répondit-elle , je suis disposée à faire tout
 „ ce qu'il vous plaira. Il eut aussi-tôt recours
 „ à sa petite bouteille , je l'avois assez bien
 „ remarquée

» remarquée pour la reconnoître ; & voyant
 » qu'on ne lui apportoit qu'un verre , pour-
 » quoi , dit-il , veut-on me priver de l'hon-
 » neur de boire avec Madame ? Ce n'est pas
 » dans cette vue qu'on en agit ainsi , lui dit
 » ma mere , c'est uniquement pour vous mar-
 » quer la confiance que nous avons tous en
 » votre probité. Il n'est pas nécessaire , re-
 » prit-il , de m'en donner d'autres preuves
 » après celles que j'ai reçues ; & s'adressant
 » à moi , je vous prie , me dit-il , Made-
 » moiselle , de me faire apporter autant de
 » verres que nous sommes ici de personnes.
 » Je courus au plus vîte les chercher moi-
 » même , & je les tins entre les mains pour
 » avoir le plaisir de les lui présenter à me-
 » sure qu'il me les demanderoit.

» Mon pere qui comprit son dessein , le
 » prévint en le remerciant de sa liqueur , di-
 » sant qu'il n'en prendroit certainement
 » pas. Outre que je n'en ai pas besoin , dit-
 » il , c'est qu'elle est trop précieuse pour la
 » prodiguer. Mes freres & ma sœur qui haïs-
 » soient infiniment tout ce qu'on appelle
 » remède , protestèrent tous d'une voix

» qu'ils n'en vouloient point du tout ; mais
 » je ne les imitai pas. C'est , dis-je , parce
 » que cette liqueur est précieuse que je suis
 » bien-aïse d'en goûter , puisque Monsieur
 » me fait la grace de m'en offrir. Oui , me
 » répondit-il , & du meilleur de mon cœur.
 » Il doza la prise pour ma mere , & en mit
 » neuf goûtes dans son verre. Il en mit au-
 » tant dans le sien , & il n'en versa que qua-
 » tre dans celui qu'il me destinoit. Je me
 » recriai sur cette foible doze. Il se mit à
 » rire , & dit qu'il en donnoit peu aux fil-
 » les , pour ne pas les rendre trop amoureu-
 » ses. Toute la compagnie éclata , & je rou-
 » gis ; mais m'étant remise , versez-en donc
 » davantage , lui dis-je. S'il est vrai qu'el-
 » le produise cet effet , on n'en fauroit trop
 » prendre. Il reprit son sérieux , & me dit
 » que sa liqueur prise à une certaine doze
 » sans besoin , éprouvoit trop le corps. M'é-
 » tant donc contentée de ma doze , nous
 » choquâmes les verres , & avalâmes notre
 » liqueur.

» Ma mere ne l'eut pas plutôôt prise , qu'el-
 » le en sentit l'effet , elle s'endormit à l'ins-

» tant. Mais ce remède opéra chez moi tout
 » le contraire , car je ne fus jamais si éveil-
 » lée. Tout ce que je sentis d'abord , fut une
 » douce chaleur vivifiante , qui s'étendit
 » tout d'un coup depuis la plante des piés
 » jusqu'au sommet de la tête. Je me sentois
 » d'une force supérieure à mon tempéram-
 » ment & à mon sexe ; & deux heures après
 » l'avoir prise , j'eus une faim dévorante.
 » Ne pouvant y résister , je mangeai ex-
 » traordinairement , & ce ne fut qu'une dis-
 » position à manger encore mieux à dîné.
 » Quoique je fusse charmée d'avoir cet offi-
 » cieux Etranger dans la maison , je ne lais-
 » sai pas d'avoir du dépit , que mon pere le
 » possédât tout entier. J'avois beau faire la
 » guerre à l'œil pour tâcher de l'entretenir
 » à la place de mon pere , s'il venoit à s'en
 » éloigner pour vaquer à des affaires journa-
 » lières dont il ne manquoit point , je ne
 » trouvai jamais le moment. Il sembloit que
 » mon pere n'eut ce jour là rien à faire , ou
 » qu'il négligeât ce qui l'occupoit ordinai-
 » rement. Pour mes freres , outre qu'ils ne
 » m'étoient point suspects , ils étoient allés

» à la chasse pour mieux régaler notre gra-
» cieux bienfaiteur. Lasse de m'entretenir
» moi-même de cet aimable sujet , je m'en
» allai joindre ma sœur dans la chambre de
» ma mere , & je le mis aussi-tôt sur le ta-
» pis. Elle étoit assez indifférente , mais
» néanmoins j'eus la satisfaction de la trou-
» ver de mon goût ; sans craindre qu'elle
» fût ma rivale. Elle avoit remarqué les
» qualités de son esprit & de sa personne.
» Elle les rehaussa de son mieux , & m'a-
» voua qu'il méritoit d'être aimé. Je fus
» contente de cette approbation , il n'en
» falloit pas tant pour m'autoriser à m'en
» assurer la conquête. Je la quittai par un
» certain pressentiment où je fus , que je
» trouverois l'occasion de lire dans son
» cœur ; & ne doutant pas qu'il ne fît pas
» un long séjour au logis , je me déterminai ,
» malgré toutes les réflexions incommodes
» qui se présentèrent à mon esprit , & qui
» n'étoient fondées que sur le préjugé d'une
» éducation pleines d'artifice , à ne rien
» ménager pour lui marquer du retour. J'é-
» tois même dans la disposition à lui faire

» quelque avance , pour peu qu'il m'eût
 » marqué y devoir répondre. Je ne fus pas
 » fortie de la chambre de ma mere pour al-
 » ler dans une autre afin d'y consulter le mi-
 » roir , que je le vis par une fenêtre du cor-
 » ridor se promenant seul dans le jardin.

» Je courus vite à la cuisine , & ayant
 » dit à la Cuifiniere que j'allois cueillir une
 » salade & de menues herbes pour l'affor-
 » tir , je pris une serviette & un panier. Cet
 » équipage couvroit parfaitement bien mon
 » prétexte. Il me tournoit le dos quand
 » j'entrai dans le jardin. L'allée qu'il avoit
 » enfilée étoit fort longue , & craignant
 » avoir tout le tems de cueillir mes herbes
 » fans en être apperçue , l'amour m'inspira
 » d'éternuer , pour qu'il se tournât de mon
 » côté. L'expédient me réussit , il m'enten-
 » dit. Je ne sai s'il ne pensoit pas alors à
 » moi ; & m'ayant saluée profondément , &
 » avoir reçu ma révérence , il vint à moi
 » comme j'entrois dans un quarré garni de
 » toute sorte d'herbes propres à la salade.

» Après m'avoir demandé si ma chère me-
 » re dormoit encore , il ajouta pourquoi je

„ ne dormois point auffi ? Je lui fis la même
„ question. Il me répondit que quand on
„ étoit blessé au cœur , il étoit bien difficile
„ de prendre du repos. Hé quoi Monsieur ,
„ repartis-je , me croyez-vous donc invul-
„ nerable , & à l'abri d'une blessure sem-
„ blable à la vôtre ? Plût au Ciel , me re-
„ pliqua-t-il , fussions-nous blessés tous deux
„ du même trait ! Hélas , repris-je , cela
„ se pourroit bien ! Et peut-être en serions-
„ nous convaincus , s'il m'étoit permis d'en-
„ trer dans un éclaircissement si délicat.
„ Nous suivîmes assez long-tems cette con-
„ versation , toujours sur un ton fort équi-
„ voque , mais enfin il me parla clairement.

„ Je vous aime vivement , me dit-il :
„ j'ose vous le dire , quoique je doive pour
„ de grandes raisons m'attendre à vous voir
„ punir ma témérité de votre indifférence ,
„ que je redoute plus que la mort. Je lui ré-
„ pondis qu'il n'avoit rien dit de trop , sup-
„ posé qu'il dît vrai. Il m'approcha de plus
„ près , & me dit trois paroles seulement
„ que je ne répèterai de ma vie. Elles furent
„ si efficaces , que je lui dis en propres ter-

„ mes : Je m'acquitte de mes dettes , je vous
 „ dois mon cœur & ma personne , je suis
 „ prête à suivre votre sort. On doit bien
 „ s'imaginer que je ne lui fis pas cet aveu
 „ sans émotion ; mais le calme lui succéda
 „ bientôt. Je sortis du quarré d'où je lui
 „ parlois dans l'allée. Il me donna la main
 „ pour m'aider à franchir la plattebande
 „ sans la fouler aux piés. Il me serra même
 „ si fort , que j'en eus le petit doigt dislo-
 „ qué. N'ayant pu m'empêcher de pousser
 „ un petit cri : Voilà ma charmante compa-
 „ gne , me dit-il , l'unique mal que vous
 „ aurez de votre vie. Il étoit écrit que vous
 „ le souffririez tôt ou tard. J'ai voulu vous
 „ le faire moi-même , pour finir dès à pré-
 „ sent toutes vos peines. Il m'accompagna
 „ jusqu'à l'entrée du salon , & sans perdre
 „ le tems à me conter fleurettes , il me dit
 „ que je me disposasse à partir le lende-
 „ main , mais qu'il me prioit instamment de
 „ sortir du logis les mains vuides. Je suis en
 „ état , ajouta-t-il , de vous tenir lieu de
 „ tout. Il n'oublia pas de me marquer un
 „ rendez-vous. Il avoit remarqué un vieux

„ & gros orme au milieu d'un taillis qui
„ bordoit un chemin que je connoissois , ce
„ fut-là où il me dit de l'aller attendre le
„ lendemain , & de m'y trouver à la pointe
„ du jour. J'acceptai tout sans aucune résis-
„ tance , & lui ayant ferré la main je fus
„ porter mes herbes à la cuisine.

„ J'en sortis au plus vite pour me retirer
„ dans ma chambre , une seule réflexion m'y
„ occupa. Je ne pouvois revenir de mon
„ étonnement , de ce que la pudeur , le
„ préjugé de l'éducation , & le sot qu'en
„ dira-t-on , ne se révoltèrent point quand
„ je me livrai à mon Amant. Je demeurai
„ bien un gros quart-d'heure plongée dans
„ une profonde rêverie. J'en sortis enfin ,
„ en me rappelant les trois paroles qu'il
„ m'avoit dites dans le jardin : & s'il m'é-
„ toit permis de les révéler , il n'est point
„ de Lucrece qui ne m'applaudît.

„ Je ne parlai plus de toute la journée à
„ mon aimable ravisseur , mais je ne cessai
„ pas un moment de m'en occuper. J'eus ce-
„ pendant tout le tems de faire des réflé-
„ xions sur la démarche que j'allois faire

„ pour le posséder. Je savois de sa propre
 „ bouche ce qu'il valoit , & j'assure avec
 „ vérité que toutes les couronnes n'auroient
 „ pu me dédommager de sa perte. Il avoit
 „ déjà mon cœur , ma parole & ma foi. Ce
 „ n'étoit pas pour retirer tous ces gages de
 „ mon amour , que je me proposai de lui
 „ parler avant qu'il se couchât : je voulois
 „ seulement le tâter pour voir s'il ne pour-
 „ roit pas m'obtenir de mes parens , &
 „ m'épouser dans leur maison. L'ayant donc
 „ rencontré à la brune dans la basse-cour ,
 „ comme il venoit de voir son cheval , je
 „ l'arrêtai pour lui faire ma proposition. Il
 „ me répondit que deux grandes raisons ren-
 „ doient la chose impossible. La première ,
 „ c'est qu'il n'étoit pas de ma Religion , &
 „ qu'il professoit le Socinianisme. L'autre
 „ étoit le serment sage & prudent qu'il
 „ avoit fait , de ne jamais dire son nom à
 „ personne qu'à une femme s'il en prenoit
 „ une. Il m'en dit plusieurs autres , qui sans
 „ être aussi fortes , ne laissoient pas de ren-
 „ dre notre union impossible , si nous avions
 „ voulu la faire selon les loix & les usages

„ ordinaires. Voilà qui est fait , lui dis-je ,
 „ je suis toute résolue à me livrer entre vos
 „ bras. Vous le pouvez , me répondit-il en
 „ toute sûreté ; & pour fortifier ma confian-
 „ ce , il me répéta les trois paroles qu'il
 „ m'avoit dites dans le jardin. Elles répan-
 „ dirent un si heureux calme dans toutes les
 „ facultés de mon ame , que jamais plus je
 „ n'eus la moindre inquiétude sur mon sort.
 „ J'étois sûre d'être la plus heureuse femme
 „ de la terre. L'évènement a justifié que
 „ mon assurance étoit fondée.

„ Le soupé fut servi presque à l'instant, ma
 „ mere qui s'étoit levée à trois heures après
 „ midi sans aucune aide , y prit sa place.
 „ Elle mangea d'un appétit charmant , & el-
 „ le fut de la meilleure humeur du monde.
 „ Tâchant de l'imiter , je fis cent contes
 „ plaisans pendant toute la table. On me
 „ trouva fort extraordinaire ; mais je jouois
 „ de mon reste , je n'avois plus rien à per-
 „ dre. Vers la fin du soupé qui fut assez
 „ long , ma bonne mere voulant encore
 „ caresser son sauveur , le pria de lui don-
 „ ner encore le lendemain , & qu'il parti-

„ roit ensuite quand il lui plairoit. Mon pe-
 „ re , toute la famille enfin , & moi-même ,
 „ nous joignîmes nos instances aux desirs de
 „ ma mere. Mais en vain. Il alléguâ des rai-
 „ sons si plausibles , qu'il y auroit eu une
 „ extrême impolitesse à le presser davanta-
 „ ge. Dieu fait si j'en fus bien aise. Oui cer-
 „ tainement , le jour qu'on lui demandoit ,
 „ m'auroit paru plus d'un siècle , si l'on eût
 „ reculé de ce tems-là ma félicité.

„ Il arriva ce jour si désiré , & je le vis
 „ poindre avec une joie sans pareille. Les
 „ premières lueurs de l'Aurore éclairèrent
 „ mes pas jusqu'à l'entrée du taillis où étoit
 „ notre rendez-vous. Mon incomparable
 „ Amant m'attendoit sous l'orme , mais il ne
 „ m'y attendit pas long-tems. A peine avoit-
 „ il eu celui de mettre pié à terre , afin
 „ de disposer toutes choses pour me mettre
 „ à cheval. Il me chauffa vite une paire de
 „ ses souliers , me mit ses bottines , me
 „ coëffa d'une de ses perruques & de son
 „ propre chapeau , se contentant de son
 „ bonnet de nuit. Il m'enleva & me mit à
 „ cheval ; & ayant jetté son manteau sur

„ mes épaules en sorte qu'il cachât mes ju-
„ pes , il marcha devant moi pour me gui-
„ der , son épée lui tenant lieu de canne ou
„ de bâton.

„ Il prit le chemin de Langres , d'où il
„ étoit parti l'avant - veille trois heures
„ avant la nuit ; & il me mena si bon train ,
„ qu'assurément nous y arrivâmes que les
„ trois quarts des habitans étoient encore
„ au lit. C'étoit le vrai moyen de dérouter
„ les plus fins espions. En arrivant à une
„ grosse Auberge que je connoissois très-
„ bien , il me fit entrer dans la cour , &
„ sous prétexte qu'il conduisoit un Officier
„ malade , le valet d'écurie qui étoit le seul
„ témoin , ne s'étonna point de le voir m'en-
„ lever de dessus mon cheval , & de me
„ porter tout de suite dans la chambre , où
„ il me mit aussi-tôt sur un lit. Il m'y laissa
„ & descendit sur le champ pour pancer son
„ cheval à la place du Palefrenier, qu'il en-
„ voya vite chercher une chaise de poste ,
„ en lui disant que plus il seroit actif mieux
„ il seroit payé. Il aimoit sans doute l'ar-
„ gent , car il revint très-vîte amenant

„ avec lui la chaise de poste avec un Postil-
 „ lon.

„ Mon Amant jugea à propos de profiter
 „ du tems , & sans avoir rien pris ni l'un ni
 „ l'autre , nous partîmes en prenant la route
 „ d'Orléans. Le Postillon n'ayant point d'or-
 „ dre d'aller plus loin qu'à la première pos-
 „ te , il ne nous fut pas possible de le faire
 „ passer outre. Mon Amant fut obligé d'a-
 „ cheter la chaise , & d'en donner le prix
 „ que l'estima le Maître de Poste de ce lieu.
 „ Mais ce n'est pas en de pareilles circon-
 „ stances que l'épargne & l'économie sont
 „ de saison. Le cheval de mon Amant fut
 „ apprécié , & il fit partie du prix qui fut
 „ donné pour la chaise.

„ Si je fus au comble de la joie de nous
 „ voir une voiture qui nous mettoit à l'abri
 „ des Argus , & si favorable à mon évasion ,
 „ je n'eus pas moins de plaisir d'avoir la
 „ compagnie de mon Amant dans la chaise.
 „ Il m'y fit cent protestations d'un amour
 „ éternel , & pour la première fois de sa vie
 „ il me demanda un baiser , que je lui accor-
 „ dai avec une tendresse sans égale , & qu'il

„ prit avec un respect infini , qui me déplut
„ beaucoup plus que s'il en eût eu moins. Ce
„ furent-là les bornes de nos careffes , aux-
„ quelles nous fîmes succéder un entretien
„ fur nos affaires. Il m'apprit son nom , sa
„ naiffance , ses qualités. Je n'en ai jamais
„ parlé à personne , & quoiqu'il foit mort
„ j'en garderai le fecret à ses mânes. Je fus
„ très-fatisfaite de connoître l'objet de mon
„ amour , & de favoir que je ne m'étois pas
„ mesalliée. Je comptois tout le reste pour
„ rien , tant je trouvois en lui de quoi m'en
„ indemniser au centuple.

„ Nous arrivâmes enfin à Orléans sous
„ les auspices de l'amour. Je ne déguifai plus
„ mon sexe. J'avois quitté les fouliers , la
„ perruque , les bottines & le chapeau , &
„ j'avois repris mes hardes. En entrant dans
„ le Fauxbourg de cette Ville , mon Amant
„ fit arrêter le Postillon; & le payant, il lui
„ dit de s'en retourner sans s'arrêter , pour
„ aller chercher sa montre qu'il avoit ou-
„ bliée à l'Auberge d'où nous étions partis.
„ Il lui donna une lettre bien cachetée , sans
„ autre écriture que l'adresse ; & lui mit un

„ écu à la main , avec promesse de lui en
 „ donner deux s'il lui rapportoit réponse
 „ avant midi à l'Auberge où la chaise étoit
 „ arrêtée. Ce n'étoit , comme on le sent
 „ bien , qu'un prétexte pour dépaïser le
 „ Postillon , qui n'auroit pas manqué de dire
 „ à tous ceux de l'Auberge où il feroit des-
 „ cendu avec nous , que j'étois un second
 „ Tyréfius ; qu'il m'avoit vu homme le soir ,
 „ & femme le matin. Le pauvre garçon con-
 „ tent de son écu , & dans l'espérance d'en
 „ avoir encore deux autres , tourna bride
 „ sur le champ , & nous laissa en pleine li-
 „ berté.

„ Nous entrâmes dans l'Auberge , qui n'é-
 „ toit ni bonne ni mauvaise , & peu nous
 „ importoit ; & après nous être fait servir
 „ à déjeuner , nous envoyâmes chercher des
 „ chevaux de poste pour continuer notre
 „ route. Je l'ignerois , & je n'en étois pas
 „ inquiète. Nous prîmes celle de Chartres ,
 „ d'où ayant gagné Calais nous passâmes en
 „ Angleterre. Nous nous y mariâmes selon
 „ les loix du pays , quoique nous nous en
 „ embarrassassions fort peu l'un & l'autre. La

„ cérémonie n'ajouta rien à notre amour ;
„ nos cœurs étoient déjà si étroitement unis ,
„ que rien au monde n'étoit capable d'en
„ ferrer plus fort les nœuds , non plus que de
„ les défaire.

„ Je vous ennuyerois s'il falloit que je
„ vous rendisse compte de mille circonstan-
„ ces du reste de ma vie , & sur tout des at-
„ tentions infinies qu'il avoit pour moi. Il
„ m'a communiqué tous ses secrets sans aucu-
„ ne réserve. Celui dont il fit l'application
„ à ma mere , en est un impayable ; mais il
„ n'est que la branche d'un tronc plus pré-
„ cieux. Je l'ai déjà travaillé trois fois , deux
„ avec feu mon époux , & une depuis sa
„ mort. Il fut tué par un coup de méprise à
„ Vienne en Autriche. C'est donc pour la
„ quatrième fois que je vais faire cette opé-
„ ration. Ma liqueur pourroit me manquer ,
„ je veux prévenir le besoin que j'en puis
„ avoir. Je vous en promets Monsieur , ajou-
„ ta-t'elle , plus qu'il ne vous en faut pour
„ recouvrer une parfaite santé. C'est tout ce
„ que je puis faire pour votre service. „

Quelque étonné que je fusse d'entendre
une

une histoire si singulière, j'en fus moins frappé que de l'offre gracieuse que cette bonne Dame me fit de sa liqueur ; je l'aurois préférée à toutes les richesses de la terre. Mais combien peu est agréable l'usage qu'on en peut faire, lorsqu'on n'a pas la santé, qui est l'assaisonnement essentiel de tous les plaisirs de la vie ! Je lui marquai d'avance des sentimens de la plus vive reconnoissance, & je lui offris de consacrer à son service les jours qu'elle avoit dessein de me conserver.

A notre arrivée à Amsterdam je lui procurai un appartement. Je souhaitois en trouver un près du mien, mais il me fut impossible. Elle fut même obligée d'en prendre un fort loin de chez moi. Mon assiduité à lui rendre mes devoirs, me fit auprès d'elle un certain mérite, que je soutins par de petits services que je trouvois occasion de lui rendre. Je ne manquois pas à lui faire ma cour tous les jours, elle m'en faisoit bon gré ; & j'avois lieu de juger par ses manières, qu'elle me tiendrait la parole qu'elle m'avoit donnée. Hélas ! j'y comptois, mais aussi je ne comptois pas que la fortune

me dût éloigner du tout au tout de mon compte.

Elle commença son opération en ma présence. Elle se cachoit même si peu de moi , que si j'eusse été Artiste , j'aurois découvert son secret. Je vis bien qu'elle se servoit d'antimoine , de vitriol , & d'une liqueur qu'elle avoit tirée des cailloux transparens avec le secours de différens sels ; mais je n'étois pas assez initié dans cet art admirable pour retenir ses opérations , ni pour connoître même plusieurs autres drogues qu'elle y employoit.

Au reste , j'espérois si fort d'avoir une certaine quantité de sa liqueur , que je ne pensois pas à lui dérober son secret. Un ami qui m'attira à Leyde où je ne croyois séjourner que deux jours , me fit déchoir de mes espérances. Malheureux que je fus de n'avoir point tenu pié à boule à cette officieuse femme ! Je ne fus pas plutôt arrivé chez mon ami , que j'y fus entrepris de tous mes membres sans pouvoir m'en servir absolument. J'écrivis à mon officieuse Dame jusqu'à trois fois , sans en recevoir aucune ré-

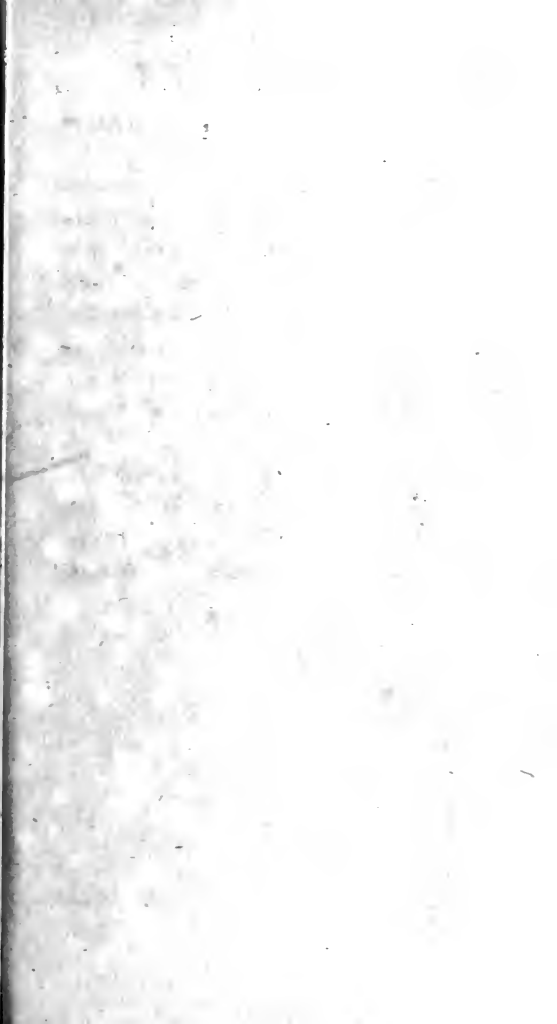
ponse. Je n'en fus plus surpris à mon retour à Amsterdam, où j'appris de son hôtesse qu'elle ne savoit point écrire. Ayant toujours demeuré à la campagne, on l'avoit plus occupée au ménage qu'à cette partie de son éducation.

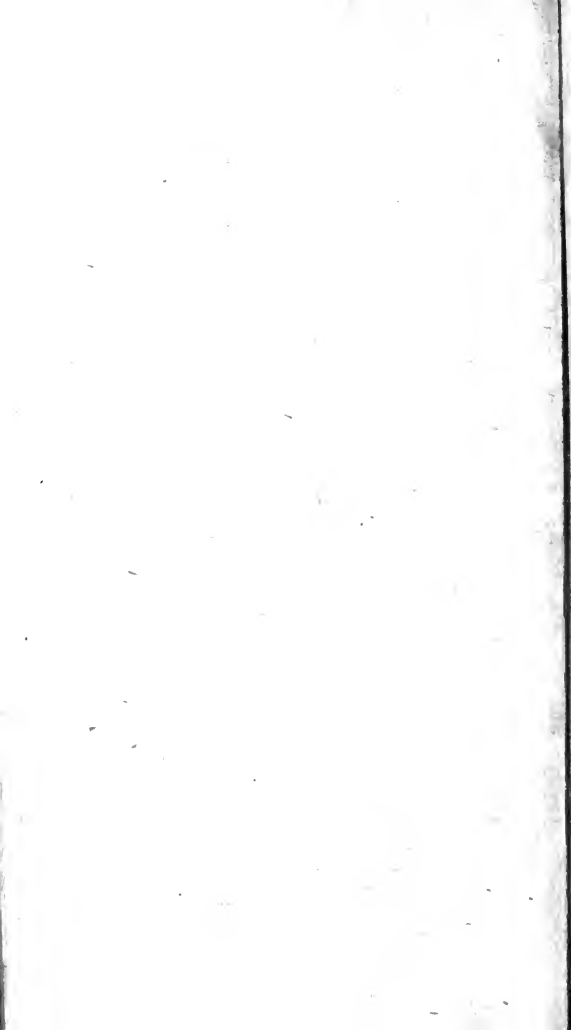
Les soins que mon ami me fit donner par d'habiles Médecins, me mirent en état de retourner à Amsterdam après dix-sept jours d'absence. Il me restoit quelque lueur d'espérance de l'y trouver encore ; mais elle étoit partie après avoir été trois fois au logis pour s'informer de moi. Il n'est pas difficile de se figurer le triste état où me jetta son départ ; la maladie dont je relevois en fut renouvelée ; & peu s'en faut qu'à présent même que je le décris, la plume ne me tombe des mains. Aucun plaisir n'est fait pour moi, le Destin ne me prépare que des peines.

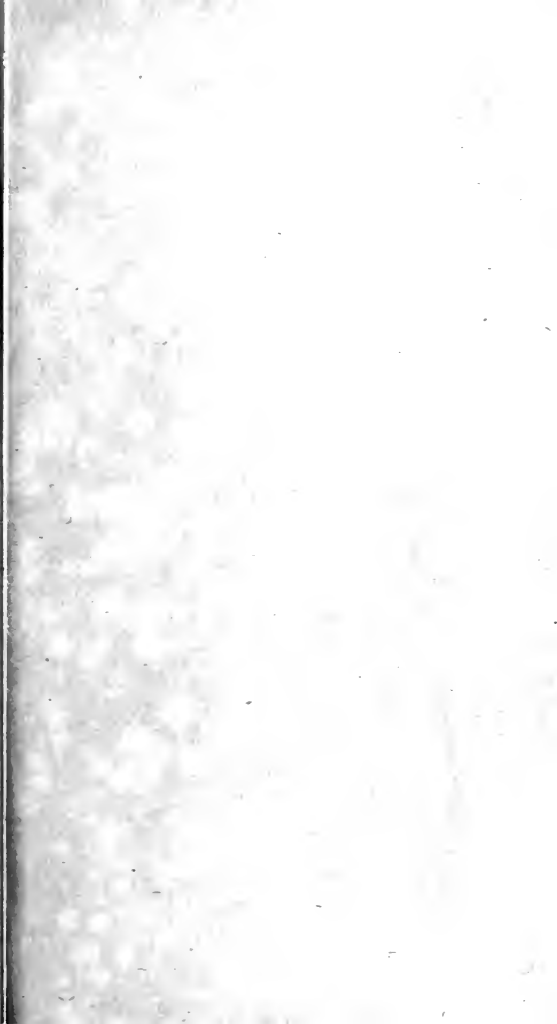
Il devroit pourtant bien se lasser de me poursuivre avec tant d'opiniâtreté. Il m'a pris à tâche depuis la mort de ma chère cousine ma tendre épouse, de l'incomparable Ferdinande. Ciel ! puis-je survivre à

l'articulation du nom d'une si charmante personne ? Adieu fortune , plaisirs ; adieu doux repos de ma vie ; tout cela est descendu avec elle dans le tombeau. J'en ai quelquefois eu de foibles lueurs , j'ai cru tenir la fortune entre les mains , je m'en félicitois ; & du même coup d'œil je l'ai vue s'envoler d'une aîle rapide , comme un moineau qui s'échappe des mains d'un enfant qui n'a pas l'avifement de le retenir. Ma vie n'est plus qu'un tissu de chagrin & de peines ; assorti du regret amer du passé , & d'une désespérante incertitude de l'avenir. Je n'ai plus d'autre agrément dans ce monde , que l'espérance de voir finir mes malheurs avec mes jours.

F I N.













LF
V2952m

438303

[Varenne, Jacques de]
Memoires du Chevalier de Ravanne.
Vol. 3.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET



UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 22 05 08 002 5